15e ANNÉE FÉVRIER 1947

LA VIE INTELLECTUELLE

PROBLÈMES VIET-NAMIENS
CHRISTIANUS

LE RENOUVEAU DES ÉTUDES PATRISTIQUES
L. BOUYER

MALGRÉ CELA... JE RESTE CATHOLIQUE
I. GOERRES

LA SÉCURITÉ SOCIALE ET LES MÉDECINS
H. MULLER

LA GÉNÉTIQUE ET SES TECHNIQUES
D. DUBARLE

CHRONIQUE ÉCONOMIQUE
J. DUMONTIER

DOSTOIEVSKY, ROMANCIER DE NOTRE TEMPS
J. STEINMANN

LA SAISON DES JUGES
P. DRIENCOURT

LES ÉDITIONS DU CERF-PARIS

LA VIE INTELLECTUELLE

Revue mensuelle

XV^e ANNÉE — FÉVRIER 1947 — N° 2

SOMMAIRE

CHRISTIANUS ... *Problèmes viet-namiens* 1

Eglise et Chrétienté

L. BOUYER ..... *Le renouveau des études patristiques* 6

I. GOERRES ..... *Malgré cela... je reste catholique*.. 26

P. DRUJON ..... *La J.E.C. n'a pas dévié* 36

● *Azimuths*, 40.

Peuples et Civilisations

H. MULLER ..... *La Sécurité Sociale et les médecins*. 48

D. DUBARLE ..... *Que penser de la génétique et de ses techniques* 67

J. DUMONTIER .. *Chronique économique : l'économie française pendant l'année 1946* .. 79

● *En lisant les revues*, 104.

Culture

J. STEINMANN ... *Dostoïevsky, romancier de notre temps* 112

M. CARROUGES .. *Abdication du surréalisme?* 127

M. CHAVARDÈS .. *Satan poète?* 129

P. DRIENCOURT. *La saison des juges*..... 134

● *Théâtre*, par HENRI GOUHIER, 11[illegible] — *Musique*, par ÉMILE DAMAIS, 150. — *Cinéma*, par JEAN-PIERRE CHARTIER, 153.

● *A travers les revues littéraires*, par MICHEL CARROUGES, 156.

● *Livres*, 15[illegible].

On trouvera à la troisième page de la couverture les conditions d'abonnement à la Revue.

Le combat a donc repris, le sang trop rare et si précieux de France a recommencé, en Asie, de couler... Il coule des deux côtés, car l'aspect le plus cruel de cette guerre d'Indochine est qu'elle est une véritable guerre civile. Pour nous, nous ne pouvons oublier le jeune Annamite fusillé à Châteaubriant qui se déclarait heureux de mourir pour la France, ni tant de ses compatriotes qui prirent part à notre libération.

Pour le chrétien, le drame est plus douloureux encore. Cette Église du Viet-Nam, qui se déclare avec orgueil « la fille aînée de la fille aînée de l'Église », est née du sang de 100.000 martyrs. Elle est aujourd'hui proportionnellement la plus nombreuse des Églises d'Asie : 2 millions sur 23 millions d'habitants, contre 180.000 au Japon, 1.500.000 en Chine, et 5 millions dans l'Inde. Un important clergé (1.500 prêtres et plusieurs évêques) vient déjà aider le clergé missionnaire. L'Action catholique s'organise : elle a connu un magnifique essor au temps de l'occupation japonaise et compte déjà des personnalités de premier plan.

Dans quel déchirement nos frères ne vivent-ils pas là-bas ? Les crimes d'une poignée de meneurs ne leur échappent pas. Nous ne songeons pas seulement à la révolte injustifiée du 19 décembre, mais plus encore aux massacres, aux destructions de villages chrétiens, au régime totalitaire préconisé par le Viet-Minh, à son mépris pour la personne humaine, pour la droiture, la loyauté, le respect de la parole donnée. Mais en souhaitant que tous leurs compatriotes voient ce mouvement sous son véritable jour, les chrétiens viet-namiens peuvent-ils oublier la bonne foi de ceux qui s'y sont fourvoyés, ces âmes droites qui peuvent encore réfléchir et revenir dans le chemin de la raison ? Peuvent-ils exclure de la communauté nationale leurs frères qui croient combattre et mourir pour elle, pour son indépendance, pour son honneur ? L'intérêt même de leur Église les engage à s'affirmer patriotes. La prédication de la Foi a été liée, du fait de l'histoire, à l'apport de la civilisation occidentale, ses apôtres

appartenaient à une nation étrangère. Ne sont-ils pas tenus d'autant à attester que le Christ ne les a pas rendus parjures à la tradition ancestrale ?

Quelles que soient à nous aussi notre douleur et notre indignation devant les crimes commis, le drame qui se joue en l'âme de nos frères doit trouver en nous un cœur catholique. Dans nos âmes, comme il le fut sur terre, le Christ doit être tout à tous.

*
* *

Mais n'est-ce pas nous alors qui, par une telle attitude, trahissons nos frères français qui se font tuer ?

Non. De demeurer chrétiens, en dépit de la guerre, ne nous entraîne à aucun abandon vis-à-vis de ceux qui tombent chaque jour pour les réalités françaises. Le combat qu'ils soutiennent a une grandeur telle qu'il n'est pas besoin de faire appel à l'Église pour laquelle, là-bas, nous ne nous battons pas. Je n'évoquerai pas tout ce que nous avons déjà apporté en Annam et au Tonkin, l'énumération en serait trop longue. Je ferai plutôt appel à ce que représente en notre temps l'Union française, cette nouvelle communauté à créer entre les territoires de notre ancien empire. Lorsque, au cours des occupations, nous avons craint la perte de l'une quelconque de nos terres des autres continents, ce n'était pas souci d'avare, mais préoccupation que des hommes de toutes races et de toutes couleurs puissent garder accès à la civilisation d'Occident, à travers le langage français, la pensée, la culture, la civilisation françaises. Volonté, également, d'élever à l'échelle mondiale où demain se jouera le sort de l'homme, cette manière française de vivre qui fut essentielle à la grandeur de l'Europe. Il n'est donc pas besoin de parler de l'Église, il suffit de parler de l'homme, pour magnifier le service de nos soldats. Un chrétien trouve pareille cause digne du sacrifice de sa vie.

Par la trahison du Viet-Minh, dont la déloyauté est le meilleur tremplin de notre action, la guerre est maintenant engagée. Nous devons la poursuivre avec l'énergie voulue pour faire perdre la face aux mauvais bergers. Mais la guerre ne durera pas toujours. Un jour ou l'autre, il faudra traiter.

La sagesse souhaite actuellement que du sein du Viet-Nam émerge une forte personnalité, un homme jouissant de la confiance commune et qui serait capable de rallier tous les vrais patriotes pour une œuvre constructive, une œuvre

de relèvement. Mais cet homme, s'il se trouve, n'entrera en rapport qu'avec les Français qui auront su toujours aimer les siens. Même s'ils en furent les victimes, tels le P. Vacquier, ou Brancourt, qui, empoisonné et mourant, ne cessait de répéter à ses compagnons : « N'oubliez pas qu'ils ne sont pas comme cela... Ils ne sont pas comme cela. » Il importe que les Français sachent toujours, en dépit de tout, distinguer entre le pays du Viet-Nam et le Viet-Minh, et en celui-ci même, entre les chefs du parti, qui tiennent toutes les ficelles, le gouvernement officiel étant réduit à suivre, et tant de braves gens trompés par leur subtile et brutale propagande. Un gouvernement de relèvement national pourrait alors être épaulé par la France — une France qui se refuserait à toute excommunication trop violente, qui saurait ne pas abuser de sa victoire et de l'obligation où on l'a mise de faire parler la force. Et la France serait à même de poursuivre sur le plan mondial son œuvre séculaire de civilisation.

*
* *

Assurés qu'en restant pleinement chrétiens au milieu de la mêlée, nous servirons par surcroît la France et ceux qui combattent pour elle, il importe donc que nous maintenions nettement la distinction entre le service de l'Église et celui des patries. Distinction d'autant plus essentielle qu'en cette heure celui qui mène le combat pour la France se trouve être un prêtre, un religieux. Nous ne contestons ni la noblesse de l'amiral d'Argenlieu ni sa politique, de l'aveu même d'Annamites, la seule intelligente. Mais les catholiques de là-bas n'en ressentent pas moins l'équivoque douloureuse de voir une guerre sanglante menée par un prêtre du Prince de la Paix. A nous donc de compenser ce qu'une telle nécessité peut avoir d'incompréhensible. A nous d'appuyer l'effort des missionnaires qui réclament de leurs ouailles une fidélité non à une civilisation, ni à une nation, mais à l'Église. Sachons toujours voir et refuser les abus auxquels est fatalement exposé tout peuple appelé à jouer vis-à-vis d'un autre le rôle de mentor.

CHRISTIANUS.

Nous avons reçu de Mgr Montini, substitut à la Secrétairerie d'État, le télégramme suivant :

Révérends Pères Maydieu et Dubarle
29, boulevard de La Tour-Maubourg, Paris

195, Cité du Vatican 44 43 3-1-1947. VIA RS

SA SAINTETÉ PATERNELLEMENT TOUCHÉE HOMMAGES FILIAL DÉVOUEMENT ME CHARGE VOUS TRANSMETTRE EXPRESSION AUGUSTE BIENVEILLANCE VOUS ENVOIE POUR VOUS-MÊMES MÉRITANTS COLLABORATEURS ET FIDÈLES LECTEURS GAGES ABONDANTES FAVEURS DIVINES BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE AJOUTE MEILLEURS SOUHAITS PERSONNELS. MONTINI SUBSTITUT.

ÉGLISE ET CHRÉTIENTÉ

LOUIS BOUYER. *Le renouveau des études patristiques.*

« Plénitude et unité de la vue de la foi, caractère religieux et « existentiel » de l'intelligence qu'il nous faut en prendre, enfin reconnaissance adorante du mystère dans le dogme, tels sont les bienfaits qu'il nous faut espérer du renouveau patristique », de ce retour aux Pères, qui est « une des tendances les plus encourageantes de la génération chrétienne actuelle ».

IDA GOERRES. *Malgré cela... je reste catholique.*

P. DRUJON. *La J.E.C. n'a pas dévié.*

Dans une revue suisse, M. le chanoine Flory, avec l'accord des premiers présidents de la J.E.C., avait publié un article reproduit ici en juin 1946, sous le titre : *La J.E.C. a-t-elle dévié ?* A cette question, l'aumônier général actuel de la J.E.C. répond à son tour.

AZIMUTHS

LE RENOUVEAU DES ETUDES PATRISTIQUES

En 1826, dans une lettre adressée à Newman, sa sœur Jemima lui disait de leur cadette : « Mary... vous demande de bien vouloir être assez aimable, la prochaine fois que vous écrirez, pour lui apprendre à quoi cela peut servir de lire les Pères. » Bien des chrétiens, aujourd'hui que les Pères semblent reprendre une place grandissante, pourraient être tentés de poser la question. Je craindrais, d'ailleurs, qu'il ne se trouvât plus d'un ecclésiastique pour leur répondre simplement que cela ne sert à rien. Tel un directeur de séminaire que je connais, disant à un étudiant attiré par des recherches en ce domaine : « N'y perdez pas votre temps. Depuis quinze siècles, vous pensez bien! le progrès dogmatique a fait de si grands pas que ces vieux auteurs n'ont plus d'intérêt, sinon pour une poignée d'érudits. » Faudrait-il alors ne voir que snobisme dans l'attirance suscitée par une collection de textes patristiques comme celle qui a pris le titre de *Sources Chrétiennes* ? Nous ne le pensons pas. Comme ce titre le dit fort bien, le retour aux Pères n'est qu'une forme de ce retour aux sources qui est une des tendances les plus encourageantes de la génération chrétienne actuelle.

Pour essayer de le montrer, nous voudrions esquisser une brève réponse à la question de Mary Newman que nous rappelions en commençant. Mais il peut être bon de marquer d'abord comment s'est produit le mouvement des esprits qui les a portés vers des auteurs, naguère bien oubliés. Et, plus simplement encore, il nous semble qu'on ne nous en voudra pas d'expliquer brièvement ce que sont « les Pères » et pourquoi on leur donne ce nom.

I

Car, il faut l'avouer, parmi ceux-là mêmes qui s'intéressent aux textes patristiques récemment publiés, peu nombreux doivent être nos contemporains pour qui ce terme de « Pères » recouvre un concept défini. Oserions-nous ajouter que le nombre de ceux qui pourraient préciser assez exactement à qui le mot s'applique ne doit pas lui-même être fort étendu ? Nous ne redoutons donc pas trop qu'on nous taxe de pédantisme pour avoir essayé avant tout de cerner cette expression, en gardant en vue ce qu'on nous excusera d'appeler « le laïc moyen ».

Si l'on veut éviter soit de resserrer, soit d'écarter induement les bornes, on peut dire *grosso modo* que le nom de « Pères de l'Église » est réservé à des écrivains chrétiens dont les premiers appartiennent à la génération postérieure à celle des apôtres, mais dont les derniers sont plus difficiles à déterminer. Saint Grégoire le Grand[1] en Occident, saint Jean Damascène[2] en Orient, offrent un point de repère admissible. Toutefois, un écrivain aussi nettement médiéval que saint Bernard[3] a pu être considéré, non sans de sérieux titres, comme un membre authentique de cette grande famille. Parmi les Grecs, d'autre part, des auteurs byzantins tels que saint Siméon le nouveau théologien, ne paraissent pas moins en droit d'y prétendre. Bien des Orientaux, sans doute, ne supporteraient pas volontiers qu'on en exclût Grégoire Palamas, en plein XIV^e^ siècle... Quoi qu'il en soit de ces pointes avancées plus ou moins privées de base, le gros des « Pères » appartient, comme il convient à leur nom, à un âge délimité, celui des grands conciles œcuméniques, antérieurs à la séparation de l'Orient et de l'Occident. De fait, il semble même que cette limite soit trop lâche et l'on peut dire plus strictement que les « Pères » sont des contemporains du monde antique, antérieurs autrement dit à la décomposition de la société et de la culture préchrétiennes. Ou, ce qui revient au même, ils sont les « Pères » parce que c'est d'eux qu'est sortie la civilisation chrétienne. Confusément élaborée par les « *dark ages* » et finalement mise au jour par ce à quoi nous pensons d'abord quand nous disons « le moyen âge » avec une nuance laudative (c'est-à-dire le XII^e^-XIII^e^ siècle), cette civilisation, en effet, procède d'eux tout entière. Mais c'est assez dire qu'elle leur succède. Dès qu'elle existe, leur temps est achevé, au moins en principe.

1. 540(?)-604.
2. Première moitié du VIII^e^ siècle.
3. Première moitié du XII^e^ siècle.

Cette façon de définir les « Pères » en fonction d'un type de culture est la plus aisée. Ce n'est pourtant pas la plus profonde. Car les Pères, s'ils sont, à des degrés divers, des « intellectuels », sont d'abord des saints. Sans doute, il en est quelques-uns qui ne figurent pas aux catalogues de l'hagiographie et que nul, pourtant, ne songerait à écarter de la Patristique. Un Origène est l'exemple le plus signalé. Mais si quelques hardiesses de pionnier mal assuré de la route, et peut-être davantage la maladresse de disciples trop bruyants, l'ont à jamais privé de paraître sur le calendrier, de moins en moins il est contesté qu'il soit, au moins autant qu'un penseur, un « spirituel ». Le cas d'un Tertullien[4] ou bien d'un Théodoret[5] est différent. C'est par la communauté des préoccupations et la part prise à la tâche commune qu'ils se rattachent aux « Pères », et cela dit assez, d'ailleurs, l'importance que gardent ici les considérations intellectuelles, même si elles ne passent pas au premier plan. Mises à part quelques exceptions où la valeur surnaturelle du témoin est suppléée par celle de son témoignage, disons donc que la sainteté propre aux Pères se distingue précisément par une certaine façon de comprendre et de pratiquer une activité intellectuelle dans et pour l'Église. Venant après les premiers témoins, et les plus directs, de la révélation chrétienne, particulièrement après les auteurs inspirés du Nouveau Testament, les Pères ont été en somme les premiers chrétiens qui se soient trouvés, en présence du dépôt de la foi, dans les conditions où nous sommes tous placés lorsqu'il s'agit de répondre aux questions que ce dépôt suscite. Je veux dire qu'ils ont été les premiers à les attaquer avec les seules ressources de l'esprit humain aidé de la grâce, par opposition à ceux, comme les apôtres, qui avaient été les bénéficiaires directs de la révélation elle-même, ou de l'inspiration qui a consigné celle-ci dans l'Écriture. C'est en cela qu'ils sont les Pères, non seulement de la culture chrétienne, mais de la foi elle-même, pour autant que celle-ci ne peut se passer de l'intelligence. Dans le domaine de l'*intellectus quaerens fidem*, comme dans le domaine de la *fides quaerens intellectum*, ils restent les initiateurs. Ils n'ont pas fait autre chose que ce que feront jusqu'à la fin des temps les chrétiens qui voudront penser leur foi ou vivifier par leur foi leur pensée, et ils ne l'ont pas fait autrement; mais ils sont les premiers à l'avoir fait.

Pourtant, l'essentiel n'est pas encore dit. Pourquoi les appelle-t-on « les Pères *de l'Église* » ? Cette dernière instance va nous amener à préciser comment les Pères se sont préoccupés de rap-

4. 160(?)-222 ou 223.
5. 386(?)-458(?).

procher l'intelligence et la foi. Ils l'ont fait pour édifier l'Église, pour lui permettre de se construire avec ces pierres vivantes que sont les âmes prises à l'inépuisable carrière du monde. Or il en est de cette construction, de cette édification de l'Église comme de la reconstruction du temple de Jérusalem, lors de laquelle, nous dit l'Écriture, il fallait tenir la truelle d'une main, mais l'épée de l'autre. Pour parler plus clair, c'est par une lutte incessante contre l'erreur que l'Église s'élève dans la lumière de la vérité. Et les Pères l'ont dressée sur le fondement des apôtres, très exactement parce qu'ils ont lutté victorieusement contre les erreurs dans lesquelles le monde risquait de décomposer l'Évangile. Ils ont procuré ainsi à l'Église, dans sa proclamation de la Parole divine à la face du monde, les définitions fondamentales qui restent celles de la foi catholique, face aux hérésies qui menaçaient de pulvériser à nouveau l'unitotalité de la Vérité divine en l'indéfinie multiplicité des erreurs humaines à laquelle elle était venue mettre fin. Ce faisant, ils ont contribué plus que quiconque à « rassembler en un seul corps les enfants de Dieu dispersés ». Cette dernière note d'unité catholique, par référence à l'Église en construction, est capitale pour une juste compréhension de ce que sont les Pères. En fin de compte, ce qui fait leur valeur irremplaçable pour l'Église de tous les temps, ce qui les distingue foncièrement de tous les théologiens postérieurs, si éminents que ceux-ci aient pu être, c'est une vision d'unité totale : unité de la vérité révélée, unité de l'Église qui doit en vivre. Au moment où le germe évangélique, confié à la terre, se trouvait en butte au premier assaut des forces de division par lesquelles le péché a lui-même disjoint les esprits des hommes, les Pères sont ceux qui ont su saisir dans l'Évangile l'unité du message de Dieu à l'homme, et dans cette unité elle-même la fécondité inépuisable par laquelle elle pouvait réconcilier toutes les âmes de bonne volonté dans l'*Una, Sancta, Catholica.*

Il nous resterait à développer ces dernières notations. Mais, pour être à même de le faire il convient au préalable de descendre dans le concret et de dire, au moins brièvement, qui sont donc ceux à qui revient le nom de Pères, riche de tout le contenu que nous avons tâché d'évoquer.

Les Pères, chronologiquement, ce sont d'abord les Pères apostoliques, c'est-à-dire ces quelques très simples auteurs parmi lesquels émergent un saint Clément de Rome [6] et un saint Ignace d'Antioche [7]. Premiers exemples du théologien avant tout homme d'Église et du théologien avant tout mystique, l'un et

6. Fin du I^er^ siècle.
7. Mort en 107.

l'autre sont encore si près des origines, si conscients de l' « unique nécessaire », que la connexion des deux aspects qu'ils représentent apparaît avec eux toute naturelle. A la génération suivante, les apologistes, et notamment saint Justin Martyr[8], définiront, face au judaïsme d'une part, au paganisme de l'autre, la nouveauté de l'Évangile. Au milieu du second siècle, face, cette fois, au gnosticisme qui s'employait à réduire le christianisme au fatalisme pessimiste d'une spiritualité pré-chrétienne, condamnant sans retour ou sauvant automatiquement telle ou telle part d'un monde *a priori* et définitivement divisé, saint Irénée[9] affirmera le caractère cosmique du salut apporté par le Christ. Il opposera la libre unanimité dans l'amour où l'Église chrétienne conserve la vérité intégrale aux étroits compartimentages des pseudo-gnoses. Suivant une régulière alternance, dont les périodes complémentaires sont comme le rythme du développement de l'Église et de sa doctrine, Clément d'Alexandrie[10] apparaîtra peu de temps après pour montrer comment le christianisme, par ailleurs, loin de méconnaître ce qu'il y avait de sain dans l'aspiration à la « gnose », est lui-même une « surgnose », l'ἐπίγνωσις dont parle saint Paul. Et, à son tour, la sagesse de Clément, qui marie si heureusement, voire trop heureusement, le *Logos* de la révélation chrétienne aux *Logoi* de la contemplation hellénistique, trouvera son complément, à Alexandrie même. Origène[11], comme un Völker l'a excellemment établi, non seulement par une ascèse morale mais plus encore par une mystique personnaliste, toute centrée sur le Christ et son « mystère », clef de l'histoire des âmes et du monde, compensera l'intellectualisme de cette gnose en y infusant la plus ardente spiritualité[12]. A la même époque, le contre-poids de ces spéculations, sans doute les plus hardies et les plus promptes dans leur développement qu'aucune génération chrétienne ait jamais connues, sera fourni par le traditionnalisme, poussé jusqu'à un conservatisme archaïsant, de saint Hippolyte de Rome[13]. Bienheureuse obstination à rester près des sources, qui nous a valu peut-être la connaissance des plus anciens formulaires liturgiques et des plus anciennes expressions conscientes de la foi trinitaire!

Vienne la première révolution historique par laquelle passera

8. De 100/110 à 163/167.
9. 140(?)-202(?).
10. 150(?)-211/215.
11. De 185/186 à 254/255.
12. *Geist und Feuer*, tel est le titre, remarquablement approprié, d'un très beau recueil de textes spirituels compilés chez Origène par le R. P. Hans von Balthasar, S. J.
13. Fin II^e^-début III^e^ siècle.

le christianisme, et qui l'amènera en quelques années de la situation de religion interdite, proscrite de la cité, à devenir la religion d'État, fondement de toutes les institutions terrestres... Une menace nouvelle surgira : la tentation insidieuse d'assimiler le christianisme aux idées païennes, plutôt que de convertir les païens au Christ. L'arianisme risquera de réduire celui-ci à la figure d'une entité néo-platonicienne ou stoïcienne. Un saint Athanase[14], alors, manifestera à tous les yeux chrétiens, avec la divinité de Jésus, la véritable notion du Dieu chrétien, n'ayant nul besoin de ses créatures pour vivre éternellement, mais ne mettant non plus aucune limite au don de soi pour leur communiquer sa vie éternelle.

Héritiers de sa foi et des formules qu'il en avait victorieusement défendues après le Concile de Nicée (325), les Cappadociens[15], autour du Concile de Constantinople (380), et dans des formes de pensée plus apparentées à celles des adversaires d'Athanase qu'aux siennes propres, obtiendront la vue d'ensemble sur le dogme trinitaire qui en équilibrera les aspects paradoxalement contrastés. En même temps, saint Grégoire de Nazianze[16] ayant lesté d'intellectualité le mouvement monastique dont saint Athanase avait glorifié les origines toutes populaires et prophétiques chez un saint Antoine, et saint Basile, le premier, l'ayant « institutionalisé », saint Grégoire de Nysse[17] recueillera l'héritage de ses aînés en procurant à la spiritualité spontanée des moines une première expression théologique.

Cependant, la tendance réaliste, rationnelle et positive de l'école d'Antioche, d'où l'arianisme était sorti, la tendance idéaliste, contemplative et mystique de l'école d'Alexandrie poursuivront non sans heurts leur féconde rivalité. De la Trinité, l'attention passera à la christologie. D'Apollinaire de Laodicée à Nestorius de Constantinople, on hésitera entre un Christ incomplètement, ou au contraire trop parfaitement, trop étroitement humain. Saint Cyrille d'Alexandrie[18], réunissant dans une première synthèse, qui garde encore la marque d'une faculté créatrice intacte, l'acquis de ses principaux prédécesseurs, défendra l'unité du Christ, comme étant le fait de la divinité indivisible qui assume en elle-même tout ce qui est le propre de l'humanité. Du même coup, par la canonisation du terme de Θεοτόκος (*Dei genitrix*) appliqué à la Sainte Vierge, il posera la base du culte

14. 295-373.
15. On réunit sous ce nom Basile (309-379) et les deux Grégoire.
16. 329(?)-389/390.
17. 335(?)-394(?).
18. Mort en 444.

marial, conséquence de l'assomption jusqu'à Dieu de cette humanité prise, par l'intermédiaire de Marie, au fonds commun de la nôtre (Concile d'Ephèse, 431). Mais au vertige de Dioscore et des monophysites (ceux-ci ne voyant plus que ce sublime processus de divinisation de l'humanité qui a été le but de l'incarnation de la divinité, au point d'engloutir et d'anéantir l'humain dans le divin), le concile de Chalcédoine (451), entraîné par saint Léon de Rome[19], opposera l'intégrité des deux natures, dans la perfection même de leur union réalisée en la personne du Christ.

Pendant ce temps, avec saint Jean Chrysostome[20] en Orient, avec saint Augustin[21] en Occident, la traduction du christianisme en un idéal de vie appliqué à toutes les circonstances et toutes les conditions de la vie humaine se poursuivra. Face au pélagianisme, reflet dans la théologie de la tentation d'orgueil inévitable chez les ascètes, Augustin approfondira la doctrine de la grâce, sans laquelle nul acte humain ne saurait atteindre une pleine valeur d'éternité. Face au donatisme, autre genre de « purisme » sectaire, il précisera la définition de la catholicité de l'Église, suivant des lignes ébauchées un siècle et demi plus tôt par saint Cyprien[22], guidé lui-même par les intuitions les plus sûres de Tertullien.

Sans entrer dans plus de détail, il faut faire remarquer dans quels cadres se poursuit cette lente et progressive construction militante de l'Église et de son dogme. C'est à l'occasion d'un triple travail d'inventaire et d'exposition aux fidèles : 1° du donné scripturaire; 2° du donné traditionnel (en particulier tel qu'il se trouve transmis et perpétuellement vivifié par la liturgie), et 3° de l'expérience spirituelle, à la fois la plus commune et la plus personnelle. Il serait inutile de préciser quels Pères ont apporté un soin particulier à scruter et élucider l'Écriture : tous l'ont fait, et cette œuvre est pour eux l'œuvre par excellence du docteur chrétien. Rapprochons seulement du nom d'Origène celui de saint Jérôme[23], c'est-à-dire du Père de l'exégèse spirituelle, le Père de l'exégèse critique (sans oublier que le premier avait déjà pratiqué la seconde en maître, et que le second était loin de négliger la première). Plus spécialistes de la « mystagogie », de l'initiation aux mystères liturgiques, seront un saint Cyrille

19. Pape de 440 à 461.
20. 344-407.
21. 354-430.
22. 200(?)-258.
23. 342(?)-419.

de Jérusalem[24] ou un saint Ambroise[25]. Un saint Grégoire de Nysse et un Évagre le Pontique[26], puis un saint Augustin et plus tard un saint Grégoire de Rome, sans oublier le grand anonyme qui s'est masqué sous le nom de l'Aréopagite[27], traduiront et systématiseront de façons très diverses, mais toutes à peu près également influentes jusqu'à nos jours, l'expérience spirituelle qui se dégage au confluent de toutes ces sources. Mais ce qui est bien remarquable, c'est que les classifications que nous faisons là sont surtout de nous. En fait, un des traits les plus distinctifs des Pères, c'est qu'ils ne séparent rien. Chez eux, toujours, le commentaire scripturaire baigne dans la tradition, particulièrement la tradition liturgique, et tend directement à la spiritualité. Inversement, la spiritualité, à travers la vie liturgique de l'Église, puise immédiatement à la Parole de Dieu. Et le dogme qu'ils construisent en tout cela, avec tout cela, protestation de la vérité une contre le poudroiement sans cesse renaissant des erreurs, se révèle tout au long de son élaboration aussi bien comme l'aliment vital de cette spiritualité si riche et si une, ou comme sa traduction. Le pape Innocent[28] écrira : « *Legem credendi statuat lex supplicandi* », et saint Anselme[29], au crépuscule de l'âge patristique, lui répondra : « ...*Veritas quam credit et amat cor meum!* »

Encore faut-il ajouter ce que notre esquisse a dû laisser voir : si accusées que soient les personnalités, si complémentaires que soient leurs oppositions, les Pères sont beaucoup moins une catégorie d'individus qu'un chœur où toutes les voix se répondent et se soutiennent, sans qu'on puisse, à moins d'artifice, en isoler aucune. L'œuvre de chacun renvoie à celles de tous, les cite, les suppose, s'y plie docilement et tout à la fois les intègre. Leur effort, si divers et si concordant, pour réunir toute la vérité chrétienne, dans sa plénitude victorieuse sur les forces innombrables de désagrégation, ne tend vers la vérité qu'en tendant à la catholicité, c'est-à-dire à l'unanimité dans l'amour. Cette vérité qu'ils veulent faire épanouir dans sa plénitude indivisible, par opposition aux hérétiques qui la feraient éclater en erreurs contradictoires, c'est à l'Église qu'ils la demandent, en définitive, comme c'est pour l'Église qu'ils la poursuivent. Ils la poursuivent pour l'Église en expansion; ils la recherchent dans l'Église *in nuce*, dans l'Église autrement dit en l'unité originelle, en l'unité « fon-

24. 313(?)-386.
25. 333(?)-397.
26. Fin du IV^e^ siècle
27. V^e^ siècle (?).
28. Pape de 401 à 417.
29. 1033-1109.

tale » de sa cellule primitive dont ils sont eux-mêmes les premiers prolongements. De sorte qu'on ne peut dire en quoi ils nous intéressent le plus : par leur qualité irremplaçable de témoins d'un christianisme tout près des sources dont il garde encore l'unité intacte, ou par la vigueur juvénile de leur effort pour y assimiler la plus riche diversité humaine.

II

Quand une civilisation nouvelle, dans les écoles cathédrales d'Alcuin et dans les monastères de saint Benoît d'Aniane, commence à se dégager du chaos mérovingien, les Pères, avec l'Écriture elle-même, tout comme ils constitueront la matière des travaux des copistes, fourniront ses classiques à une culture religieuse rénovée. Au fur et à mesure que cette culture prendra conscience d'elle-même et qu'elle parviendra à sa pleine systématisation dans la scolastique, il peut sembler que les Pères céderont progressivement du terrain. Réduits d'abord à ne fournir qu'une compilation de sentences, matière à *quaestiones*, ils reculeront au simple rang d'autorités, progressivement effacées à travers les Sommes par l'autonomie d'une dialectique de plus en plus sûre d'elle-même et maîtresse de sa propre organisation.

Par ailleurs, le recours à saint Augustin, consulté de préférence à cause de son caractère encyclopédique, de son utilisation abondante de la philosophie profane et de son subjectivisme moralisant et psychologique, écartera peu à peu le reste de la patristique. Qui plus est, chez saint Augustin à son tour, capté que l'on est par les traits que nous venons d'énumérer et qui sont ceux par lesquels il devançait et annonçait le moyen âge latin, on semblera plus ou moins oublier le reste, — c'est-à-dire ce qu'il a de commun avec les autres Pères et par quoi nous avons essayé de les décrire.

Toutefois, cette vue des choses ne retient, en fait, dans la culture religieuse médiévale, que l'enseignement des écoles cathédrales, puis des universités qui en sont sorties. En outre, dans cet enseignement, elle s'arrête au seul progrès dialectique. Mais une telle optique apparaît comme bien unilatérale. Des travaux tels que ceux de Dom Déchanet sur Guillaume de Saint-Thierry, ou ceux de M. l'abbé André Combes sur Gerson et Ruysbroeck, ont récemment mis en évidence tout ce qui demeure ou se renouvelle de connaissance générale de la patristique — en particulier des Pères grecs, source eux-mêmes des Pères latins, — au cours du moyen âge. On peut dire que l'intelligence s'y est gardée

presque sans défaillance de leur esprit et de leur notion vivante et une du christianisme. Les grands scolastiques ont maintenu, on s'en aperçoit de mieux en mieux, un contact beaucoup plus étendu qu'on ne le croyait naguère avec la patristique (ceci est vrai éminemment du plus grand, saint Thomas d'Aquin). Ceux de leurs exégètes qui l'ont oublié ou ignoré et qui n'ont remarqué dans leur pensée que l'armature syllogistique risquent fort d'en avoir méconnu l'esprit, faute d'en avoir reconnu la généalogie profonde.

Il faut ajouter à cela une constatation qui s'impose depuis peu : si grandiose soit-elle, la tradition intellectuelle médiévale d'où est sortie la scolastique, avec sa gloire et sa décadence, n'est qu'*une* tradition médiévale. Encore une fois, c'est proprement la tradition des écoles séculières, dominées par des soucis apologétiques et par la nécessité de conjurer le « philosophisme » anarchique dont la pression ne cesse de s'accentuer. Mais, côte à côte, les monastères, et particulièrement les grands monastères clunisiens, entretenaient, et, très avant dans le moyen âge, ne cessèrent d'enrichir une tradition qui n'allait pas chercher dans les écrits des Pères seulement des « autorités », mais les formes mêmes et les orientations les plus intimes de la pensée. De ce fait, trop oublié simplement par suite des hasards qui conduisent souvent les éditeurs de textes anciens, les travaux de Dom Jean Leclercq, que le public commence seulement à connaître, apportent des preuves si éclatantes qu'on s'étonne d'avoir mis si longtemps à prendre conscience de vérités si indiscutables et si importantes.

Importantes, en effet, elles ne le sont pas seulement pour l'historien. Elles le sont tout autant pour le fidèle. Car elles prouvent que la tradition patristique, quoi qu'en pensât le candide ecclésiastique dont nous citions la réflexion méprisante, n'est pas et n'a jamais été une tradition morte dans l'Église. Si, aux avant-postes de la discussion avec le monde incroyant, des méthodes de pensée différentes de celles des Pères ont ensuite paru devoir prédominer, il est capital de constater que la « mentalité » des Pères et une familiarité, une communication spirituelle avec eux, se sont maintenues dans le sanctuaire de la vie intérieure au cours des siècles. De même que, dans sa liturgie, l'Église a gardé à l'époque de la scolastique, et garde encore aujourd'hui, à l'époque de la pensée existentielle venant après celle de la philosophie idéaliste, une expression fondamentale de sa foi et de sa prière qui est l'expression que les Pères leur ont donnée, de même dans les cloîtres, ces asiles où la méditation peut et doit se concentrer sur « l'unique nécessaire », c'est la contemplation enseignée par ces mêmes Pères qui s'est toujours

poursuivie. Elle n'a paru y décliner et s'y éteindre qu'à l'époque critique où, la vie religieuse étant tombée en pleine décomposition, la spiritualité comme l'intellectualité chrétiennes se sont vues en proie à la crise la plus terrible qu'elles aient jamais dû traverser. La rupture véritable avec les Pères ne devient réelle qu'à la veille de la Renaissance et de la Réforme.

Et c'est si vrai que les tendances chrétiennes positives de la Renaissance commençante, d'où aurait pu sortir une Réforme catholique, en même temps qu'elles esquissèrent un retour à l'Écriture, orientèrent vers un retour aux Pères. Et les quelques représentants authentiques qui avaient survécu d'une tradition scolastique restée saine, comme un Clichtowe ou un Guillaume Petit, bien loin de s'insurger contre ce renouveau, seront les plus intelligents défenseurs des premières éditions des Pères, celles de Lefèvre d'Étaples notamment.

On sait la suite, hélas! Comme la Réforme compromettra pour des siècles le renouveau catholique de la théologie biblique, le dilettantisme et le criticisme de la Renaissance ne seront pas sans déconsidérer la résurrection des Pères qui se préparait dans l'Église. Repliée par force sur une citadelle intellectuelle facile à défendre, c'est-à-dire étroite et haute de murs, la Contre-Réforme devait se saisir, dans ce qu'on a appelé avec trop de complaisance « l'âge d'argent » de la scolastique, et avec trop de mépris « la théologie baroque », d'un thomisme arbitrairement simplifié et coupé de ses racines. Facile à exposer, facile à comprendre, cette scolastique nouvelle, tout en atténuant le sens du mystère, sans le vouloir d'ailleurs, rendrait apparemment inutile, et peut-être gênant, le recours aux sources. Il ne s'en poursuivrait pas moins, et seul l'enlisement nouveau du XVIII[e] siècle dans une pensée totalement sécularisée, puis la disparition des grandes écoles et des grands foyers de culture catholique à la Révolution, consommerait la perte de contact avec les Pères.

Mais avant cela, à Paris même, dans ces premières années du XVII[e] siècle qui présentent chez nous un si bel exemple de renaissance chrétienne, à la suite du jésuite Maldonat dans le domaine scripturaire, ces grands « positifs » que seront les docteurs de Sorbonne, maîtres ou condisciples de Bérulle, puis de Bossuet, comme un du Val ou un Gamache, serviraient d'initiateurs à des études patristiques dont l'étendue et la valeur demeurent aujourd'hui trop ignorées. Deux ouvrages qui portent le même titre, les *Dogmata theologica* du jésuite Petau et ceux de l'oratorien Thomassin, en seront les produits les plus célèbres. On reste confondu devant la richesse de lectures et de réflexions que supposent de tels livres dont nous sommes loin d'avoir tiré toutes les leçons. Toutefois, ils demeurent prisonniers de limites

qui sont celles d'une époque. La systématisation scolaire s'applique ici du dehors, comme toute faite, au donné traditionnel, au lieu de se dégager de ses profondeurs. Il est donc permis de préférer à ces deux Sommes d'un genre nouveau les travaux plus modestes, mais combien plus solides! d'érudits au premier rang desquels il faut placer les bénédictins de Saint-Maur. Dom Henri Leclercq, si âpre, et parfois si acrimonieux que fût son esprit, devenait lyrique quand il parlait d'eux[30]. Comme on le comprend! Critiques et éditeurs de textes d'une probité et d'une sagacité incomparable, avec ce sens de l'histoire par lequel ils devancent les plus grands maîtres du XIX^e^ siècle finissant, ces infatigables travailleurs méritent toute notre reconnaissance, car nous leur devons tout : le texte des Pères qui est le plus souvent dans nos mains, c'est-à-dire celui de Migne, n'est qu'une reproduction grossière et hâtive de leurs admirables éditions. Aujourd'hui encore, un critique comme H. Lietzmann donne ses références d'après eux. Qu'ils reçoivent donc le tribut de notre reconnaissance et de notre vénération, ces noms ignorés de la plupart des chrétiens et même des prêtres d'aujourd'hui : Dom Blampin, Dom Mabillon, Dom Massuet, Dom Montfaucon, Dom Maran, Dom Charles et Dom Vincent Delarue, Dom Hugues Ménard, sans oublier Dom Martène, le premier éditeur des *Anciens rits de l'Église*. L'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, silhouette si familière aux Parisiens, devrait nous rappeler le souvenir de ces travailleurs inégalés. Leurs volumes, aussi étonnants par leur contenu que par leur enveloppe, même matérielle, à la typographie impeccable, sont un défi perpétuel à notre barbarie...

Après le bavardage rationaliste ou sentimental du XVIII^e^ siècle, où la pensée chrétienne, même catholique, semble sombrer tout entière, après l'infantilisme des premières résurgences de la religion traditionnelle, avec les Schlegel ou bien Chateaubriand, un J.-A. Moehler le premier, dans le catholicisme du XIX^e^ siècle, annonce une redécouverte des Pères. Son beau livre, *Die Einheit in die Kirche*, avec bien des balbutiements, n'en révèle pas moins, non seulement que le contact a été repris, mais qu'une étincelle a transmis le feu sacré. L'Allemagne catholique du XIX^e^ siècle ne négligera pas cet inappréciable exemple et l'œuvre d'un Scheeben atteste la fécondité inépuisée de la tradition ainsi rétablie.

30. Il faut souhaiter, à ce propos, que la personnalité si originale, et quelque peu déconcertante parfois, de l'éditeur du *Dictionnaire de liturgie et d'archéologie chrétiennes* trouve un biographe digne d'un tel sujet. Cette curieuse figure de bénédictin du XVIII^e^ siècle égarée parmi nous mériterait un public plus vaste que la poignée d'érudits qu'elle n'a pas toujours su satisfaire.

A cette œuvre, on ne peut comparer que celle d'un Newman. Bien moins étendue par le nombre de ses objets proprement théologiques que la *Dogmatik* ou que *Die Mysterien des Christentums*, la pensée religieuse du « saint et savant cardinal[31] » témoigne peut-être d'une entrée encore plus vivante et lucide et d'un enracinement encore plus profond dans la pensée des Pères. Il le devait lui-même à la tradition anglicane, et plus proprement oxonienne, dont il resterait imbu jusqu'à ses derniers jours, et qu'il n'aurait qu'à développer pour revenir, par la grande porte, au catholicisme intégral. Héritiers, par un apologiste isolé mais génial comme J. Butler, par un pur érudit comme Routh, par un théologien savant comme Pusey, et surtout par un spirituel méditatif comme Keble, de la culture patristique des *Théologiens carolins*[32], les hommes du mouvement d'Oxford n'ont pas seulement apporté à la chrétienté moderne des trésors archéologiques. Ils ont contribué à rendre, peut-être guère moins à l'Église à laquelle beaucoup sont parvenus qu'à celle d'où ils venaient, le sentiment que l'Église catholique de tous les temps n'est pas seulement la fille de l'Église des Pères, mais qu'elle est et demeure l'*Église des Pères*.

III

Nous sommes maintenant à pied d'œuvre pour comprendre et ce que signifie et ce qu'exige de nous le retour aux Pères.

Mais une dernière question préalable se pose : sous quelles formes se manifeste-t-il ? En premier lieu par des éditions, et des éditions qui se vendent largement, redisons-le. C'est-à-dire que les Pères, de nouveau, sont lus, et non pas lus par quelques érudits, mais par des prêtres et des fidèles au souci directement religieux.

Nous avons cité l'édition de Migne, parue en France dans la seconde moitié du XIX[e] siècle, et qui eut le grand mérite de procurer à un prix extrêmement modique le texte, généralement, des éditions bénédictines. En Allemagne, depuis lors, deux autres séries d'éditions des textes eux-mêmes, munies, elles, de toutes les ressources de la critique textuelle moderne, sont en cours. Les

31. Pour reprendre les termes d'un télégramme récent de S. S. Pie XII à l'archevêque de Westminster.

32. Les *Caroline Divines*, tel est le titre donné aux théologiens de Charles I[er] qui sont comme les Pères de l'Église anglicane : les Laud, les Bull, les Andrewes.

Pères grecs sont publiés dans ce qu'on appelle le *Corpus de Berlin* (et qui paraît, en fait, à Leipzig) et les Pères latins dans le *Corpus de Vienne*.

Mais une lecture qui déborde les cercles savants ne suppose pas seulement de bons textes, mais de bonnes traductions. Pour nous borner à la France[33], une excellente série avait commencé à voir le jour dans les premières années du XX[e] siècle, la collection Hemmer et Lejay, publiée par la librairie Gabalda[34]. Est-ce la qualité trop purement technique des introductions et des notes, ou le caractère des textes choisis, d'un intérêt trop exclusivement historique et apologétique ? Toujours est-il que cette collection devait tomber bientôt en sommeil et cesser de produire de nouveaux volumes. Il ne paraît pas devoir en être ainsi avec la collection *Sources Chrétiennes*, commencée en pleine guerre par les Éditions du Cerf, sous la direction des RR. PP. H. de Lubac et J. Daniélou, S. J. Empruntant aux si justement célèbres éditions classiques des « Belles Lettres » (gérées par l'Association Guillaume Budé) l'essentiel de leur présentation et de leur idéal, quant à l'établissement, la traduction et l'explication des textes, les éditeurs ont été contraints par les nécessités actuelles à ne donner d'abord que les traductions seules. Toutefois, on nous promet pour bientôt les textes originaux qui doivent les accompagner, et ceux-ci, de fait, avec les derniers volumes, ont commencé d'apparaître. Il faut sans doute attribuer aux mêmes dures nécessités quelques bavures, soit de la forme, soit du fond, qui ne sont pas sans déparer plusieurs des meilleurs volumes qui aient déjà vu le jour (passons sur un ou deux dont l'ensemble est nettement inférieur au niveau visé : les collections Guillaume Budé, qu'on a prises pour modèle, ont aussi quelques péchés, qui ne sont pas tous de jeunesse...). Le programme, par ailleurs, est absolument magnifique. On se propose de nous donner très prochainement les plus beaux textes de la patristique, qui sont parfois les plus rarement lus. Pour les choisir, on se placera soit au point de vue de la spiritualité, soit d'une théologie désireuse de s'abreuver aux plus abondantes fontaines de la tradition. Le seul vœu que l'on puisse formuler est que ce programme se déroule avec le maximum d'homogénéité. Ainsi, les quelques textes plus étranges qu'admirables qui nous ont été présentés parmi les premiers ne risqueront plus de faire méconnaître aux

33. Très en retard sur l'Allemagne et l'Angleterre, ou même la Russie.

34. Depuis lors, cette même librairie a également lancé une bibliothèque patristique de spiritualité. Mais, là aussi, l'effort n'a pas été poursuivi.

lecteurs avides qui se jettent sur ces volumes ni la santé ni la plénitude de la patristique.

Mais des traductions elles-mêmes ne sont pas tout. Elles ne trouveraient bientôt plus guère de lecteurs si un vaste travail d'exégèse ne les accompagnait.

Là, comme dans le domaine de la critique et de l'exégèse bibliques, la science allemande a fourni une contribution aux recherches scientifiques, bases nécessaires des travaux dont nous parlons, qui est demeurée quelque temps sans égales. Ce n'est pas à dire que tout soit à retenir des travaux d'un Harnack, d'un Loofs, d'un Schwarz, ou d'un Seeberg : les préjugés d'un protestantisme plus ou moins miné par le rationalisme n'ont pas pu ne pas contaminer la critique même d'esprits aussi puissants. Mais leur œuvre reste magistrale et (de celle de Loofs surtout peut-être, en dépit de ses originalités fracassantes) on n'est pas près de pouvoir s'en passer. A côté d'eux, des savants catholiques, comme A. Bardenhewer, font d'ailleurs assez bonne figure. L'Église anglicane, elle aussi, n'a pas manqué de fournir à la patrologie moderne des contributions de la plus haute valeur, au premier rang desquelles on doit placer, au siècle dernier, celles de Lightfoot, et, aujourd'hui même, celle de Prestige, dont le volume *God in Patristic Thought* est peut-être le plus extraordinaire condensé d'intelligence de la pensée patristique qui soit aujourd'hui.

Sans être aussi à la remorque que dans le domaine des études bibliques, il n'est pas douteux que les travaux français récents supposent tout l'acquis allemand ou anglais. Toutefois, on peut bien dire que la France a produit en cette matière un précurseur dont l'œuvre, si elle est dépassée sur certains points, est pourtant bien éloignée encore, sur d'autres, d'avoir été appréciée à sa juste valeur. Nous voulons parler du R. P. Th. de Régnon, S. J., auteur de quatre volumes d'*Études positives sur le dogme de la Sainte Trinité*. Bien que quelques morceaux de cet ouvrage soient rendus désuets par les progrès de la critique textuelle, il reste dans l'ensemble un prodige d'objectivité sympathique. Notamment ses deux derniers volumes, sur la Patristique grecque, sont d'une intelligence si pénétrante et si neuve qu'ils ne trouvèrent, quand ils parurent, presque personne qui pût les comprendre. Il est, aujourd'hui encore, bien peu de livres dont on puisse aussi vivement conseiller la lecture à ceux qui veulent entrer directement dans la pensée des Pères.

Le P. de Régnon, toutefois, reste un isolé, et d'ailleurs un autodidacte. Tout au contraire, ce sont des ouvrages de grands érudits que ceux du P. Adhémar d'Alès, S. J., de son confrère le P. Galtier, ou bien de l'abbé Jean Rivière. Il faut faire auprès d'eux une place à part pour l'*Histoire du dogme de la Trinité*.

des origines au Concile de Nicée (les deux premiers volumes seulement sont parus et l'ouvrage s'arrête actuellement à saint Irénée). Ce grand ouvrage du R. P. Lebreton, S. J., naguère doyen de la Faculté de théologie de l'Institut catholique, se distingue non seulement par l'acribie de sa critique, l'étendue de ses recherches et la sûreté de son jugement, mais encore par la finesse et la distinction d'une culture qui l'apparente aux « scholars » anglicans. Plus exclusivement cantonné dans le domaine patristique, il faut citer après lui certainement l'un des plus grands travailleurs que l'Église de France ait vu depuis longtemps s'adonner à ces études, et celui dont l'œuvre, par sa variété comme par sa solidité, y fait le plus d'honneur à la science catholique. Nous voulons parler, bien entendu, de M. le chanoine G. Bardy. A côté de travaux magistraux, comme son *Paul de Samosate* ou ses *Recherches sur saint Lucien d'Antioche*, M. Bardy est d'ailleurs l'auteur d'ouvrages d'initiation qui sont parmi les plus aisés et les plus attrayants. Il faut réserver ici une mention particulière à son très beau livre sur la *Vie spirituelle d'après les Pères*.

Sans prétendre dresser un palmarès qui réunirait tous les noms, ni, bien moins encore, afficher l'impertinence de donner un classement par ordre de valeur, il est sûr qu'on n'en doit pas moins mettre au plus haut degré de l'échelle scientifique les travaux de deux maîtres de l'école de Louvain, MM. J. Draguet et J. Lebon. De ce dernier, nous attendons actuellement une édition et une traduction des *Épîtres à Sérapion* de saint Athanase, qui fournira certainement le modèle de ce qu'on peut souhaiter en ce genre. Ses grands travaux et ceux de M. Draguet, sur le Monophysisme, sont parmi les premiers qui aient fait rejoindre à la science patristique catholique, à l'époque contemporaine, le rang que les protestants allemands avaient occupé les premiers.

Si nous arrivons à ces dernières années, nous constatons que la tradition des monographies érudites, d'une précision technique et d'une objectivité scientifique irréprochables, ne s'est pas perdue. Un livre comme celui de Jean Cadiou, *La jeunesse d'Origène*, paru dans la même collection qui réunit les noms d'A. d'Alès, J. Lebreton, G. Bardy, n'est assurément pas indigne de ses vénérables aînés. Plus près encore, le R. P. H. du Manoir de Juaye, S. J., vient de donner, avec son gros volume sur *Dogme et spiritualité chez saint Cyrille d'Alexandrie*, un honorable exemple de ces travaux où une patiente érudition prépare à l'intelligence profonde des auteurs anciens. Il reste que ces derniers temps, on semble beaucoup plus avide de synthèse qu'on ne l'était naguère. Plus que des analyses minutieuses, ce que l'on semble désirer, ce sont des vues d'ensemble d'une forte unité. Et plus

que l'objectivité sereine, on paraît se proposer pour idéal une sympathie positive avec l'auteur étudié, qui ressuscite non seulement les *membra disjecta* d'un système de pensée, mais la vie originelle qui les a animés. Ceci s'applique éminemment aux travaux du R. P. Urs von Balthasar, S. J., soit à ses études sur *Le Mysterion d'Origène*, soit à ses livres sur saint Grégoire de Nysse ou sur saint Maxime le Confesseur. Le R. P. Daniélou, S. J., dans son enseignement de l'Institut catholique comme dans son beau livre, *Platonisme et théologie mystique, essai sur la doctrine spirituelle de saint Grégoire de Nysse*, se rattache évidemment à la même tendance. La vie nouvelle qu'elle est susceptible d'infuser aux études patristiques est indiscutable. L'objectivité dont on se targuait hier risquait trop souvent d'être, en fait, une simple ignorance des tendances profondes et de la véritable portée des écrits patristiques. Au lieu de les étiqueter dans des cases toutes faites, après les avoir privés du mouvement de la vie, les derniers chercheurs que nous venons de citer savent à merveille nous rendre sensibles à la vitalité personnelle et à l'originalité inépuisée des Pères. Quelque danger pourrait seulement apparaître, si de tels travaux négligeaient les assises critiques qui ont fait la solidité de ceux qui les ont précédés. Dans ce cas, insensiblement, la sympathie vivante avec les anciens, qui permet de les comprendre comme du dedans, tournerait à une assimilation trop rapide, qui leur dicterait sans s'en apercevoir nos propres préoccupations et jusqu'à nos propres pensées.

***

Et maintenant, qu'attendre de ces textes qui nous sont rendus avec le maximum d'intelligibilité et des instruments qui nous sont forgés pour les explorer et nous les assimiler ?

Le premier intérêt du renouveau patristique est évidemment théologique. Mais ce serait une bien singulière incompréhension de ce qu'est la vraie théologie, si on en tirait la conclusion qu'il n'intéresse pas directement les fidèles. Comme saint Jean nous l'affirme si souvent, la vie que l'Évangile nous apporte, c'est par la lumière de la vérité qu'il nous la communique. La théologie n'est qu'une exposition aussi complète que possible et aussi intelligente que possible de cette vérité. Par suite, la vie chrétienne qui cesserait de puiser à la théologie cesserait bientôt d'être chrétienne. Mais, inversement, ce serait un jugement terrible pour une théologie que de devenir incapable de susciter la vie. Le danger n'a peut-être pas été toujours irréel. Le plus grand

bienfait du retour aux Pères, ce doit être de le conjurer radicalement.

C'est en effet l'un des plus fidèles disciples des scolastiques, Jacques Maritain, qui formulait, il n'y a pas bien longtemps, une remarque lourde de conséquences. Si admirablement agencé qu'il apparaisse et qu'il soit, l'édifice de la pensée scolastique, tel qu'il s'est poursuivi depuis la Renaissance, donne parfois l'impression de s'être développé sur une base fort étroite. Il risque d'y avoir, dans ces conditions, une disproportion entre l'importance prise par l'appareil dialectique et les bases sur lesquelles il s'appuie, dans le donné révélé ou traditionnel, c'est-à-dire en fin de compte dans l'Écriture Sainte et chez les Pères. Là où l'Écriture serait non seulement abondamment, mais profondément et largement méditée; là où les Pères resteraient l'objet, non pas seulement d'enquêtes méthodiques à l'affût de textes à utiliser, mais d'une fréquentation souple et prolongée, qui nous mette vraiment à leur école et qui nous fasse entrer dans leur communion, des développements même purement logiques et abstraits, redeviendraient des signes de vitalité. En l'absence de ces conditions, au contraire, ils sont menacés perpétuellement de tourner à la tumeur et au cancer.

Le premier bienfait du retour aux Pères pour la théologie, et pour la théologie la plus strictement scolastique, c'est donc de la revitaliser par la base. C'est de rendre une substance nouvelle à ses analyses et d'infuser à ses raisonnements eux-mêmes, qui doivent toujours se poursuivre dans la lumière de foi, un inépuisable surcroît de clartés.

Mais là ne se borne pas, au plan théologique, la fécondité d'un tel renouveau. Si légitime, si louable, si précieuse qu'elle soit à l'Église, la théologie scolastique, si on la définit par l'effort pour organiser le donné révélé, pour le raccorder au reste de nos connaissances et pour conférer à cet ensemble le maximum d'intelligibilité, la théologie scolastique, ainsi conçue, n'est pas et ne peut être le tout de la théologie. Car le but de la théologie ne saurait se réduire à la spéculation. Ce serait, en effet, gravement défigurer les vérités révélées que faire, dans leur étude, une abstraction définitive de la fin pour laquelle elles nous ont été révélées, c'est-à-dire nous conduire à la vie éternelle. Dans son propre domaine, d'ailleurs, le théologien scolastique serait exposé aux plus graves et aux plus constantes erreurs s'il méconnaissait que ce domaine n'est pas le tout et que la théologie complète est celle qui joint à sa science une sagesse. Par l'opposition de ces deux termes, suivant l'usage qui remonte à saint Augustin, nous entendons distinguer entre une connaissance purement spéculative, abstraite, et une connaissance vivante, qui pousse à aimer, qui

déjà, dans sa propre contemplation des objets de connaissance, est amour. Il ne saurait être douteux que cette sagesse est la fin supérieure de la science théologique. Autrement dit, la théologie scolastique doit se compléter par ce qu'on appelle volontiers aujourd'hui une théologie kérygmatique, une théologie qui annonce la Parole de Dieu. Il faut même dire qu'elle ne se légitime définitivement qu'à l'intérieur de celle-ci. Cela implique la nécessité de ne pas étudier les données de la foi seulement en fonction de l'intelligibilité rationnelle qu'on peut y découvrir, par voie d'analogie ou autrement. Ces données, pour être connues vraiment comme elles doivent l'être, exigent qu'on les étudie en outre (peut-être faudrait-il dire d'abord ?) suivant leurs perspectives proprement religieuses, c'est-à-dire en fonction de ce qu'elles signifient de vital pour notre âme dans le rapport où Dieu entend la mettre avec lui. Or, c'est là toujours le point de vue où les Pères se maintiennent, en vertu même de l'unité que nous avons montrée chez eux entre la théologie et l'Écriture, entre la théologie et la spiritualité.

Ce n'est pas encore tout, et peut-être l'essentiel n'a-t-il pas encore été dit. Une théologie essentiellement rationnelle, si elle se développait sans contrepoids suffisant, risquerait presque fatalement, sinon d'évacuer, au moins de rejeter à l'arrière-plan le mystère. Or c'est trop peu dire que dire du mystère qu'il est inséparable de toute présentation intégrale de la vérité chrétienne. Saint Paul encore est là-dessus d'une netteté décisive : la vérité chrétienne, c'est *le* mystère par excellence. Pour donner à ce fait toute sa valeur, il ne suffit pas de cerner avec exactitude le mystère et d'organiser suivant le maximum d'intelligibilité interne... tout le reste. Faire cela reviendrait très exactement à l'expulsion pratique du mystère hors du champ de la pensée. Il se produirait alors dans la théologie le même et si curieux phénomène qui se produit dans notre optique, notre œil recomposant l'ensemble de notre vision, abstraction faite de la tache aveugle, d'une façon si parfaite que l'existence de celle-ci, en pleine rétine, nous demeure inconsciente. Mais ici le mystère n'est pas, pour la foi, une zone simplement gênante à baliser avec soin pour mieux l'oublier : **il est son objet.**

Or, de ce fait, où c'est la nature même de la vérité chrétienne qui se révèle, nul auteur mieux que les Pères n'a été conscient et il n'en est pas comme eux pour nous le rendre sensible. Toute leur œuvre (notamment celle des plus grands, ceux du IV^e^ siècle) s'est édifiée pour récupérer le dogme au nom de l'âme et de l'Église adorant la Vérité, en l'arrachant aux prétentions d'un rationalisme intempérant. Qui restera près d'eux, qui se remettra à leur école n'aura plus à redouter de rétrécir le dogme à un jeu

de formules sans épaisseur, lesquelles, en nous rendant fallacieusement les maîtres de la révélation, lui retirerait la vie avec la profondeur. Avec eux l'intelligence, d'elle-même, tendra toujours à plus d'amour et, à la lumière de la foi, apprendra simplement à mieux adorer dans le mystère la vision où la lumière de gloire nous précipitera, comme dans un abîme que l'éternité ne suffira pas à sonder.

Résumons-nous d'un mot : plénitude et unité de la vue de la foi, caractère religieux et « existentiel » de l'intelligence qu'il nous faut en prendre, enfin reconnaissance adorante du mystère dans le dogme, tels sont les bienfaits qu'il nous faut espérer du renouveau patristique. Inséparable du retour à la Bible et à la liturgie, il doit nous rendre un christianisme où tout soit vivant, où rien ne soit verbalisme et qui finalement s'achève dans la plus pure adoration d'un Dieu reconnu à la fois comme le *Rex tremendae majestatis* et le Dieu d'Amour.

Louis Bouyer.

MALGRE CELA, JE RESTE CATHOLIQUE

Dans son numéro de novembre 1946, pages 715-733, la revue Frankfurter Hefte *a publié une* Lettre sur l'Église, *de Ida Friederike Görres, publiciste connue, dont vient de paraître une importante biographie de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Cette lettre se donne pour le prolongement d'une conversation avec un médecin non-catholique, sympathique à l'Église, qu'il ne connaît que de l'extérieur. L'entretien interrompu portait alors sur le clergé; le docteur en admire les ressources culturelles et sociales, mais, insensible à sa valeur sacramentelle, il l'est dès lors à des déficiences auxquelles la conscience catholique réagit parfois avec quelque vivacité. Au début de sa lettre, Ida Görres insiste beaucoup sur ces déficiences du clergé. Sa foi, son espérance, sa charité théologale envers l'Église s'y expriment déjà avec une passion qui donnera ensuite toute sa force à la partie que nous traduisons.*

Bien que la direction des Frankfurter Hefte *demande avec instance de respecter scrupuleusement l'équilibre de l'article, nous ne pensons pas y manquer en ne publiant pas intégralement sa première partie; parce que ce sont là querelles entre Allemands; parce que les griefs qu'on fait au clergé allemand ne paraissent pas transposables en français; parce que les Français qui ont dû à des circonstances douloureuses de pouvoir approcher ce clergé ne comprendraient sans doute pas une telle violence, ni une telle généralisation.*

Cependant, pour rendre plus sensible le rythme de la lettre, on donnera d'abord la fin de la plaidoirie « contre », pour passer presque aussitôt à la plaidoirie « pour » (pp. 726-733). Le titre ci-dessus est dû au traducteur.

Pourquoi trouvons-nous pour les positions de puissance de l'Église un zèle et une vigilance tellement plus grandes que pour la croissance du Royaume de Dieu dans les âmes ? Pourquoi, vis-à-vis du monde, une telle préférence donnée à la pure stratégie sur la « Pastorale » ? Tant de méfiance et de jalousie envers l'autonomie et l'initiative des laïcs, en dépit de tous les discours sur l'apostolat des laïcs et l'Action Catholique ? Une tactique si déconcertante par son habileté, son manque de scrupules, sa logique, quand il s'agit de tourner, d'évacuer ou de neutraliser de si fâcheuses apparitions ? Malgré soi, vient à la pensée la doulou-

reuse ironie d'un Newman disant que de toute antiquité a régné, dans certains cercles ecclésiastiques, une tradition : le laïc a l'esprit barbare, fruste et borné, et les plus fines astuces sont l'arme propre des prélats ».

Oui, et quand nous en fûmes à ce point de notre conversation, vous dîtes tout dérouté : « Si *telle* est votre pensée sur l'Église, alors pourquoi êtes-vous catholique romaine ? Avec de telles idées vous auriez débarqué, il y a quarante ans, dans le mouvement « Rupture avec Rome »; il y a quatre cents ans, vous auriez certainement été aux côtés de Luther... »

... Cher docteur, votre question, en un éclair, m'a montré de façon incomparable quelle distance sépare ici nos conceptions. Pourquoi suis-je, ou plutôt, car je parle ici pour beaucoup, pourquoi sommes-nous néanmoins catholiques ?

Parce que nous aimons l'Église : cette Église, la nôtre; parce que nous l'aimons comme rien d'autre sur terre ne peut être aimé. D'un amour et d'une passion à quoi aucun autre, absolument nul autre ne se peut comparer, non. Parler à la fois de cet amour et d'autres amours est impossible à un homme, et précisément à celui-là qui sait ce qu'est l'amour humain, l'amour de la femme, l'amour de l'ami, de la famille, l'amour pour le peuple et la patrie. Car cet amour, sans réserve ni réticence, ni retour — Dieu l'accorde! — est une part, ou me trompé-je, un aspect de notre amour pour Dieu, une réalité si intime, si viscérale, qu'on n'en peut parler sans se faire mal. Mais puisque vous avez posé la question, soit, j'y veux répondre « en insensé ».

Toute notre critique n'est que la colère et la plainte d'un amour qui n'est pas une passion aveugle et romantique, d'un amour qui ne connaît nulle crainte d'avoir à désespérer de son idéal, d'un amour sobre, qui ouvre les yeux, qui aiguise le regard, qui peut s'offrir une vue perspicace, une vue totale, et écarte les masques, les élusions, les faux-fuyants, parce qu'il espère tout, croit tout, souffre tout, domine tout. Notre colère et notre tristesse devant tant de détails jaillissent de ce que nous savons de sa gloire et de sa dignité, à elle l'Église, et de son inaccessible sublimité : car elle *est* l'Église du Christ. A cette *réalité* spirituelle, non à une « idée distillée » ou à une exigence idéale, nous référons, pour le mesurer, chacun de ses traits visibles. Nous ne pouvons, ni ne devons, ni n'avons le droit de chercher un refuge dans une Église invisible pour échapper à la misère, à la honte, à la confusion, au scandale que nous offre trop souvent l'Église visible : il n'y a qu'elle, l'Unique, sainte, catholique et apostolique Église, visible et invisible à la fois, réelle sur les deux plans, et sur les deux plans à accepter, affirmer, honorer et aimer; à nous confiée, que nous portions son mystère sous sa forme d'esclave à

travers les temps, jusqu'au retour du Seigneur, qui nous demandera compte de toute tache sur sa robe, de toute souillure sur son visage. Ah! nous-mêmes, nous les indignés, nous les affligés, nous savons bien cependant que nous sommes une trace de cette souillure contre quoi nous lançons nos assauts, nous ses enfants, fidèles, aimants, revêches, impatients, sots et injustes, qui tous contribuons d'une mesure bien tassée à ce que le nom de Dieu soit blasphémé parmi les païens! Mais d'être et de nous savoir tels, cela nous décharge-t-il de la responsabilité, du devoir de veiller, de guetter, de trier, de peser, de prévenir, de contribuer par la pensée et l'effort au devenir de l'Église ? Cela nous permet-il je ne sais quelle excuse à bon marché; cela nous permet-il de farder son visage et de glisser légèrement ? Ne serait-ce pas une attitude très scabreuse que celle de ne rien concéder et de tout justifier, attitude qui paraît à beaucoup le type même de la fidélité à l'Église; mais attitude trop apparentée à l'orgueil communautaire, à l'auto-justification, commune aux familles, aux classes, aux nations, et qui n'est autre chose que le débordement de l'auto-complaisance du *moi*, qui juge irréprochable et louable tout ce qui lui appartient et donc tout ce qui est de sa dépendance ou de sa parenté ?

Ma réponse n'en est qu'à la moitié. Excusez-moi — vous auriez dû interroger : *pourquoi* aimez-vous ainsi l'Église si vous la regardez avec si peu de pitié et de miséricorde ? Je ne veux pas recourir au profond mystère que les mots de « Corps mystique » voilent plus qu'ils ne le révèlent. Un bref examen n'est pas facile; ce que je puis vous dire tient en ces mots : *parce qu'elle porte la vérité;* cela, c'est cela qui secoue nos cœurs de l'inexprimable frisson de la rencontre de Dieu; car Elle dit d'elle-même exactement comme le Christ : je suis né et venu pour rendre témoignage à la vérité (Joh., xviii, 37). *C'est la seule raison :* ôtez-la et tout le reste, toutes ces autres choses par exemple que vous admirez dans l'Église, les richesses pédagogiques, artistiques et culturelles, le refuge offert à l'âme dans un cosmos d'une plénitude inouïe, unique, tout cela nous laisse froids si c'est bâti sur un mensonge, sur un songe, sur une illusion. Je n'ai jamais pu comprendre comment ceux qui sont étrangers à notre foi, et vous aussi, cher ami, pouvez témoigner à l'Église un respect si sympathique et généreux, pour sa charité, son art, sa puissance d'ordre, sa sagesse, alors que vous croyez que sa puissance sur les hommes, qui produit toute cette fécondité spirituelle, repose finalement sur une fausse prétention. Vous dites à peu près : « Si l'Église catholique n'existait pas, il faudrait l'inventer, que soit au reste vrai ou faux le dogme dont elle fait son fondement. » Tout au contraire : *pour nous tout dépend de cette vérité.* Si cette

unique chose ne tient pas, si l'Église seule, comme tout, comme corps, comme institution, ne contient pas, ne porte pas l'ensemble de la vérité révélée, c'est-à-dire le message de Dieu sur soi, sur les hommes, sur le monde; ensemble si total, si un qu'on n'en doit ni détacher, ni perdre un seul morceau, — et avec la décision infaillible, parmi ce colossal conglomérat de doctrine, de culte, d'exégèse, de coutume cristallisée et d'arrangement, de ce qui est tradition divine et de ce qui est œuvre humaine, — avec une infaillible décision de ce qu'on a la nécessité de croire et de ce qu'on a la permission, ou le pouvoir ou le devoir de croire, si l'Église ainsi n'est pas *l'*Organe sur terre de tout le Message de Dieu, si elle n'est pas la fondation et le legs de Jésus-Christ, alors pour celui qui attache de l'importance à la vérité il ne reste qu'*une* solution : Écraser l'infâme[1]. Car *elle* serait exactement l'Antéchrist, le Principe de Mensonge qui a pris chair et forme, et tout ce tas de valeurs et de services culturels ne serait que l'appareil gigantesque de la séduction. C'est pourquoi j'aime et respecte les protestants qui d'un tel sérieux nomment l'Église l'Antéchrist (Newman aussi l'a fait, il y a des années, et chez un homme si amoureux de la vérité il n'en pouvait être autrement), parce qu'ils font à l'Église l'honneur de prendre au sérieux son extraordinaire prétention devant la conscience chrétienne, prétention monstrueuse *si* elle était fausse.

Nous, par contre, qui nous soumettons à cette prétention, et qui croyons qu'écouter l'Église c'est écouter Dieu, nous qui croyons que si un ange venait du ciel avec des prétentions opposées, qu'il soit anathème, nous « cherchons », chez elle, en premier lieu, non pas une civilisation ou une culture, ni une sage conduite des hommes, ni un ordre des nations ou de la société, ni la formidable puissance de sa charité pour secourir les misères ou sécher les larmes, nous cherchons la vérité de Dieu en elle et le « ministère de la réconciliation » (II Cor., v, 18), la venue de Son règne : et voici que tout le reste nous est donné par surcroît!

Vous souriez de ce qu'un homme d'aujourd'hui puisse accepter avec une telle naïveté, un tel pathétique, que « La Vérité » soit quelque part si absolue et réelle, et se présente assez entière et massive pour qu'on puisse dire : Elle est ici, elle n'est pas là ? Croyez-moi, justement *parce que* nous savons combien impénétrable et insondable est le mystère de Dieu; comme il a bien su se cacher dans la lumière inaccessible; comme il est incommensurable aux pensées, ratiocinations, recherches et problèmes de l'homme; comment éclatent les concepts et les mots qui tentent de le bredouiller; combien les Anciens avaient raison qui faisaient

1. En français dans le texte.

une règle de ne jamais prononcer le nom de Yahweh, parce que ce nom « propre » échappe à la mesure, à la force, à la dignité de l'homme; plus on en a conscience, Docteur, mieux on connaît combien approximatif et inexact demeure l'effort de la pensée humaine, mieux on connaît l'infinie diversité et l'imbroglio et opacité des possibilités d'erreur, plus on a l'expérience du cheminement de la vérité parmi les hommes — d'autant moins forte est la tendance à parler naïvement et comme d'une chose qui va de soi, de la « possession » de la vérité. Au contraire, on sait bien alors ce que signifie la « Révélation », le « depositum fidei », l'héritage à nous transmis de la foi, la *vérité reconnue comme un dépôt*, comme le don de Dieu répandu sur toute recherche et sur toute attente; on sait alors le recevoir à genoux, l'honorer le front dans la poussière, le préserver et le veiller avec une indicible reconnaissance, avec une vénération toujours maladroite, avec le souci le plus vivant, avec le zèle le plus jaloux, qu'entraîne la lucide conscience du péril que court entre nos mains ce joyau. Aussi bien n'est-ce qu'alors que nous saurons ce que signifie l'Église pour nous. Comment donc pourrait se lever en nous le puéril orgueil d'une « possession exclusive » ? Car, avec ces mots, qu'avons-nous dit de la manière dont nous en avons usé et usons avec cette mystérieuse semence de l'éternel, avec cette étincelle du savoir de Dieu sur lui-même et sur la réalité par lui créée ? Ce trésor peut aussi être laissé stérile; on peut l'enfermer, lui faire perdre son éclat, le gaspiller. C'est de ces manières aussi qu'à chaque époque nous avons traité la vérité de Dieu, et c'est encore un drame que de voir comment les possédants ont souvent joué avec le bien suprême à eux confié, alors que ceux qui n'en ont qu'une petite part en ont su tirer parfois des intérêts. Ici encore, plus d'un rassasié insouciant a foulé aux pieds le pain sacré, et plus d'un affamé en a recueilli les miettes comme des joyaux.

Et néanmoins le trésor a été confié à l'Église.

C'est pourquoi nulles déficiences ne peuvent ébranler ni égarer notre amour pour elle. Nulle part mieux qu'ici ne s'applique la célèbre expression de Newman que dix mille difficultés ne font pas un doute, pas plus que dix mille poneys ne font un percheron. Même aux jours les plus sombres de son histoire, même dans les pays où elle a connu la plus scandaleuse corruption, elle n'a pas cessé d'être le vaisseau de la vérité, et de porter sur terre à travers le temps, l'unique, l'irremplaçable, le vrai Bien suprême, même lorsque ses propres membres, même lorsque ses responsables n'y ont vu ou compris rien de plus que les vaches à l'Arche d'alliance qu'elles tiraient. C'est pour l'amour de cette unique réalité que nous pardonnons beaucoup à notre passé, et aussi à notre présent, et que ceux qui viendront un jour nous pardonneront

le beaucoup de fautes et d'humiliations que nous leur entassons.

C'est aussi cette connaissance qui donne sa sève à cette humeur tantôt violente tantôt si paisible que les catholiques déversent souvent sur les déficiences les plus crasses de l'Église avec une légèreté que les gens sérieux des autres croyances prennent souvent pour de la frivolité. Il n'y a réellement que les bons fidèles entre eux à décocher des traits aussi aigus sur le clergé, sur certaines apparences liées à la pratique du confessionnal et autres semblables choses. Vous ne devez pas cependant confondre cette attitude avec celle qui met « les bonzes du parti à l'origine des meilleures blagues sur le Führer ». Non, il n'y a là ni ressentiment d'opprimés qui se manifeste avec une certaine perfidie, ni cynique clignement d'yeux d'Augures qui n'ont plus besoin de se gêner entre eux. C'est bien plutôt cet authentique humour, si proche de l'humilité, qui comporte la liberté d'aveu aussi bien que la bienfaisante conscience de l'incommensurabilité du passif à l'actif. Et voyez-vous, c'est Chesterton qui l'a peut-être dit avec le plus de précision : nous pouvons rire et blaguer sur bien des choses délicates dans l'Église parce que nous l'aimons : sur ce qu'on aime, on se permet le rire, non la dérision; l'anglais dit exactement « to laugh at ». Dans quel bon ménage n'arrive-t-il pas au mari de rire de sa femme, à la femme de rire de son mari; cela résout bien des tensions et désaccords superficiels — et pas toujours superficiels — qui finalement surviennent aux meilleurs ménages; et cette solution les empêche de dégénérer en rupture de l'unité qui se consomme à de tout autres profondeurs.

Qui aime, celui-là connaît, comme je l'ai déjà dit, la souffrance passionnée et l'inapaisable tristesse née de la coupable imperfection de ce qu'il aime; aussi existe-t-il une tristesse chrétienne et une tristesse catholique à l'état d'habitude, pourrais-je dire, comme une partie intégrante, cachée, de notre amour. Mais chez celui qui aime, il y a encore l'intarissable indulgence, la patience jamais à bout, envers la faiblesse naturelle de l'autre. Dans cet amour aussi, voyez-vous, nous savons parfaitement que dans la structure de l'Église un malaise chronique pour ainsi dire est inévitable. Par exemple, toute la pesanteur que doit avoir une institution fondée sur l'autorité et l'obéissance, et qui doit être maniée par les hommes tels qu'ils sont. Il ne sert à rien ici de jouer de l'Église-de-l'amour contre l'Église-du-Droit : cette dernière appartient aussi à l'essentiel; et ses arêtes et ses âpretés nous seront toujours plus sensibles qu'agréables. Ou encore l'alliance ancienne de l'Église avec les « conservateurs », qui jadis représentaient en fait les forces maîtresses et responsables de l'État; cette alliance a des raisons très nombreuses et diverses; elle n'est peut-être pas une nécessité essentielle, mais elle est une

réalité historique; elle a produit, durant les insensibles déplacements d'équilibre à l'intérieur de la société européenne, cette liaison avec les cercles réactionnaires dont on a fait contre la religion un grief si fréquent et violent. Malheureusement, il serait trop difficile d'exposer aux grognards l'embrouillamini de la situation « réelle ». Ceux qui auraient le plus grand besoin d'une pareille exposition ne seraient pas capables, la plupart du temps, de la suivre (ils n'en éprouvent pas d'ailleurs le moindre désir), car ils ne pensent pas historiquement et s'abandonnent à leurs seules impressions. Nous nous sentons aussi peu proches de cette vieille comtesse excessivement dévote, qui se vantait de n'avoir jamais tendu la main à un protestant ni à un bourgeois — et cela en exemple de son sentiment catholique de l'ordre —, que de cet homme qui, partageant le même esprit, enseignait qu' « avec des hérétiques on ne se tutoie pas » — que de ces vendeuses qui, sur un banc au jardin public, se racontaient que, si les églises catholiques étaient si pleines, c'était grâce à la collusion bien connue du clergé avec le capitalisme, collusion qui lui permettait d'honorer de 300 marks chaque conversion.

Ou encore, que dans un pays foncièrement catholique l'apparence générale *puisse* être très peu réjouissante, nous le savons naturellement (mais la main sur le cœur, une masse non religieuse est-elle donc réellement plus réjouissante ?) parce que la majorité est par définition le contraire d'une élite. Là où règne le style de masse, qu'en résulte-t-il nécessairement ? Et là où le clergé en est largement le produit, à quel niveau peut-on s'attendre ? Même si prenaient corps nos rêves les plus audacieux d'une formation sacerdotale idéale, quelques années d'éducation spéciale ne réussiraient pas un cru d'hommes tout neuf. Aussi là où le domaine de l'Église continue à offrir un vaste terrain varié au jeu de l'activité humaine, est-il fatal que ce champ exerce un magique attrait sur les ambitieux, les risqueurs, les flibustiers, les lutteurs, les joueurs de coude, et que ça devienne le filon où de tels types trouveront à manœuvrer et paître. Pareillement, il va de soi que des bataillons comme sont ceux du clergé catholique et des grandes congrégations de sœurs, ne peuvent pas se recruter uniquement de vocations désintéressées : et pourtant, peut-être le prêtre n'est-il pas plus rare parmi les fonctionnaires ecclésiastiques, que le Maître parmi les professeurs, que le Médecin parmi les praticiens, que le vrai Soldat parmi les « deuxième classe ». Une longue expérience nous l'apprend : quand on ose mêler à la vaste terre de la réalité une idée descendue des nuages, surgissent des variétés curieuses et vraiment très peu idéales. Le célibat, par exemple, est en principe nécessaire et légitime, à quoi les meilleures objections et réflexions ne changeront rien, et néanmoins

la réalisation en laissera toujours à désirer : ceux qui ne pourront en parvenir à la maîtrise spirituelle et religieuse, rien ne peut les empêcher d'en chercher un ersatz dans beaucoup d'impasses : dans la volonté de puissance, dans le culte du confort, dans le sentimentalisme ou l'inhibition sentimentale, dans tous les travestissements de l'érotisme. Les hommes auxquels est fermée la voie normale pour devenir des hommes : vers la femme, et par la femme, — et qui ne découvrent pas la seconde voie, plus difficile, qui mène à la paternité spirituelle, demeurent trop facilement empêtrés dans cette immaturité et inhumanité caractéristique, dont il n'est pas rare que le clerc soit marqué. Une telle humanité pareillement tordue de façon ou d'autre, comment pourrait-elle fournir une souche pour la croissance de l'âme vers la taille adulte du Christ! Mais le grand nombre de ceux qui ne sont pas à la hauteur du mariage indissoluble, et qui tout au contraire lui font des entorses, est-il une objection contre le mariage ?

Ces lois psychologiques banales n'ont proprement rien à faire avec la religion, mais il est fatal qu'elles pénètrent à l'intérieur de ses frontières. Pourquoi les gens s'attendent-ils donc toujours avec une inimaginable naïveté, qu'à l'intérieur du champ ecclésiastique pour ainsi dire, ne joue plus la gravitation de la nature humaine ? pourquoi poussent-ils les hauts cris lorsqu'elle se fait remarquer ?

Est-ce là désavouer ma critique d'avant-hier ? Non, je ne fais que la mettre à sa vraie place. Elle ne voulait que vous montrer comment notre appartenance à l'Église, nous la comprenons et la fondons tout autrement que dans un patriotisme naïf, ou dans des mystères enfantins, ou dans le goût pour un héritage culturel. Naturellement, on trouve aussi ce genre d'attachement à l'Église; il est même largement répandu; on peut être chrétien de façon fort mondaine, et catholique de façon purement naturelle, par naissance; par habitude, ou comme on appartient à un parti. Ici pareillement on trouve le patriotisme à hurrahs avec Démonstrations et Propagande, qui fait sonner avec emphase les cris de « victoire » et de « triomphe de l'Église », dont l'orgueil se complaît aux chiffres élevés des statistiques, aux centaines de « scalps », selon l'expression étonnamment drastique de Newman. Vous connaissez certainement ces gens qui se sentent bien aises quand un catholique reçoit le prix Nobel (quel entrain à recenser les catholiques décorés, surtout les élèves d'établissements ecclésiastiques), qui se sentent flattés du compliment nonchalant de l'écrivain incroyant, et notent à l'honneur de l'Église qu'un film à succès présente une sympathique figure de prêtre.

Non, nos rapports avec l'Église ne poussent que de nos rapports avec Dieu. Ils montent et tombent ensemble. Au début du colloque avec celui qui va être baptisé, qu'il soit adulte ou enfant sur les bras de sa marraine, le prêtre interroge : « Que demandez-vous à l'Église de Dieu ? — La Foi. — Que donne la Foi ? — La vie éternelle. »

Ce colloque emplit de l'Église toute notre vie. Puisque nous lui devons la transmission, la nourriture et la garde de la foi, nous acceptons volontiers par-dessus le marché toute « charge » imaginable. Ici la parabole du trésor caché et de la perle prend un sens littéral : pour les acquérir, aucun sacrifice n'est trop élevé, non, aucun.

C'est aussi la raison pour laquelle ces groupes sont sur une mauvaise piste, qui laissent ici entendre qu'ils pourraient aller prendre de notre buffet les « raisins » de l'Intéressant et du Sympathique, du Cordial et de l'Émouvant, les délicatesses psychologiques et la puissance de création artistique : la liturgie et les mystères, l'ascèse et la mystique, l'idée monastique et les figures saintes — pour nous laisser la pâte vulgaire, boulangée de vieux et quelque peu brûlée, incapable de chatouiller aucun palais, qui serait la contrainte dogmatique, les préceptes de la morale et l'appareil de l'administration cléricale ; toutes choses dont ils se gardent finement de se charger, parce qu'elles rebutent tant d'hommes. Ils se trompent, ces éclectiques, en dépit de toutes les données de leur conjoncture; toutes les fleurs coupées, si soigneusement et tranquillement montées sur fil intellectuel, ne produisent aucun rosier vivant avec ses épines, ses pucerons, ses feuilles flétries et ses boutons pourris. Mais la vitalité qui après chaque hiver, après le feu et l'épidémie, pousse à nouveau la magnificence de fleurs que vraiment nous n'avons nul besoin d'aller cueillir à des herbiers étrangers, cette vitalité, c'est la seule et unique force de la vérité connue et aimée.

Mais si nous avons payé le prix de tout cœur et sans réserve, et si nous sommes prêts à ne jamais revenir dessus au cours de notre vie, quelle profonde expérience faisons-nous alors, qu'au trésor, dont malgré tout on nous a gratifiés, se sont ajoutés plus de dons — tous ceux-là que vous-même vantiez — que nous n'en pouvions désirer, que nous n'en pourrons étreindre ou épuiser! Quelle expérience du Royaume de Dieu, dans l'insuffisance, le manque, au milieu de tout le refus humain! Quelles preuves nous donne la puissance de Dieu d'être plus forte que tous les obstacles que l'homme lui peut dresser pour ainsi dire dans Son propre domaine! Comme nous reconnaissons bien toute notre existence dans l'histoire de cette admirable multiplication des pains, dans ce miracle bienfaisant, qui n'a pu être accompli qu'au milieu de

la pauvreté et de la misère! Comme nous nous laissons offrir des dons et des surprises — oui, et nous louons aussi Dieu de ce qui n'est qu'un viatique de l'Église sur sa route pèlerine —, pourquoi pas ? sachant assurément que dans ce domaine encore la seule manière chrétienne est de posséder comme ne possédant pas.

Déjà sur terre une large expérience nous est possible de la merveille de la réalité de Dieu parmi nous, mais finalement ce n'est là qu'une parcelle de ce qu'Il a préparé à ceux qui L'aiment. De même, dans nos rapports avec l'Église, nous vivons surtout dans le mystère, à partir de la Foi, et dans l'Espérance; de là notre Amour pour elle.

Maintenant, veuillez excuser ce témoignage balbutiant d'un Amour, d'être devenu si long et misérable. Mais qui peut mettre en paroles son amour ?

Ida Friederike Goerres.

LA J.E.C. N'A PAS DÉVIÉ

... L'auteur de l'article « La J.E.C. a-t-elle dévié ? » résume en trois propositions ce qui, au dire de son expérience, constitua le programme initial de la J.E.C., les trois points cardinaux qui ont, dès le début, orienté sa marche :

1° Exigence de liberté et défense de cette liberté, spécialement en faveur des élèves de l'enseignement primaire supérieur officiel.

2° Complément et mise au point de l'enseignement obligatoirement neutre, donné dans les écoles de l'État.

3° Soutien et rayonnement de la vie religieuse.

Ces choses étant affirmées, l'auteur croit pouvoir conclure : « Seul, le troisième point a vraiment été retenu dans l'évolution de la J.E.C. » (p. 26). D'où il appert que la question posée par le titre : « La J.E.C. a-t-elle dévié ? » ne reste pas, en fin de compte, sans réponse; et celle-ci est affirmative.

***

Or, il me semble évident d'abord que, pour être fidèle à l'histoire, un quatrième point doit être bien vite ajouté à l'énumération précédente, car son importance, aux yeux des premiers jécistes, égalait au moins celle des deux premiers : je veux dire le grave problème social posé par l'accès à la culture et la qualité de cette culture.

Née, non pas comme le résidu d'une A.C.J.F. dont on aurait soustrait la J.O.C. et la J.A.C., selon la conception de l'auteur, mais, en bonne partie, sous l'influence contagieuse de l'exemple jociste, la J.E.C., dès ses débuts, a porté la marque de son origine. *Fidélité à la classe ouvrière* fut un de ses slogans. Cela, non seulement lui imposait de continuer la longue tradition sociale de l'A.C.J.F., mais l'amenait à découvrir, au sein de l'école, une cause importante des divisions qui opposent les masses ouvrières à la bourgeoisie. Et cette cause était que, seuls ou presque, les jeunes de la bourgeoisie avaient accès à la culture, et que cette culture, aristocratique dans son inspiration, les éloignait du peuple.

Je signale très sommairement ce grave problème aux multiples aspects. C'est le mérite des premiers jécistes d'en avoir vu l'importance et d'avoir, dans la belle insouciance de leur jeune enthousiasme, prétendu le résoudre.

Il y aurait encore, d'un autre point de vue, à signaler une grosse lacune dans l'exposé des visées immédiates de la J.E.C.; je veux dire

le souci des milieux universitaires dont les problèmes ne sauraient, bien évidemment, être enclos dans l'étroit programme qui est attribué à la J.E.C. primitive.

C'est un fait que la J.E.C. est née dans les milieux secondaires de l'État. Mais, fidèle à sa mission que nous préciserons mieux tout à l'heure, elle se préoccupa très vite des autres enseignements. Et je doute que Marc Scherer qui, dès le début de 1932, lança avec plusieurs amis le journal *Chantiers*, accepte de voir une déviation dans ces progrès du mouvement vers les aînés. Depuis ce temps, la J.E.C. universitaire nous est apparue, en dépit de son importance numérique moindre, comme l'élément *capital* de la J.E.C., la pointe de cet arbre en pleine croissance, aux ramures de plus en plus développées.

*
* *

Ces compléments essentiels apportés, pour respecter l'objectivité de l'histoire, je fais à l'auteur un reproche plus grave. Il me semble arbitraire et dangereux de fixer de façon ainsi absolue l'orientation définitive d'un mouvement, en fonction uniquement des points de départ concrets, qui ont pu avoir un relief particulier à l'origine et qui peuvent néanmoins être plus ou moins occasionnels.

Il nous semble que, pour révéler leur vrai sens, ces objectifs doivent être rapportés à une démarche plus fondamentale dont ils ne sont qu'une explicitation particulière. Et de cette démarche, voici les éléments déterminants.

Née à l'exemple de la J.O.C., la J.E.C. a été suscitée par le même élan mystique. Au principe se trouve la redécouverte de la responsabilité de tout chrétien dans l'œuvre de la Rédemption. Et qui prétendrait que ce grand mot de *responsabilité* n'a pas allumé, dès les premières heures jécistes, une intense ferveur ?

Née à l'exemple de la J.O.C., la J.E.C. a également été mue par une autre découverte : découverte géniale, au dire de Pie XI : la constatation qu'il n'y a de salut, de progrès humain et d'élévation spirituelle pour la masse que dans la mesure où seront sauvées, humanisées, spiritualisées, au profit de cette masse, les institutions, les structures sociales, les habitudes et traditions des milieux, qui, de plus en plus, enserrent les personnes et pèsent sur leurs destinées.

Dirigeant spontanément son élan sur les points saillants dont on nous a dressé la liste — et sur quelques autres —, la J.E.C., en même temps, a de plus en plus pris conscience de ce que, antérieurement à ses premiers pas, elle portait en soi. Elle a compris chaque jour davantage que l'école, — toutes les écoles, et pas seulement celles de l'État, et pas seulement celles du second degré, — constituaient dans le pays une de ces institutions majeures que l'Action catholique, de tout son pouvoir, doit servir et animer. Elle a compris que l'éducation engage la responsabilité des maîtres *et des élèves;* qu'un puissant effort était, en conséquence, requis de la part de ceux-ci (aussi bien que de ceux-là), si l'on voulait aboutir à une véritable réussite de l'école. Elle a compris enfin que le programme de la J.E.C., bien au-delà des

objectifs cités plus haut, enveloppait dans son intégralité le problème de l'éducation.

Faire réussir l'école. Bâtir la communauté étudiante.

L'esquisse d'un programme général, rédigée par Louis Chaudron au départ de la J.E.C., n'est pas autre chose que le développement encore sommaire de ces brèves formules, qui résument les buts du Mouvement. Au bout de dix-sept ans, la J.E.C. n'a rien renié : elle a complété, elle a approfondi : à sa vocation elle est restée fidèle.

⁂

Mais c'est ici que peut reparaître l'objection. En prétendant embrasser ce vaste programme, la J.E.C. n'a-t-elle pas perdu de vue, du même coup, ce qu'un regard plus simple, plus ingénu avait, au début, dégagé comme particulièrement essentiel dans les objectifs à poursuivre ?

Interrogeons-nous par rapport aux deux premiers points qu'on fait grief à la J.E.C. d'avoir négligés.

Nous avons encore dans nos archives de nombreux documents concernant les cas d'oppression des consciences qui nous ont été signalés avant-guerre; les démarches que nous avons faites, alors, en faveur de normaliens primaires brimés dans leur foi; le projet d'une association de parents pour la défense de leurs enfants; nous avons même envisagé une grève générale des étudiants en faveur de leurs cadets des E. P. S. Pourquoi donc, en fait, à cette époque, si peu de manifestations, de protestations effectivement réalisées ? Parce que les projets les plus beaux dans leur principe se heurtent à de rudes obstacles.

Il est facile d'écrire : « Un élève-maître ou un petit des classes primaires serait-il brimé pour sa pratique religieuse ? Il se trouverait immédiatement des licenciés ou des agrégés pour prendre fait et cause pour ce petit, pour protester et, au besoin, pour crier que cela ne saurait durer. »

Oui, mais quand on sait avec quelle facilité certaine presse dénature de pareilles protestations; quand on sait qu'au lieu de protéger un garçon, la dite protestation risque d'aggraver son cas; quand on ne se sent pas sûr du tout d'être suivi par les agrégés (qui eux ne sont plus des étudiants), et très sûr, par contre des dispositions hostiles de l'inspecteur d'Académie, on mesure mieux le risque que fait courir, non au Mouvement, mais à des innocents une croisade qui d'ailleurs, pour réussir, eût exigé l'effort conjugué des parents et des maîtres.

Ne nous scandalisons donc pas de ce qu'un projet idéalement conçu ne se soit pas du même coup réalisé.

⁂

En second lieu, la J.E.C. a-t-elle trahi sa mission à l'égard de la culture ? Grave accusation ! Car si les jécistes s'évadent de l'étude,

leur premier devoir d'état; s'ils échouent dans leurs concours; si, plus encore, en raison de leurs activités extérieures ils négligent le développement et l'approfondissement de leur vie intellectuelle, il y a à plus qu'une déviation : la J.E.C. a carrément fait fausse route. Là-dessus, je prends à mon compte tout ce qu'a dit l'article.

Je ne veux pas pour discuter l'accusation, m'engager dans des détails; opposer aux défaillances locales les réussites locales; produire des statistiques de nos jécistes devenus professeurs dans les lycées et les Universités. Aussi bien, la critique est-elle d'abord adressée au secrétariat général, au désintérêt dont il aurait fait preuve à l'égard de la culture.

A cela, je répondrai par quelques faits.

En 1938-1939, toutes les énergies de la J.E.C. se trouvent tendues dans un effort vers la culture. Ce fut pour toutes les branches du Mouvement, le grand objectif de l'année : Pour l'enseignement secondaire, Jean Badelle, alors à Normale supérieure, fut chargé de conduire le travail. Dans l'attachante biographie qu'il a écrite de son ami d'école, Pierre Golliet a groupé en un chapitre nombre de textes que Badelle rédigea chaque mois pour le bulletin de militants, *Messages*, en les accompagnant de plans de travail et de bibliographies. Je ne pense pas être indiscret en révélant que, dans une lettre à l'auteur de la *Vie de Jean Badelle*, un de nos philosophes les plus marquants, jadis professeur de Badelle au Lycée de Bourges, exprimait son admiration pour cette riche doctrine et cette sérieuse formation qui, un an durant, avait été dispensée, de notre S. G., à toutes les écoles de France.

De 1940 à 1945, un certain nombre d'événements se sont passés qui s'appellent la guerre, la débâcle, l'occupation, la libération. Nous avons alors, avouons-le, tâché de vivre avant de nous cultiver. En outre, bon nombre de jécistes, en ces conjonctures, ont estimé que le sang des martyrs avait plus de prix encore que l'encre des lettrés.

Depuis, la guerre n'étant pas encore terminée, la J.E.C. a pris l'initiative d'importants services, destinés à promouvoir, dans toute la jeunesse étudiante, un large humanisme, une culture de qualité. Sous son impulsion, des journaux, des ouvrages, des collections ont été lancés dont on apprécie la valeur. Pourquoi leur nombre, leur diffusion sont-ils encore trop réduits ? C'est, vous pouvez vous en douter, pour des causes qui n'ont rien à voir avec la trahison d'une mission. La pauvreté en est, hélas ! une explication plus que suffisante.

J'arrête là, M. le directeur, ces considérations trop abondantes. Je n'ai pas cru devoir les abréger, car, dépassant largement la J.E.C. certaines d'entre elles valent pour toute l'Action catholique de jeunes, cette cause si importante à nos yeux, et, à nos cœurs, si chère.

Je joins à leur envoi l'expression de ma religieuse considération.

P. Drujon, S. J.,
Aumônier général de la J.E.C.

AZIMUTHS

La crise actuelle dans l'Église.

L'Appel de la Route, la sympathique revue des Compagnons de Saint-François, a publié en novembre 1946 un numéro spécial que voudront lire tous ceux qui ont reçu en août-septembre l'électro-choc d'*Esprit*. Sous le titre *L'Église de France dans la crise des structures*, Joseph Folliet reprend dans son ampleur, en sociologue, le problème posé par *Monde chrétien, monde moderne*. Cet article est précédé d'un court billet où l'abbé Vial rappelle aux catholiques qui seraient plus sensibles à la solidarité avec les opprimés du monde, la solidarité avec les misérables de l'Église.

L'Église qui se propose à notre amour n'est pas la communauté primitive ruisselante de l'Esprit, ni celle qu nous imaginons pour demain, au terme des efforts dont nous sommes les témoins et les acteurs. Il nous faut, sous peine d'être infidèles au Christ, aimer l'Église d'aujourd'hui... L'Église ne sera jamais cette équipe de « durs » dont nous entretenons parfois le rêve alimenté par le souvenir du passé ou par un espoir illusoire. Elle ne sera jamais une aristocratie : elle est le peuple de Dieu en marche vers son héritage. A côté des saints à l'allure rapide et légère, les aveugles et les boiteux dont parle l'Évangile... Ils ne forment pas une clientèle extérieure à l'Église, à qui elle proposerait son secours. Ils sont dedans... Ils n'ont peut-être d'autres titres à être admis que leur misère. Mais l'Église ne peut manifester la sainteté du Christ sans qu'y soit incluse la miséricorde.

Mais cette miséricorde n'exclut ni la clairvoyance, ni la force :

Elle ne peut rester fidèle à l'esprit du Christ qu'en luttant non seulement contre les ennemis de l'extérieur, mais aussi contre la contagion du mal en ses propres enfants.

De cette clairvoyance, J. Folliet nous donne un témoignage où nous ne voyons plus seulement un cœur qui se soulage, mais un appel au travail dans l'esprit de saint François :

Il ne méprise pas, il n'injurie pas, il respecte — même le pauvre petit prêtre de campagne, ignorant, simoniaque et concubinaire, auquel il baise la main.

La crise, selon J. Folliet, se manifeste par une chute généralisée de l'autorité épiscopale, chute qui aboutit à un individualisme effrayant des personnes et des groupes, à un éclipse du jugement chrétien, parasité par les passions politiques; à la fascination exercée par les mythes politiques de Vichy et de Moscou; à un rétrécissement du sens catholique, enfin à une fuite des chrétiens dans le temporel. En face

de ces constatations pénibles, il dresse cette échelle de consolation qui joint *Jeunesse de l'Église* aux Semaines Sociales.

Mais il faut sortir de la crise actuelle. Si elle se prolonge, elle risque d'entraîner, soit un émiettement du catholicisme français équivalant à l'impuissance, soit au contraire un raidissement intégriste et une rationalisation extrinsèque, officielle, qui tueront la vitalité. Déjà, les signes de l'un et de l'autre apparaissent sur l'horizon.

De cette crise, intellectuels et hommes d'action donnent des explications partielles. D'autres attachent une grande importance aux récents événements politiques :

Il faut, objectivement, comme historien, reconnaître que l'équivoque de Vichy a empoisonné la vie de l'Église autant que celle de la nation, creusant deux fossés que les alluvions du temps n'ont pas comblés encore, l'un entre les masses françaises et certaines troupes catholiques de tendances conservatrices, l'autre entre des élites chrétiennes et une notable partie de la hiérarchie.

Mais il faut aller plus profond. Après avoir distingué les diverses structures de l'Église, J. Folliet montre comment

toute époque, toute civilisation entraînent une conception du monde, produite à la fois par les conditions matérielles et par les facteurs spirituels (cette fois au sens large et non technique du mot). A un certain degré, même lorsqu'ils réagissent contre leur temps, les hommes d'Église en partagent les représentations collectives et les mythes, de sorte qu'ils ont tendance à harmoniser les structures de l'Église avec celles de la société où ils se trouvent.

Et il passe à une analyse des diverses espèces de structures contingentes de l'Église, pour en dessiner l'évolution souhaitable.

Structures économiques : la question d'argent.

Structures sociales : en luttant contre l'embourgeoisement, il faut éviter de tomber dans l' « ouvriérisme ».

Je souhaiterais plutôt un phénomène inverse à celui du prêtre-ouvrier tel qu'il se présente aujourd'hui, à savoir la montée vers le sacerdoce d'élites ouvrières qui ne quitteraient point, ni pendant ni après leur temps de formation, leur milieu de travail, accomplissant ainsi, sur le plan spirituel, la promotion ouvrière.

Structures politiques. La centralisation actuelle de l'État pose à l'Église le problème du regroupement de ses forces, contre la routine, l'égoïsme des groupes, le manque d'humilité et de courage devant les « histoires ».

Pour l'intérêt du spirituel, il semble permis de souhaiter une Église forte en face d'un État fort. Je ne rêve pas davantage d'une centralisation bureaucratique de l'Église de France, qui ferait peser sur elle le parasitisme parisien, si coûteux à la nation... Il ne saurait être question de toucher à celles de ses structures qui sont d'institution divine et, notamment, à l'autorité des évêques, successeurs des apôtres. Mais, précisément, cette autorité de l'évêque se réduit trop souvent à une nue-propriété, soit parce que, à l'intérieur du diocèse, elle rencontre des obstacles pratiquement infranchissables, soit parce qu'elle manque de moyens matériels, que les ressources limitées d'un diocèse ne lui fournissent pas et qu'elle ne trouverait que sur le plan national. En outre, les mêmes structures devant fonctionner, selon les moments de l'histoire, avec des modalités différentes et selon des esprits différents, il appert qu'elles ne sauraient jouer au temps de l'avion et de la radio, comme

au temps du coche d'eau et de la diligence. Les conditions actuelles appellent des décisions presque instantanées et unanimes.

Structures culturelles :

Si l'époque née de la Réforme est révolue, la Contre-Réforme, sur laquelle l'Église vécut pendant trois siècles, a rempli sa mission historique. C'est peut-être cette fin d'une période qui laisse tant de théologiens et d'orateurs désemparés et inadaptés; ils continuent à pourfendre des adversaires absents : le protestantisme, le déisme, le libéralisme, le socialisme du siècle dernier; ils prolongent des habitudes de pensée aussi éloignées de notre temps que la spiritualité grandiloquente des églises baroques.

Actuellement, nous sommes devant des masses en réalité païennes; car les quelques « rits de passage » qu'elles demandent au christianisme jouent souvent dans un contexte de superstition. A ce temps paganisé, il faut une Église missionnaire.

La mission ne s'exprime pas seulement par des méthodes, mais par un esprit. Même dans les districts où les procédés missionnaires ne s'imposent pas, où ils constitueraient une maladresse, l'esprit missionnaire doit régner.

L'esprit missionnaire ne se réduit pas au slogan « coller à la masse », critiqué en passant; il ne doit pas non plus être l'apanage du clergé.

Ici se rouvre le débat sur le laïcat dans l'Église. Pendant près de trois siècles, le rôle des laïques, sans être théoriquement oublié, fut pratiquement réduit à peu de choses. Pie XI a dissipé la torpeur et bousculé les routines qui se prenaient pour traditions. Sous son impulsion, les laïques ont pris conscience de leur rôle apostolique, collaboration à l'apostolat de la hiérarchie. Mais l'invasion des laïques dans l'Église a soulevé des problèmes qui ne sont point encore résolus : problème des relations des laïques et du clergé, qui trouve sa solution moins dans des rectifications de frontières juridiques que dans une confiance mutuelle... problème de la spiritualité propre au laïcat... problème de la responsabilité du laïc, non seulement dans l'apostolat, mais dans la vie même de l'Église, dans la composition des communautés paroissiales, dans la liturgie et les para-liturgies, dans l'enseignement du catéchisme, bref dans tous les domaines où il est l'auxiliaire du prêtre — mais auxiliaire ne signifie pas instrument passif. Qu'on ne s'y trompe pas : ces problèmes seront résolus par la vie bien plus que par des « à priori » intellectuels.

J. Folliet en étudie les conséquences dans le domaine de la liturgie et de l'Action catholique, où

s'instaure l'intarissable dialogue entre les deux tendances : celle qui se préoccupe d'abord des âmes individuelles, celle qui s'attache d'abord aux conditions dans lesquelles ces âmes doivent s'incarner. Ne nous plaignons pas de ce dialogue : il engendre une tension féconde, qui empêche les premiers de se perdre dans l'individualisme et le pseudo-spirituel, les seconds de s'empêtrer dans les procédés et les formules, en prenant les moyens pour la fin. L'essentiel est que nul ne jette l'anathème à l'autre, que nul n'érige sa tendance en règle absolue.

Et après une large analyse de notre temps, tendu entre deux pôles, l'un qui repousse l'Église, l'autre qui l'attire, il termine sur un rappel du bon sens spirituel, dans la veine de Frère Geniève :

La sainteté active suppose les vertus que d'aucuns appellent passives. Qu'on passe par la grande voie d'une grande Thérèse ou par la petite voie d'une

petite Thérèse, on n'y coupe pas. On ne coupe ni à la maîtrise de soi, qui coûte si cher, ni à la chasteté, qui est si embarrassante, ni à la pauvreté, qui est si gênante, ni à l'humilité, qui est si embêtante, ni à l'obéissance, dont le nom seul déplaît tant aux prophètes mineurs d'aujourd'hui. On ne coupe ni à l'oraison, qui n'a rien de rigolo, ni aux exercices de l'ascèse, qui sont moins amusants qu'une partie de bridge (bien que, pour moi, le bridge soit une des formes les plus astreignantes de l'ascèse), ni à la direction de conscience, qui n'a pas l'agrément du flirt. C'est la base de la sainteté, de la plus moderne comme de la plus ancienne.

Vers un nouvel âge.

M. Jacques Maritain, dans le numéro 2 (1946) de *Nova et Vetera* (Fribourg), a porté ses regards moins sur les conséquences de la crise actuelle dans l'Église que sur la civilisation future. Son article, *Une nouvelle approche de Dieu*, comporte trois parties. La première traite de l'approche de Dieu, dans le domaine de l'ontologie; la seconde dans le domaine de la culture et de la vie historique de l'homme; la troisième poursuit cette seconde tentative, en la confrontant au nouvel athéisme.

Voici quelques thèmes de la seconde partie :

Le nouvel âge sera, du moins pour ceux qui seront capables de comprendre, un âge d'humilité et de magnanimité, mais avec une nouvelle conscience des potentialités humaines, et de la profondeur, de la grandeur et de l'universalité des problèmes humains. La nouvelle approche de Dieu sera une nouvelle approche du vrai Dieu de la tradition judéo-chrétienne, du vrai Dieu de l'Évangile, dont la grâce parfait la nature et ne la détruit pas, transcende la raison mais pour la fortifier, non pour l'aveugler ou l'anéantir, fait progresser la conscience morale au cours du temps, et conduit l'histoire humaine, c'est-à-dire l'effort incessant et sans cesse contrarié de l'humanité vers l'émancipation, dans la direction de son accomplissement supratemporel. Cette nouvelle approche ne procédera ni dans l'adoration des créatures, qui a été la sottise de notre temps, ni dans ce mépris amer que trop de chrétiens confondent avec la divine folie des saints, mais dans une compréhension et un respect plus profonds de la créature, dans une plus grande attention à découvrir en elle chaque vestige de Dieu.

En conséquence :

Il semble que, dans la situation présente du genre humain, c'est plutôt par l'effort pratique pour redécouvrir l'homme, par l'expérience réelle des conditions radicales de la personnalité, de la justice, de la liberté, du respect de notre race et de l'amour pour nos semblables, que nous serons conduits, à l'ordinaire, vers la découverte de Dieu. D'un autre côté, il apparaît que le front de controverse de la pensée religieuse s'est désormais déplacé; il s'agit pour elle moins d'humilier que de promouvoir la raison... Elle aura à défendre l'existence de la réalité surnaturelle, moins contre une exaltation naturaliste que contre une destruction naturaliste de la nature. Dans la structure de la connaissance humaine, la théologie occupe et occupera toujours le degré le plus élevé; cependant, par rapport au rôle joué, en fait, dans les stimulations internes de la culture, c'est principalement de la philosophie chrétienne que la nouvelle civilisation recevra ses incitations, du moins dans la mesure où elle sera chrétiennement inspirée... Dans les perspectives mêmes de la pensée religieuse, l'éthique philosophique, en tant qu'elle se distingue de la théologie morale, et en tant qu'elle enveloppe l'anthropologie comme la sociologie, aura à se développer. La notion de loi naturelle, purifiée des interprétations apocryphes d'un rationalisme naïf qui l'ont parasitée, sera réexaminée et restaurée. Tandis que, pendant des siècles, les problèmes cruciaux pour la pensée religieuse ont été avant tout les grandes controverses théologiques sur les dogmes de la foi, ces problèmes cruciaux porteront avant tout sur la théologie politique et la philosophie politique.

Et, dans la profondeur de ce nouvel âge,

le mouvement par lequel l'être humain répond au mouvement divin d'effusion n'aurait pas lieu, comme au moyen âge, dans une humanité naïve et ignorante d'elle-même, sa nouvelle simplicité serait une simplicité de maturité et d'expérience, une simplicité consciente de soi, illuminée par ce qu'on pourrait appeler une introspection libre et évangélique.

Dans la troisième partie, J. Maritain distingue l'athéisme absolu et l'athéisme pratique :

Il y a des athées pratiques, qui croient qu'ils croient en Dieu et qui, en réalité, nient son existence par chacune de leurs actions : du Dieu vivant ils ont fait une idole. Il y a des athées absolus, qui nient réellement l'existence de ce même Dieu en qui les croyants croient, et qui sont obligés de changer toute leur échelle des valeurs et de détruire en eux-mêmes toute chose qui rappelle son Nom.

L'athéisme absolu a dans la culture un miroir fidèle.

L'homme étant l'image de Dieu, il est naturel que ce qu'il pense de Dieu corresponde à l'état dans lequel se trouve cette image en une période donnée de la culture... La peinture de Picasso dans sa manière actuelle est la vraie peinture de l'athéisme... Nous ne sommes pas plus des hommes que les visages tordus, imbéciles, de ces féroces femelles ne sont de vrais visages humains.

Comment se libérer de cet athéisme absolu ?

S'il est vrai que l'athéisme absolu est premièrement le fruit et la condamnation de l'athéisme pratique et son image réfléchie dans le miroir de la colère divine, alors il faut dire que le seul moyen de se débarrasser de l'athéisme absolu est de se débarrasser de l'athéisme pratique... La foi doit être une foi réelle, pratique, existentielle. Croire en Dieu doit signifier vivre de telle manière qu'on ne pourrait pas vivre ainsi si Dieu n'existait pas. Pour le croyant pratique, une justice évangélique, une attention évangélique à toutes les choses humaines doit inspirer non seulement les actions des saints, mais les structures et les institutions de la vie commune, pénétrer dans les profondeurs de l'existence sociale-terrestre.

Alors, à l'intérieur de la nouvelle chrétienté,

ce qui est séculier ou « profane » ne s'oppose plus à ce qui est sacré comme l'impur au pur, mais comme un certain ordre d'activités humaines, dont la fin est temporelle, s'oppose à un autre ordre d'activités humaines, socialement constituées en vue d'assurer les fins spirituelles par la prédication de la parole de Dieu et la dispensation des sacrements.

Et, grâce à ces prémisses, qui résument les ouvrages antérieurs de J. Maritain, sa conclusion apporte une réponse à l'enquête récente de *La Vie Spirituelle* (février 1946) : « Vers quel type de sainteté allons-nous ? »

Vers une nouvelle paix.

A l'optimisme que J. Maritain fonde sur une certaine mystique thomiste des rapports de la grâce et de la nature, le P. Teilhard de Chardin donne des bases nouvelles une large dimension historique et une orchestration wagnérienne, dans un article intitulé *La foi en la paix*, aux *Cahiers du Monde Nouveau*, janvier 1947 (pp. 1-5).

Mais de quelle paix s'agit-il ? De celle que le monde donne, lorsqu'un géo-biologiste, sensible aux rythmes de ses centaines de millénaires, médite un fait d'ordre supérieur négligé des sociologues, à savoir :

La structure particulière *unique*, du groupe zoologique auquel nous appartenons... Jusqu'à l'homme, les rameaux ou feuillets formant les diverses espèces vivantes tendaient immanquablement... à diverger toujours plus. A partir de l'homme, au contraire (par suite du grand phénomène psychologique de la « réflexion »), ces mêmes feuillets,... au lieu de se séparer et de se détacher... se mettent à s'infléchir, puis à s'enrouler les uns sur les autres, de manière à former peu à peu (races, peuples, nations, tous ensemble) une sorte de superorganisme uniconscient... Par structure, l'humanité ne peut manquer d'émerger un jour dans la paix... La terre cesserait plutôt de tourner que l'humanité, prise dans son ensemble, de s'organiser et de s'unifier. Car si ce mouvement intérieur venait à s'arrêter, c'est l'univers lui-même qui dans l'homme échouerait à se réfléchir et à se totaliser. Et rien, semble-t-il, ne peut empêcher l'univers de réussir, — rien, pas même nos libertés dont la tendance essentielle à l'union peut bien faillir dans le détail, mais ne saurait (sans contradiction « cosmique ») errer *statistiquement*.

On comprend dès lors qu'il s'agisse de cette paix uniquement...

qui permet, exprime sa mesure, ce que j'ai appelé le reploiement vital de l'humanité sur elle-même. Un état entretenu de convergence et de concentration croissantes... Ainsi... s'évanouissent à l'horizon tous les espoirs de tranquillité bourgeoise... Une société bien sage où chacun vivrait à l'aise et sans peine dans des cadres définitivement fixes, un monde tranquillement au repos, sont positivement incompatibles avec notre univers en marche, — sans compter qu'ils seraient bientôt générateurs d'un mortel ennui. Si la concorde, comme je le crois, doit nécessairement un jour s'établir dans le monde, ce ne peut être en vertu de ces prémisses, que sous forme de quelque cohésion tendue, où passe et se retrouve à l'état harmonisé, l'élan même qui, jusqu'ici, se dispersait en luttes sanguinaires : unanimité dans la quête et par la conquête, cimentée entre nous par la volonté commune de nous élever ensemble, tous arc-boutés les uns aux autres, vers toujours plus de conscience et de liberté... En somme, la vraie paix, la seule paix biologiquement possible, n'est pas la cessation ni le contraire de la guerre, elle reste bien plutôt une forme sublimée de celle-ci. Elle reflète et traduit l'état normal d'une humanité enfin éveillée au sens des possibilités et des exigences de son évolution.

Mais la foi en cette paix

n'est possible, n'est justifiable... que sur une terre où domine la foi en l'avenir, *la foi en l'homme*.

Et le P. Teilhard de Chardin la voit naître, non dans ces conférences où s'affrontent « une moitié du monde qui bouge, et une autre qui ne veut pas avancer », mais dans ces institutions et ces groupements

toujours plus nombreux où s'élaborent silencieusement, autour de nous, dans la recherche, l'âme nouvelle d'une humanité résolue à atteindre coûte que coûte, dans son intégrité totale, l'extrême bout de ses puissances et de sa destinée.

Dans les leit-motivs du P. Teilhard de Chardin se retrouvent, on le voit, plusieurs thèmes de J. Maritain, mais dans un tout autre contrepoint. Ou, si l'on veut d'autres images, ces deux générosités chrétiennes nous offrent des liqueurs diversement fortes. Les essences de la liberté et de la conscience, qui chez le moraliste restent personnalistes, le géobiologue les transforme en un philtre cosmique qu'il verse avec

une sincère et émouvante profusion. Quelle magnifique tentation pour tous les Tristan et Isolde idéalistes, de chercher ici, purifiée, mais toujours capiteuse, une semblable aliénation à celle que le marxisme offre (provisoirement ?), sous de tout autres apparences, à l'humanisme ouvrier !

En effet, quel intérêt peut-on porter dès lors à ce que le P. Teilhard appelle le « jeu redoutable » de la liberté individuelle, à quoi il reconnaît certaines possibilités ? Quelle place faire au péché et au Rédempteur du christianisme, à la lutte et au triomphe épique de son Roi sur les puissances luciférienes, les Prométhées et les Fausts dont le P Teilhard évoque ailleurs la présence ? Ce pessimisme provisoire, qui chez le chrétien nourrit un optimisme fondamental et définitif, quelle sera sa résistance à cette dialectique de l'évolution, qui, pour certains, vérité scientifique, pour d'autres, vérité ontologique, constitue en tout cas un fait généralisé et grandiose de la conscience moderne ? Pour tenir contre l'optimisme qui danse dans les évolutions sidérales et biologiques, le pessimisme a-t-il tort d'invoquer les terribles documents de l'histoire et l'expérience individuelle du microcosme humain ? Le P. Teilhard de Chardin en a pesé les raisons et les trouve trop légères. Mais le dernier numéro d'*Esprit*, qui décrit les réactions spirituelles aux bombes de Bikini et d'Hiroshima, semble alourdir ces raisons. Contre l'optimisme du macrocosme, l'instinct pessimiste, chrétien ou existentialiste, vient de se trouver un allié dangereux, mais puissant et expérimentalement scientifique : le microcosme atomique.

PEUPLES ET CIVILISATIONS

HENRI MULLER. *La Sécurité Sociale et les médecins.*

« Le conflit que nous analysons nous permet d'atteindre au centre du problème politique le plus réel de notre temps : ... la démission de l'État bourgeois parlementaire, fondé sur le suffrage universel et les partis politiques, devant la puissance économico-sociale des syndicats de travailleurs, branchés en prise directe sur l'administration. » Pour aider à la solution, la bourgeoisie devra-t-elle se trouver une conscience de classe qui soit une bonne conscience ? Comment ?

DOMINIQUE DUBARLE. *Que penser de la génétique et de ses techniques?*

Les laboratoires de génétique permettront-ils de réussir « le meilleur des mondes » d'A. Huxley ? Alors le conflit entre la médecine et la Sécurité Sociale, reflet d'une lutte politique, deviendra peut-être le simple épisode d'un conflit plus profond et plus large entre le spirituel et le biologique, dont certains camps de concentration ont déjà été le résultat et le champ d'expérience.

JACQUES DUMONTIER. *Chronique économique : l'Économie française pendant l'année 1946.*

EN LISANT LES REVUES

LA SECURITE SOCIALE ET LES MEDECINS[1]

Un très intéressant conflit oppose, depuis un an et plus, les médecins et les Caisses de Sécurité Sociale. Si ce conflit fait le fond des préoccupations des milieux intéressés, on peut dire que la masse du public l'ignore ou presque, et que la grande presse s'est bien gardée de renseigner ses lecteurs à ce sujet. Mieux vaut ne pas mettre — n'est-ce pas? — le doigt entre l'arbre et l'écorce, et on ne saurait admirer dans un exemple mieux choisi l'accord tacite de tous les partis pour ne pas se battre sur les vrais problèmes, et choisir des combats sur des généralités de tout repos : colonialisme, laïcité, république, liberté de la presse, droits de la famille, de l'État et de l'individu — j'en passe, et des meilleures.

L'Arbre, c'est le monde ouvrier, encadré par la C.G.T., qui a fait des Caisses de Sécurité Sociale son fief (bien qu'une loi récente, prise à l'instigation du M.R.P., assurant l'élection des conseils d'administration à la R.P., aura pour conséquence que les cégétistes, s'ils seront majoritaires, ne seront pas tout seuls). Or, la C.G.T. elle-même n'a pas encore déclenché contre les médecins la grande offensive.

L'Écorce, c'est le corps médical : 40.000 Français (mettons le double avec les professions paramédicales) inorganisés et anarchiques, qu'on peut espérer diviser et vaincre, mais dont la seule mauvaise humeur est dangereuse, car la loi sans eux est inapplicable, et qui restent des électeurs influents, relativement nombreux dans les Conseils généraux et au Parlement.

Entre eux? *L'État*. Oui, c'est un des points sur lesquels le conflit dont nous traitons est hautement instructif : l'État n'arrive pas à jouer son rôle d'arbitre. Pourquoi? Parce que l'État, c'est la loi, et que la loi n'est pas appliquée, et que le rôle d'arbitrage de la loi ne peut donc jouer — parce que l'État, c'est l'administration, en l'espèce celle du ministère

1. Il se pose, dans les professions paramédicales (dentistes, sages-femmes, auxiliaires médicaux), des problèmes presque identiques, et, sous quelques réserves, tout ce que nous dirons des médecins dans le présent article s'appliquera aussi à ces professions.

du Travail (direction générale de Sécurité Sociale), et que cette administration n'ose, ne veut ou ne peut faire appliquer la loi; la seule chose qu'on ne puisse lui reprocher, c'est de manquer d'envie de l'appliquer, car il est évident qu'elle est et ne peut être que du côté de « l'Arbre », puisque ses ministres sont des fruits de l'Arbre, et qu'elle a fait la loi. Est-elle gênée par sa partialité même? Souffre-t-elle d'un complexe d'infériorité? Se croit-elle par définition même la servante des Caisses, puisque — détail inouï dans la structure administrative de la France — ce sont les Caisses de Sécurité Sociale[2] qui paient les fonctionnaires et le fonctionnement de la direction générale de la Sécurité Sociale, de ses directions régionales et de ses services extérieurs!

Mais il serait temps de dire sur quoi on se bat — pourquoi — et de laisser la parole aux antagonistes.

Le plan de Sécurité Sociale.

Côté — Caisse de Sécurité Sociale. — La position est forte. On ne peut nier que le plan de Sécurité Sociale, inauguré par l'ordonnance du 4 octobre 1945, et qui se compose actuellement d'un fort volume législatif (ordonnances, lois, décrets, arrêtés et circulaires), ne soit un très bel édifice légal. On comprend que parmi les réalisations de ses gouvernements, il soit de celles dont se targua dans plusieurs discours le général de Gaulle. C'est l'œuvre de conseillers d'État, revue par le conseil d'État, et appliquée par des conseillers d'État — une œuvre encore incomplète, car l'agriculture est en retard (qu'attendent les agriculteurs, est-ce routine campagarde ou manque de conseillers d'État?), car l'Alsace-Lorraine n'est pas tout à fait encore dans le rang, et enfin parce que la Sécurité Sociale est, comme la paix, l'amour conjugal et l'univers cartésien, une création continue. Elle va avaler les accidents du travail (1er janvier 1947), elle essaie de mordre l'Algérie, et enfin elle attend le démarrage de la production (suivant une échelle déjà fixée) pour englober des catégories nouvelles de Français, titulaires de niveaux de vie plus élevés.

Telle quelle, l'œuvre est imposante, soutient la compa-

2. Et non le budget de l'État.

raison des meilleures législatures étrangères, et se présente ma foi très originalement par rapport à elles. Il n'est pas inintéressant d'en suivre les linéaments.

La Sécurité Sociale, c'est la protection du travailleur et de ceux dont il est le soutien contre tout ce qui peut du jour au lendemain, prévisible ou imprévisible, modifier brutalement son niveau de vie : maladie, accident, accident du travail, maladie professionnelle, vieillesse, chômage, accroissement familial — tout cela constitue un « risque social ».

Comment le couvrir ? Par un système de cotisations patronales et ouvrières, proportionnelles aux salaires et réunies en une caisse commune.

Une caisse unique, à base territoriale, la caisse primaire — les caisses primaires se réunissent en caisses régionales (il y a seize régions de sécurité sociale, et la région, ailleurs vichyssoise et réactionnaire, est ici naturelle et économique, ce qui d'ailleurs est la vérité pure et simple). Une caisse nationale coiffe le tout.

Une caisse gérée par les assurés eux-mêmes, qui disposent de la majorité des sièges du conseil d'administration, et y sont complétés par quelques techniciens.

Une caisse qui gère les fonds suivant le système de la répartition — et distribue des prestations qui couvrent :

— les frais médicaux et pharmaceutiques;

— les soins dentaires;

— les soins donnés par les auxiliaires médicaux;

— les cures thermales;

— les cures de réadaptation;

— des indemnités journalières compensatrices des salaires perdus;

— des indemnités de salaire partielles des sujets en cours de réadaptation;

— les allocations familiales, les allocations prénatales et maternité, les primes d'allaitement;

— la retraite vieillesse;

— les pensions d'invalidité.

Mais ceci ne constitue qu'une des faces de la tâche de ces fonds, celle d'ailleurs la plus populaire, celle qui paie le mieux électoralement, car c'est elle qui donne le plus de satisfaction immédiatement palpables aux assujettis.

L'autre face est le financement de la prévention. Les Cais-

ses de Sécurité Sociale auront en effet à remplir les fonctions des anciennes compagnies d'assurance sur la vie (d'où la politique d'examens de santé gratuits, de dépistage, etc.) et des compagnies d'assurance contre les accidents du travail.

Mais la politique de prévention paie mal électoralement, et l'on peut se demander si les dirigeants des Caisses de Sécurité Sociale sauront être plus ouverts d'esprit que les services du ministère des Finances, qui depuis tant d'années s'opposent à une politique de prévention sanitaire, parce que c'est le seul chapitre du budget sur lequel on peut rogner, les dépenses d'assistance étant des dépenses obligatoires.

Actuellement d'ailleurs, c'est du côté des prestations que l'effort est le plus visible : remboursement à 80 % des honoraires médicaux et pharmaceutiques, porté à 100 % dans les cas sérieux (accouchement, interventions chirurgicales, longue maladie).

La résistance des médecins et les raisons qu'ils en donnent.

Mais c'est là que le bât blesse et que s'insère le conflit entre sécurité sociale et médecins : rembourser à 80 % où 100 % suppose, disent les caisses, la fixation des tarifs médicaux. La loi fixe ces tarifs — plus exactement, elle décide que ces tarifs feront l'objet de conventions entre les syndicats médicaux et les caisses, conventions homologuées par une commission tripartite (médecins, caisses, administration) qui peut, en l'absence de conventions, fixer les tarifs par voie d'autorité.

Où en est-on ? Une dizaine de conventions signées (en voie de dénonciation) — tout le reste fixé par voie d'autorité — mais, l'administration votant toujours avec les caisses, c'est à un contre deux que se battent les médecins. Par contre, les médecins se faisant honorer comme ils l'entendent, le malade assuré social paie au médecin ce que le médecin demande, est remboursé par la caisse à 80 % ou à 100 % du tarif fixé, se trouve couvert dans une proportion très inférieure à la proportion fixée par la loi : c'est donc lui qui fait les frais du conflit qui oppose caisses et médecins, que ne peut arbitrer un État partial, mais dont l'impuissance éclate.

Comment se justifient les médecins ? Leur position est

juridiquement intenable. Leurs justifications sont discutables. On parle de la Charte qu'on déclare violée; on connaît la Charte : libre choix du médecin, secret professionnel, entente directe sur les honoraires entre malade et médecin, liberté de prescription.

Mais la « Charte » est une doctrine dressée avant guerre comme machine de guerre contre les assurances sociales, ce n'est pas une loi de l'État. Au plus, ne peut-elle prétendre être qu'une prise de conscience *a posteriori* des conditions d'exercice de la médecine libérale du XIX[e] siècle déclinant. La polémique fondée sur elle est faible.

Le *secret professionnel* n'est pas le même en médecine collective que dans la médecine individuelle, mais il est, dans l'ensemble, respecté.

La *liberté de prescription*? Certes la loi déclare que le médecin sera tenu de prescrire « avec toute l'économie compatible avec l'efficacité du traitement », mais n'est-ce pas ce que fait tout médecin, toujours et partout? N'a-t-il pas le désir d'éviter à son client les dépenses inutiles?

Le *libre choix* du médecin par le malade? Mais, d'une part, ce n'est pas là une institution sacro-sainte, la publicité, les racontars, le hasard de voisinage, sont pour beaucoup dans ce choix — il n'existe guère d'ailleurs que dans les grandes villes, il n'existe guère pour les spécialistes rares, et quel médecin ne sait pas que son acte est incompréhensible à son malade et n'est jamais jugé exactement par lui? On a même pu assez justement soutenir, comme l'a fait Robert Debré dans un article retentissant du *Monde*, que la loi permettait le libre choix pour la première fois, en rendant possible à chaque assuré financièrement, le choix du médecin qui lui plaît, si titré soit-il (la loi prévoit que les spécialistes, les gens titrés, les praticiens ayant acquis une certaine notoriété, peuvent se faire payer plus cher, sans que change le pourcentage de remboursement). La loi donc enlève les importants obstacles financiers au libre choix, facilite le traitement à domicile qui n'est plus une épuisante charge matérielle, et de fait raréfie profondément le recrutement des hôpitaux — ce qui d'ailleurs satisfait les praticiens plus que la santé publique.

Reste *l'entente directe*, dont on ne saurait nier qu'elle n'est violée dans sa lettre; elle l'est moins dans son esprit

d'ailleurs, car il peut paraître logique de raisonner ainsi : l'entente directe, c'est l'entente entre le médecin et celui qui paie pour le malade, en général le malade lui-même, mais parfois son répondant : le père paie pour son enfant, le patron pour sa bonne. Ici qui paie ? La caisse. Comme la caisse ne peut matériellement pas s'entendre avec les médecins isolés, elle s'entendra avec leurs syndicats[3]. Toutefois les médecins pourraient répondre, et les mieux inspirés d'entre eux répondent en effet, que c'est ne pas tenir compte des nuances infinies de valeur de leurs actes, suivant le malade, la maladie et le médecin, que de les enfermer dans une nomenclature et une convention — si souple et détaillée que soit la nomenclature, si généreusement jugées que soient les dérogations prévues pour les tarifs suivant la qualification du médecin (les commissions tripartites chargées de juger les dépassements de tarifs n'ont jamais pu se réunir, les médecins ayant refusé d'y désigner leurs représentants).

Et voilà le grand mot lâché : la Sécurité Sociale veut faire une médecine au rabais; et voilà le deuxième grief : elle veut envelopper le médecin dans un tel réseau de contrôle qu'elle fonctionnarisera la médecine — et de se gausser d'un contrôle possible de l'acte médical.

Étude critique des positions.

Tout n'est pas faux dans ces deux griefs; il est sûr que payer à l'acte, quel que soit l'acte, sans qu'il y ait souplesse dans la justification de ces actes, c'est pousser à la multiplication d'actes hâtifs, c'est avantager financièrement les éléments les moins scrupuleux de la profession. Il est certain que l'expérience administrative militaire et civile est là,

3. Une difficulté vient de ce que les syndicats ne réunissent qu'une proportion, faible parfois, de médecins; mais il est difficile de confier cette fonction à l'Ordre, sans revenir à la confusion vichyssoise de l'Ordre, tribunal déontologique, et des syndicats, organes de défense professionnelle. Seule une grande organisation médicale privée, type de l'*American Medical Association*, coiffant à la fois les uns et les autres, pourrait établir l'unité du corps médical. Elle ne pourrait venir que des médecins. L'U.M.F., compromise par l'attitude très à gauche de l'U.N.I., n'a pu jusqu'à présent réussir à cette tâche. Elle porte dans son flanc le drame du Front national : lorsqu'on réunit ensemble des gens de droite et de gauche, seuls les gens de gauche s'y intéressent, militent, et ils finissent par rester seuls.

qui montre le peu de rendement d'un contrôle hiérarchique sur la valeur des actes médicaux. Voit-on un contrôle de la valeur et de l'efficacité de la plaidoirie des avocats ? Le ministre de l'Éducation nationale lui-même entreprendrait-il de fixer la valeur pédagogique de ses professeurs de lycée par les rapports de ses inspecteurs généraux ?

La haine du médecin pour le papier qui mange son temps est justifiée, elle aussi, mais il est plus facile de maudire le papier que de le remplacer, de le simplifier : l'expérience universelle est là aussi pour montrer que chaque fois qu'on a cherché à simplifier le papier, on a ajouté de nouvelles paperasses. Ceux qui ont été en contact avec des administrations étrangères, allemandes, russes, anglaises, américaines, savent que nous n'avons rien à envier à nos ex-ennemis et à nos alliés. S'agit-il d'une évolution irréversible, ou verra-t-on un jour surgir un génie de l'administration qui réglera le problème, je ne sais ? Le problème est urgent, c'est tout ce qu'on peut dire. Dès qu'une administration atteint un certain volume elle est lente et paperassière. La Sécurité Sociale a atteint et dépassé le volume critique, elle paiera bientôt avec autant de retard que l'État!

Tout n'est pas faux non plus dans la réplique des administrations aux médecins; il est vrai que le médecin gagne plus qu'il ne gagnerait s'il s'assujettissait aux tarifs promulgués, il est vrai que le médecin fraude très généralement le fisc, et qu'il ne pourrait plus le faire le jour où tout le plus clair de ses ressources viendrait des Caisses, source vérifiable. Il est vrai que la dichotomie existe, et qu'on peut dire hardiment que ce ne sont pas les objurgations morales qui la feront disparaître, mais le réajustement, aussi nécessaire que difficile à imposer, de la situation matérielle respective des médecins et des chirurgiens et spécialistes qui sont « surcotés ». Il est vrai que nul contrôle extérieur à la profession n'est satisfaisant, mais il est vrai que les expériences successives des conseils de famille, des conseils de l'ordre type Vichy, des comités d'épuration, ne permettent pas de grands espoirs dans les juridictions professionnelles, même renouvelées dans nos actuels conseils de l'Ordre.

Il est indiscutable aussi que c'est faire le jeu des caisses que laisser les médecins, et le plus éloquent comme le plus sympathique de leurs porte-paroles, Georges Duhamel, par-

tir en guerre contre la fonctionnarisation et l'Étatisme. Il est facile de répondre aux médecins qu'ils ne seront jamais fonctionnaires, et que l'État n'a pas l'intention de les prendre en mains.

Le monstre est tout différent. L'État est très décidé à laisser les caisses organiser la médecine comme elles l'entendent, et les médecins pèchent de n'avoir lu ni Sorel ni Lénine (l'État et la Révolution). Ce à quoi nous assistons, c'est précisément dans ce cas et dans d'autres (et le conflit que nous analysons nous permet d'atteindre au centre du problème politique le plus réel de notre temps) à l'effacement, à la démission de l'État bourgeois parlementaire, fondé sur le suffrage universel et les partis politiques, devant la puissance économico-sociale des syndicats de travailleurs, branchés en prise directe sur l'administration.

La réussite du plan de Sécurité Sociale constituera en ce sens la première victoire réelle de la Révolution. Tout un secteur de la vie du pays se trouvera entre les mains syndicales — et les médecins, qui veulent échapper aux caisses à tout prix, devraient, s'ils étaient logiques et bien informés, être étatistes! Car, si branlant qu'il soit, l'État est encore la seule instance qui les sépare de la toute-puissance des caisses[4].

Recherche du vrai problème.

Est-il donc louable, avantageux, que les médecins échappent aux caisses? Et ceci en se plaçant à un point de vue plus élevé, celui du malade, celui de la collectivité? C'est après tout la vraie question, la plus oubliée, car la seule instance officielle qui pourrait la défendre est ce malheureux ministère sans pouvoirs de la santé publique.

Les caisses disent *non*. Nul ne connaît mieux le prix de la santé que l'assuré dont nous sommes les élus; nous avons la possibilité financière de faire ce que l'État n'a pas fait, ce que l'initiative privée non plus n'a pas fait. Nul ne peut faire ce

4. On voit l'absurdité d'un récent essai de grève administrative, qui n'a pu gêner que l'État, et pas les caisses! Il est frappant, d'autre part, que ce soient les mêmes milieux qui partent en guerre contre l'étatisme et applaudissent aux paroles (très justifiées objectivement) de Georges Bidault, qui parle de restaurer la puissance de l'État, ou du général de Gaulle, qui se refuse à présider « dans l'impuissance, à l'impuissance de l'État »!

que nous nous proposons de faire. Les médecins devront passer par là ou par la porte et s'ils ne veulent pas s'entendre avec nous, nous avons un moyen de pression : c'est le tiers payant.

Expliquons, pour les non-initiés, ce dont il s'agit : actuellement, c'est l'assuré malade qui paie le médecin et est remboursé par la caisse. Demain le malade signera une feuille, et la caisse paiera directement le médecin. Plus de fraude possible, ou, s'il y a fraude, elle sera clandestine, ce sera un marché noir de la médecine, et les tribunaux (dont la mauvaise volonté pour les médecins est connue) n'auront pas de peine à régler leur compte aux praticiens qui se seront eux-mêmes discrédités.

Vous dites que vous refuserez de soigner les assurés sociaux, que vous ferez la grève ? La grève des soins vous mettra toute la France à dos; refuser de soigner les assurés sociaux vous mettra sur la paille, car bientôt il n'y aura plus de clients non assurés sociaux pour faire vivre plus de 1.000 médecins en France!

Et enfin, nous avons encore une arme, c'est de créer des services médicaux de caisse. Nous trouverons, n'ayez pas peur, des « jaunes » chez les médecins! Nous ne l'avons pas encore fait, mais nous avons déjà ainsi fait capituler les dentistes et les auxiliaires médicaux par des cliniques dentaires de caisse et des services de soins de caisse.

Tout ceci est bien, mais... mais, disent les médecins, si vous avez la sagesse de ne pas vous engager dans cette voie, c'est parce que vous savez qu'elle n'est pas sûre, ce n'est pas par amour pour nous. D'abord, quelle est votre situation financière ? Chaque fois qu'on vous demande de l'argent, vous dites que votre situation est difficile; vous dites que vous êtes au large chaque fois qu'on critique votre gestion. Où est la vérité ? D'autre part, vous savez bien que les frais médicaux et pharmaceutiques représentent 19 % de vos frais[5]. Ce qui vous ruine, c'est la retraite vieillesse, ce sont les indemnités journalières. Un médecin qui donne trois jours d'exemption de travail pour une petite maladie, voilà la catastrophe pour vous. L'arrêt de travail pour une petite indisposition, voilà à quoi passe votre argent. Est-ce de

5. Des frais d'assurance-maladie.

l'argent bien employé ? Cette voie d'eau dans vos finances, qui peut l'aveugler, sinon le médecin ? Mais croyez-vous que le médecin prendra sur lui l'impopularité de le faire, de devenir le contrôleur de l'absentéisme, pour vos beaux yeux, et alors que vous le traitez si mal ?

En d'autres termes, si anarchiques, si mal organisés que nous soyons, sans autre plan d'ensemble que notre indulgence, nos scrupules professionnels d'ailleurs légitimes avant de renvoyer à son travail un individu qui se dit malade (il faut être dix fois plus sûr de soi pour dire qu'un sujet n'a rien que pour dire qu'il a quelque chose), nous laisserons votre loi aboutir à une catastrophe sans précédents.

Cette catastrophe, vous en serez responsables et vous l'aurez voulue. Certes, vos intentions étaient généreuses, et vos conseillers d'État n'ont pas fait une seule faute de rédaction. Mais croyez-vous qu'un chef syndical, doublé d'un conseiller d'État, cela fait deux experts qualifiés quand il s'agit d'un problème technique précis tel que celui de la Médecine collective et de la Sécurité des travailleurs devant la maladie ?

Votre loi se ressent d'avoir été faite sans médecins, pis même, discutée à la sauvette dans des commissions pléthoriques, où vous aviez convoqué comme otages des médecins non préparés, non avertis, avec comme « brain trust » médical quelques docteurs en médecine isolés, qui n'ont pas plus de surface scientifique que de contacts avec la vie professionnelle réelle et concrète des médecins.

Ne savez-vous pas qu'elle est inapplicable, votre loi ? Voulez-vous un exemple ? Le voilà : vous avez prévu pour l'assurance « longue maladie » une consultation obligatoire entre le médecin traitant et le médecin conseil de la caisse. Il suffirait que les médecins français s'entendent pour *exiger l'application de la loi*, pour que vous soyez à quia ; vous n'avez pas assez de médecins-conseils pour l'appliquer, et pratiquement, vous faites cela par lettre — vous capitulez en fait devant toutes nos fantaisies. Vous voulez créer de nouveaux contrôles, vous n'êtes pas capables d'effectuer les contrôles que vous avez déjà institués.

Voilà la *grève à rebours*, infiniment plus efficace, que nous pourrions faire si nous voulions.

Mais allons au fond. Contre quoi avez-vous voulu protéger les assurés ? Que signifie « sécurité sociale » ? Qu'est-ce

qui détruit le niveau de vie d'une famille ouvrière ? Est-ce la grippe saisonnière, le furoncle, l'entorse ? Non, c'est la tuberculose, le cancer, le rhumatisme chronique, l'accident grave du travail !

Quelle est la politique à faire donc ?

Une politique de prévention du gros risque *d'abord*, une politique de couverture du gros risque ensuite, une politique de couverture du petit risque, en dernière analyse [6].

Était-ce impossible à réaliser ? Que non ! Il eût fallu augmenter le ticket modérateur pour certains petits risques, retoucher le départ de l'indemnité journalière. *Il eût fallu beaucoup plus de souplesse dans les infrastructures médicales de votre loi.*

Vous avez couru au plus *logique*, et vous aboutissez à vous ruiner pour le petit risque, et si l'on en croit vos propres dires, vous êtes amenés à rogner sur le gros risque. N'êtes-vous pas allés à ce qui paie électoralement au lieu d'aller à ce qui rapporte réellement ?

Et tout ceci, n'est-ce pas parce que vous n'êtes pas capables de faire ce qui est indispensable, c'est-à-dire une vraie politique de la santé publique ? Il vous manque le savoir technique, les techniciens, qui ont réfléchi à ce problème. Y en a-t-il d'ailleurs beaucoup ? Vous avez une excuse, c'est que l'initiative privée et l'État ont échoué avant vous. Mais est-ce une raison suffisante pour échouer à votre tour ?

Une politique de la Santé Publique.

Approfondissons le débat. Que faudrait-il pour faire en France une politique de la santé publique ? Deux choses d'abord :

1° *Savoir quels sont les problèmes qui se posent*, faire des enquêtes précises et chiffrées sur les vrais fléaux sociaux et leurs causes. On parle toujours tuberculose, syphilis, cancer — voire ? Est-ce que, au point de vue chiffres, nombre de

6. Tout ceci est très schématique, on peut dire que, en matière dentaire, en O.R.L., couvrir le petit risque (soins dentaires, soins d'une rhinite ou d'une otite) fait partie de la prévention du gros risque (prothèse, surdité). La formule reste vraie en médecine générale.

jours d'hospitalisation et frais de traitement, facilité de récupération sociale enfin; les rhumatismes chroniques, les affections gynécologiques, les états pulmonaires non tuberculeux (asthme, scléroses pulmonaires, bronchites chroniques, etc.) ne sont pas par exemple aussi importants ?

Et les malades mentaux ? Le bouleversement de la guerre, l'absence d'alcool ont à moitié vidé les hôpitaux psychiatriques. Mais dans quelques années, le problème se reposera. Les fous ne votent pas, je sais bien, et ne se fédèrent pas, et leurs familles non plus, elles se cachent, sous l'influence du plus anachronique des tabous sociaux. Mais les incidences financières se verront vite!

Faisons-nous ce qu'il faut pour les combattre ? Prenons l'exemple de la tuberculose, voulez-vous ? A-t-on tenu compte de l'expérience mondiale qui vient d'avoir lieu et qui a montré l'influence de la malnutrition sur la tuberculose de l'adulte ? A-t-on tenu compte de l'expérience mondiale qui se fait en ce moment (Scandinavie, U.R.S.S., Canada, U.S.A.) et paraît bien montrer que le *B.C.G.* — découverte française — est la méthode la plus économique et la plus efficace de lutte antituberculeuse ?

Nous osons affirmer, sans crainte d'être démentis, que personne ne peut dire et justifier quels sont actuellement, dans notre pays, les vrais problèmes médico-sociaux qui se posent, et la politique réellement efficace à mettre en œuvre pour les combattre.

2° Qu'on le veuille ou non, ce qui paie le mieux à notre époque, ce qui rend le plus, c'est *la recherche scientifique*. Dans le domaine militaire, quelle somme a plus rapporté que l'argent donné par les U.S.A. à leurs savants atomiques ? La recherche scientifique[7] est le seul placement sûr de notre époque! Avec son ersatz, dans les pays comme le nôtre qui se sont laissés distancer, l'envoi de jeunes dans les laboratoires étrangers. Le comprendra-t-on mieux dans les syndicats et au conseil d'État qu'on ne l'a compris à l'inspec-

7. Une précision n'est ici peut-être pas inutile. Financer la recherche, c'est payer *des chercheurs*, d'abord. La France, lorsqu'elle fait par hasard un effort financier, construit un institut ou paie du matériel, mais payer des hommes décemment, jamais.

tion des Finances ? Pourtant, quelle hémorragie de devises nous aurait évité l'envoi, en temps utile, à Oxford, d'un jeune chimiste et d'un jeune bactériologiste chez Fleming et chez Florey — et que de malades auraient été traités plus tôt par la pénicilline!

Sait-on que le monde scientifique est sur la piste de deux découvertes sensationnelles ? que nous possédons avec la streptomycine le premier produit connu qui agisse sur le bacille de Koch, au moins chez le cobaye ? Certes, il faudra encore du temps pour l'adapter à l'homme, et pour le préparer en quantités suffisantes; ce sera peut-être un autre antibiotique qui résoudra en fait le problème, mais enfin nous sommes à l'aurore d'un immense bouleversement.

Sait-on d'autre part que nous avons avec certains œstrogènes de synthèse (produits qui ont la même action que l'hormone femelle, la folliculine) le premier traitement biologique actif d'un cancer, celui de la prostate! Le cas est isolé, je le sais bien, les résultats ne sont pas encore parfaits, je ne le nie point, mais enfin, nous savons tous qu'à l'aube le soleil éclaire moins qu'à midi, et pourtant l'aube annonce le grand jour.

Eh bien, êtes-vous prêts, puisque vous prenez la santé française, êtes-vous prêts à faire cette politique ? En êtes-vous capables ? Savez-vous que c'est là le problème ?

Mais soyons francs et loyaux. Depuis longtemps je ne fais plus parler les médecins, je fais parler un personnage idéal qui parlerait pour eux en leur nom. Et ce ne sont ni les Caisses, ni l'administration de la Sécurité sociale, qui pourraient lui répondre, hélas! mais je vais essayer d'être leur avocat maintenant.

Une réforme de l'exercice de la médecine.

Ce que nous ne faisons pas, il faut le faire; vous ne l'avez pas fait non plus. Nous pourrions peut-être le faire ensemble : encore faudrait-il que nous nous fassions aider des techniciens responsables de l'enseignement et de la recherche, et que nous nous laissions entraîner par le même esprit.

Mais soyez sincères : ce qu'il faut maintenant réaliser ne se réalisera pas avec les méthodes et les organisations du XIX[e] siècle.. Le monde a terriblement changé, il faut une

séeurité sociale. Pourquoi ? Parce que la charité doit être remplacée par la solidarité, par la fraternité d'égaux, parce que d'ailleurs la charité privée — vous le savez — n'existe plus : elle fait le siège des ministères pour obtenir des subventions; parce que la sécurité familiale qui tenait lieu de sécurité sociale il y a un siècle, n'existe plus. La famille n'a plus d'épargne pour les mauvais jours qui ait résisté aux dévaluations monétaires subintrantes. La famille s'est réduite au couple conjugal et à ses enfants : plus de grand-mère, de tante célibataire au foyer qui soit garde-malade bénévole. Tout le monde travaille, y compris l'épouse. *La Médccine a-t-elle aussi changé?* Certes, il y aura toujours la médecine familiale de soins courants, le gosse qui a 40°, le père grippé, le médecin qui vient la nuit, vérifie qu'il n'y a pas à s'inquiéter, rassure tout le monde, et laisse une petite ordonnance. Mais ce n'est plus toute la médecine : un malade aujourd'hui se dépiste chez les bien portants au cours d'examens systématiques dont *vous* nous avez montré la valeur. Un malade dépisté, dès qu'il a quelque chose, vous avez besoin pour préciser votre diagnostic d'examens de spécialistes, de radios, d'examens de laboratoires (hématologie, chimie, sérologie, etc.); pour le soigner vous avez besoin d'installations collectives d'hospitalisation, de salles d'opérations, de radiothérapie, etc. Toutes ces installations sont trop chères pour vous, il faut que ce soit une collectivité qui les fournisse. Leur amortissement est trop cher pour le malade[8]; il faut que ce soit une collectivité qui paie pour lui. Voulez-vous et pourriez-vous, si vous le vouliez, renoncer à ces progrès de la médecine? Imaginez-vous un instant seul dans votre cabinet, avec vos dix doigts, votre sthétoscope et un bloc d'ordonnances? Ne sentez-vous pas tout de suite les limites de votre pouvoir? Vous voyez-vous devant un tuberculeux, une crise dépressive, un malade qui a peut-être un cancer gastrique? Reconnaissez que si *la médecine et le monde* ont changé, *l'exercice de la médecine dans le monde* doit aussi changer. Je veux bien que si vous n'avez le choix qu'entre l'État et les caisses, il serait très

8. Qui a d'autant moins envie de se ruiner qu'il se sent moins malade, et a d'autant plus de chances de guérir qu'il est traité plus tôt, c'est-à-dire avant de se sentir malade.

désirable que dans un cas comme dans l'autre on discutât un peu avec vous le comment des choses. Mais est-ce notre faute ou celle de l'État si, lorsque nous nous tournons vers les médecins, nous ne trouvons rien ni personne ? Avant la guerre, quelques syndicats qui ne vous représentaient pas, après des organisations dont seul le bureau est militant. Où est le corps médical, où est l'*American Medical Association* ? Vos organisations faibles et mal conçues n'ont ni les moyens ni la capacité ni l'autorité d'étudier une *politique*, de la promouvoir, de l'imposer. Vous reprochez aux syndicats d'avoir une politique unilatérale ? Ils font leur métier, ils sont comme moi, ils voudraient bien que vous fassiez le vôtre, que nous ne pouvons faire à votre place. Croyez-vous que nous ne sommes pas inquiets, nous aussi, que nous ne sentons pas ce besoin de techniciens responsables et écoutés ? Pourquoi n'existez-vous pas, messieurs ?

Le problème de la bourgeoisie.

Oui, pourquoi ? Ce sera ma conclusion, dans laquelle je voudrais élever le débat, montrer, comme j'ai déjà tenté de le faire çà et là par quelques allusions, que le conflit auquel j'ai essayé d'intéresser mes lecteurs est le conflit-type des problèmes politiques d'aujourd'hui, permet de poser en ses termes exacts les vraies questions à résoudre.

Le problème est celui de la *conscience de classe de la bourgeoisie.*

Essayons de le voir à la lumière du marxisme. On peut discuter sur le point de savoir si l'analyse marxiste, qui explique toute l'histoire par le matérialisme historique, c'est-à-dire le primat des techniques économiques, et la lutte des classes, représente une vérité éternelle. Nous sommes loin de demander à nos lecteurs d'accepter, même à titre d'hypothèse temporaire de travail, un postulat auquel nous ne souscrivons pas totalement et sans réserves.

Nous demandons simplement qu'on tienne compte de ce fait que, en matière de psychologie comme de sociologie, il n'y a pas de faux problèmes. Une fois un problème soulevé, il persiste : nous nous en apercevons bien avec le plus absurde de tous, le problème juif. Du seul fait que des agi-

tateurs allemands ou arabes l'ont soulevé, il empoisonne subtilement encore notre vie quotidienne.

L'immense influence de Marx, la solidité de certaines de ses analyses ont eu au moins ce résultat que nul ne peut mettre en doute : la conscience de classe du prolétariat existe, le prolétariat existe en tant que classe; cette conscience a ses organes, les bureaux syndicaux, dans lesquels se mire avec satisfaction et confiance la masse travailleuse.

Voilà le fait. On peut avec la C.F.T.C. regretter que cette conscience de classe se soit éveillée *contre* le christianisme, avec les minoritaires cégétistes et les S.F.I.O., regretter qu'en France au moins elle ait lié son sort avec le triomphe sur la scène internationale d'une puissance étrangère aussi énigmatiquement redoutable que l'U.R.S.S.; on peut dire ce que l'on veut : la conscience de classe du prolétariat existe, et on ne peut déjà plus gouverner ni contre elle ni sans elle.

Mais la conscience de classe de la bourgeoisie n'existe pas, la bourgeoisie elle-même n'existe pas. Il y a des bourgeois, les uns intellectuels cherchent à prendre l'habit et le langage ouvrier, avec quelque exagération (il est frappant que le ton ouvrier de *L'Humanité* soit pris par Cogniot ou Hervé, agrégés de l'Université, le ton grand siècle par Duclos, prolétaire qui n'a pas à se faire pardonner son allure bourgeoise); d'autres représentent la bourgeoisie classique, celle qui a encore de l'argent, petite minorité effrayée, qui n'a l'autre conscience de classe que la mauvaise conscience anxieuse de ses privilèges dont elle sait bien qu'il sont maintenant immotivés.

Et pourtant, elle existe cette bourgeoisie, il y a un fonds commun entre tous ces bourgeois, dont ils n'ont pas pris conscience, et dont il importe qu'ils prennent conscience, non pas dans leur intérêt qui nous laisse assez indifférent, mais dans l'intérêt général, l'intérêt de tous.

La bourgeoisie est actuellement l'ensemble des individus qui sous-tend, sans l'avoir mérité, sans être capable de le défendre sans avoir fait — et c'est là son crime — l'effort de le transmettre à tous, le capital le plus précieux de notre époque, notre culture et les techniques de notre civilisation.

Ce qu'il faut sauver, c'est cela, et cela ne peut être sauvé qu'en étant transmis. Le sort de notre peinture, de notre

musique, de nos techniques économiques, de nos sciences, de nos progrès médicaux, est entre les mains de ces hommes, de ces cadres techniques, artistes, éducateurs, savants, médecins, juristes, qui en ont seuls le maniement, et qui ne trouvent — sauf exceptions encore rares, mais d'autant plus méritoires qu'elles sont plus rares — d'auditeurs et de disciples que parmi les enfants de leurs pairs — habitués dès leurs premiers pas à apprendre le langage de la culture, à aimer la recherche désintéressée et l'art pour l'art, à prendre vis-à-vis du quotidien le recul qui permet seul le saut au tremplin ou à la perche.

Le problème n'est pas neuf. Il faut relire avec quelle angoisse il avait étreint le jeune Renan, celui de *L'avenir de la Science* de 1848, celui qui n'a pas été écouté, alors que les classes possédantes ont monté en épingle le Renan sénilement rétracté de la préface ajoutée postérieurement à cette œuvre, et celui, déjà maurrassien, de la *Réforme intellectuelle et morale.*

Actuellement, ces cadres techniques s'agitent, les uns au sein de la C.G.T., comme les fonctionnaires, où ils constituent un véritable corps étranger, qu'elle garde jusqu'au jour où elle aura pris le pouvoir, et où il s'avérera bien qu'ils constituent chez elle un élément inassimilable, aux intérêts divergents; les autres au dehors, comme la C.G.C. et les syndicats médicaux et paramédicaux.

Ces balbutiements du syndicalisme n'ont pas encore de doctrine, ils en sont à cette phase revendicatrice et démagogique que la C.G.T. a dépassée. Ils ne s'allient pas, ils ne voient pas ce qu'ils représentent de solide, ce qu'ils ont le *droit* de défendre, et qui est précisément leur technicité.

Car notre civilisation repose comme une pyramide sur sa pointe sur un réseau de techniques[9] et, organisations de

9. C'est là une des faces essentielles du problème colonial, les peuples que nous avons éveillés à la vie, dont nous avons modernisé l'outillage, que nous avons médicalisés, retourneraient sans nous au chaos et au primitivisme... Au mieux, ils tomberaient sous la dictature des rares techniciens qu'ils possèdent (précisément les chefs de leurs partis séparatistes), *quid est* le fascisme.

Disons par ailleurs que toutes ces techniques sont solidaires entre elles, et solidaires d'une certaine atmosphère culturelle. C'est là à

classe, organes plus exactement de la conscience de classe et du prolétariat, les syndicats ouvriers ne possèdent pas les techniciens adéquats. Ils ne peuvent les posséder qu'au prix d'une violente dictature comme celle qui a suivi la Révolution d'octobre, car ils ne peuvent donner les postes de premier plan, de commande ou de *Brain trust* à des hommes dont l'origine leur inspire une méfiance d'ailleurs justifiée, et dont le langage n'est pas le leur, dont les habitudes mentales les choquent. Certes, ils s'enorgueillissent de quelques transfuges, de quelques autodidactes de génie sortis de leur sein, mais ils savent bien que c'est encore très insuffisant.

La Sécurité sociale a trouvé des fonctionnaires et des conseillers d'État, elle n'a pas trouvé de médecins représentatifs de la médecine; c'est de médecins qu'elle avait besoin.

Or, précisément, et c'est ce qui explique en passant la prudence avec laquelle la C.G.T. et le parti communiste avancent, les sourires qu'ils adressent aux intellectuels, le caractère technique de la civilisation actuelle fait qu'on ne peut pas plus travailler sans ou contre les techniciens que sans ou contre la classe ouvrière. Et ceci est l'infrastructure indiscutable des deux blocs en lesquels est en train de se casser notre malheureux pays, et qui faisaient lancer récemment à M. Léon Blum un cri angoissé.

Pis même, autant il est possible de contrôler le rendement de la classe ouvrière, autant il est difficile de contrôler et de surveiller — fût-ce même par la terreur — le rendement d'un technicien.

Certes, la grève générale arrêterait la production, mais la mauvaise humeur des ingénieurs, pour être moins spectaculaire, n'en est pas moins dangereuse[10]. Encore la grève générale nécessite-t-elle un prolétariat très organisé, la complicité de ce qui reste de l'État (armée, police, magistrats), mais la mauvaise humeur des techniciens n'a besoin ni de

notre sens la faiblesse de la position de Benda. Certes, moralement, notre « byzantinisme » littéraire et artistique ne peut être mis en balance avec le progrès social nécessaire. Mais notre art, notre musique, notre littérature ne sont que les témoins de l'existence d'une catégorie d'individus indispensables parce qu'ils supportent nos techniques, et il faut souhaiter que la société de demain intègre cette culture.

10. D'où la mystique du « sabotage », qui hante les cerveaux d'extrême-gauche.

chefs décidés, ni d'organisateurs, ni de mots d'ordre. La mauvaise volonté des médecins ne met-elle pas en péril la sécurité sociale ?

Veut-on la guerre civile ? Continuons.

Veut-on l'éviter ? On ne l'évitera que si naissent des organisations réellement représentatives, de techniciens travaillant au grand jour, étudiant l'aspect technique des problèmes, négociant en pleine lumière et sans arrière-pensées avec les syndicats ouvriers.

Alors, pour la première fois, les problèmes seront posés, et des concessions mutuelles permettront de les résoudre, et des contacts humains pourront aider à les résoudre, dans une autre atmosphère que l'atmosphère présente de déloyauté, de ruse, de petites habiletés, de menaces et de méfiances mutuelles.

Alors chacun saura ce qu'il apporte, ce qu'il est en droit de demander, et aussi ce que l'interlocuteur représente et est en droit d'exiger pour ses mandants [11].

Alors seulement on peut espérer, dans la clarté, que reprendront leurs droits ces faits bien oubliés au fond des cœurs, que les uns et les autres sont les enfants d'une même patrie, solidaires de ses malheurs; on l'a compris en 1939-1945, quel que soit le responsable de ses malheurs, que les uns et les autres sont des hommes, engagés dans une vie humaine, qui est la seule qu'ils vivront ici-bas, et où toute vérité qui blesse et lèse le voisin, est une vérité boiteuse et partielle. qui blesse et lèse celui qui la soutient.

Nous taxera-t-on d'optimisme et d'utopisme ? Jamais aussi sévèrement sans doute que nous nous en taxons nous-même. Nous osons dans une salle obscure et immense essayer d'allumer un lumignon. Nous n'espérons pas plus que d'avoir donné à quelques-uns de ceux qui nous auront suivi jusqu'au bout la nostalgie de la clarté.

H. Muller.

11. Nous prenons bien entendu pour admis que le *but* est la société sans classes. Nous considérons de plus qu'il est *probable* qu'elle se réalisera. Nous cherchons *comment* éviter que, *à ses débuts*, elle n'ait à faire face à une régression technique grave, pour n'avoir pas su « digérer » les techniciens que lui léguait l'époque actuelle, de transition, que nous vivons.

QUE PENSER DE LA GENETIQUE ET DE SES TECHNIQUES?

Le secret de l'hérédité a toujours intrigué l'esprit humain. On se souvient de Montaigne s'étonnant d'avoir hérité de son père la gravelle et se demandant où « cette goutte d'eau de quoi nous sommes issus loge-t-elle ce nombre infini de formes transmises ». La philosophie de Montaigne eût été plus stupéfaite encore un siècle plus tard, lorsque les découvertes du Hollandais Leeuwenhoek permirent de pressentir qu'un élément infime de cette goutte d'eau, une unique cellule germinale, déposée avec des millions d'autres dans la semence, était responsable de la transmission de l'hérédité paternelle. Car, une fois cette évidence faite, l'homme qui y réfléchit ne peut manquer de rêver à la chance improbable qui vient s'inscrire à l'origine de son individualité. Cette conscience, par tout ce qu'elle a de biologique, est éclosion tirée au sort. L'éclair spirituel qui fait l'être humain compose avec une aventure étrangement unique parmi tant d'autres possibles à l'instant même où les naissances se jouent.

Aujourd'hui, non sans de nombreux tâtonnements, les biologistes sont parvenus à reconnaître les données du problème. Ils commencent aussi à préluder au gouvernement savant du hasard. Certes, tout n'est pas encore tiré au clair. Le pouvoir d'agir sur la chance biologique n'est pas non plus dès à présent bien étendu. Mais on a la certitude d'être sur la voie, et nul obstacle considérable au développement prochain de la puissance technique ne semble barrer l'horizon de la recherche. Disons tout d'abord ce qui est acquis.

***

La découverte, faite en 1677 par Louis de Hamm et Leeuwenhoeck, des cellules de la semence mâle ne résolut aucunement le problème du mécanisme de la constitution initiale de l'embryon vivant. Ce ne fut tout d'abord que l'origine de controverses sans fin entre « ovistes » et « animalculistes », chacun

voulant privilégier l'apport germinal d'un sexe. Il fallut attendre deux siècles encore et les études de l'Allemand Oscar Hertwig pour faire la lumière sur l'essentiel de la fécondation, fusion d'une seule cellule germinale mâle avec un ovule féminin, mettant ainsi à égalité la contribution cellulaire initiale de l'un et l'autre sexe dans la formation de l'embryon. La même année, le botaniste Édouard Strasburger découvrait les chromosomes et les processus dont le noyau de la cellule est le siège lors des divisions cellulaires[1].

On tenait, dès lors, les éléments de départ d'une analyse correcte des faits génétiques. Cependant, les découvertes histologiques qui suggéraient impérieusement la théorie chromosomique de l'hérédité, théorie formulée abstraitement dès 1887 par Auguste Weissmann, étaient condamnées à rester stériles tant qu'elles resteraient isolées. Il ne suffisait pas de connaître le substrat de l'hérédité, il fallait en étudier le jeu effectif, en déterminer les lois et associer les deux connaissances. Au moment où le problème se posa, l'étude requise avait été déjà faite par l'étonnant précurseur que fut le religieux augustin Grégor Mendel, et faite depuis plus de vingt années. On ne s'en aperçut cependant qu'au début de ce siècle, à la suite d'une véritable redécouverte due à H. de Vries et à ses émules.

Il faut résumer l'essentiel de ce qu'établit Mendel. Étudiant l'hybridation des pois, Mendel arrive à reconnaître que chaque individu est porteur d'une certaine somme de caractères biologiques héréditairement transmissibles. Ces caractères entrent en concours dans les phénomènes de la fécondation. Si les individus accouplés sont porteurs de caractères incompatibles A et B, tels, par exemple, pour les pois étudiés, avoir des graines lisses et avoir des graines ridées, il se fait une apparente homogénisation de la postérité au profit d'un des caractères. L'hybridation des

1. Rappelons que chaque cellule d'un organisme vivant comporte, outre une petite masse de matière biologique, un centre fonctionnel ou *noyau*, contenant un certain nombre de particules spécifiques, les *chromosomes*. Ces particules, ainsi nommées en raison de leur grande affinité pour certains colorants utilisés par la micrographie, forment un groupe qui se retrouve semblablement dans l'ensemble des cellules constitutives d'un organisme. Leur nombre, variable d'une espèce à l'autre, est constant pour une espèce donnée. Le processus de division cellulaire assure la transmission aux cellules engendrées d'un lot de chromosomes identique à celui de la cellule-mère. Quant au processus de reproduction sexuée, il a comme préliminaire dans chacune des deux cellules germinales un processus de réduction à moitié de ce lot de chromosomes. Les chromosomes des cellules normales d'un organisme sont donc appariés deux par deux, un chromosome de chaque paire dérivant des chromosomes paternels, l'autre des chromosomes maternels.

pois à graines lisses avec une race de pois à graines ridées donnera uniquement des pois à graines lisses. Mais cette homogénéisation au profit d'un des caractères A ou B n'est qu'apparente. Les individus hybrides sont en fait génétiquement d'un type conjoint, de telle sorte que dans la fécondation d'un individu AB par un autre individu AB, quatre combinaisons pourront se produire, à savoir : une combinaison AA, deux combinaisons AB et une combinaison BB. La postérité des pois hybrides à graine lisse fera réapparaître un quart de pois à graine ridée de race pure.

Deux lois fondamentales de la génétique codifient ce résultat. Tout d'abord, le patrimoine génétique est une somme de caractères ou *gènes*, indépendants les uns des autres. D'autre part, ces gènes restent disjoints — associés sans fusion — dans les cellules reproductrices de l'hybride. La portée de ces lois si simples est immense. Elles donnent, en effet, les principes d'une étude combinatoire et statistique de la descendance, et depuis quarante années les développements de cette étude n'ont cessé de prendre de l'importance.

A ce stade, l'analyse mendelienne des faits d'hérédité reste, elle aussi, abstraite et descriptive, les gènes dont les lois de transmission sont ainsi fixées n'étant encore que des entités biologiques sans liaison définie avec la matière organique. Les études faites sur les chromosomes ont bientôt permis d'aller beaucoup plus avant. Les chromosomes, en effet, se sont manifestés non seulement globalement responsables de la transmission des caractères héréditaires, mais tels qu'à la dissociation mendelienne des gènes correspond une localisation matérielle de chacun d'eux en quelque point d'un des chromosomes cellulaires. Les études minutieusement faites, en particulier sur une petite mouche du vinaigre, la drosophile, ont montré qu'on pouvait établir une véritable carte génétique des chromosomes. On peut observer, en effet, certaines mutations caractéristiques lorsqu'on fait l'élevage systématique des drosophiles, et non seulement préciser quel est le chromosome responsable de la mutation, mais même quelle est la partie du chromosome qui a subi l'altération déterminante de la mutation. Les déterminations génétiques apparaissent ainsi étrangement fixées à des réalités matérielles, localisables à un fragment déterminé du corps chromosomique. Ceci apparut si extraordinaire que bien des biologistes se refusèrent à l'admettre et, comme E. Rabaud le faisait encore en 1937, s'étonnèrent « d'une hypothèse si franchement archaïque dans sa naïveté ». Plus les études se sont développées et plus il a fallu néanmoins convenir du bien-fondé de l'idée. Une liaison se manifeste entre quelque chose de très précisément matériel et des déterminations caractéristiques du vivant. La nature de cette liaison est, du

reste, loin d'être encore élucidée et les conjectures vont dans différentes directions. Les plus hardies d'entre elles voient dans les chromosomes des associations de grosses molécules organiques, ayant, d'une part, des pouvoirs assez analogues à ceux que les biochimistes imaginent pour les molécules des protéines-virus, à savoir pouvoir de continuer leur propre synthèse dans le milieu favorable, et, d'autre part, pouvoir connexe d'orienter l'évolution chimique du milieu, de façon à faire apparaître certaines structures biologiques définies soit à l'échelle microscopique, soit ultérieurement à l'échelle macroscopique. Des propriétés structurales complexes suffiraient à expliquer ces pouvoirs des chromosomes. Un gène biologique serait, au niveau chimique, une certaine configuration moléculaire suffisamment compliquée pour permettre des actions réflexes de la matière et rien de plus. S'il en était ainsi, une transition nouvelle viendrait jeter quelque lumière sur la question de la continuité ou de la discontinuité entre l'inanimé et le vivant. Mais il est, semble-t-il, trop tôt pour trancher de ceci avec certitude.

Ce qui est acquis, c'est que par diverses actions, en particulier par recours à la gamme des irradiations à notre disposition, il est aujourd'hui possible de provoquer artificiellement des mutations à l'intérieur des espèces vivantes. Par l'action de certaines substances chimiques, telle la colchicine, il est possible de même de provoquer, en particulier dans les cellules végétales, des multiplications du lot des chromosomes par deux, trois, quatre ou même plus, phénomène qui se produit aussi spontanément dans la nature. Dans beaucoup de cas, il arrive que les races de plantes ainsi déterminées sont plus vigoureuses que les races normales. Des résultats assez nombreux ont été obtenus en ce domaine, très importants dans la pratique lorsqu'il s'agit de plantes utiles à l'homme. Un horizon nouveau se découvre donc, en apparence étrangement prometteur. Depuis les découvertes de la génétique, les théories de l'évolution ont essayé d'expliquer le fait en recourant à des principes d'explication mutationniste. Maintenant que les biologistes se sentent en possession des premiers moyens de provoquer eux aussi des mutations héréditaires, certains d'entre eux n'hésitent pas à se demander s'il ne serait pas possible à l'homme de reprendre à son compte cette évolution de la matière vivante, réveillant cette force encore mystérieuse de la vie qui semble aujourd'hui comme assoupie, et la dirigeant vers des objectifs humains portant l'empreinte du dessein rationnel. A beaucoup ceci peut sembler chimère. Mais plus l'homme va et plus le temps qui sépare l'idée du pouvoir en acte se fait bref. Il est possible que, dans un avenir proche, l'homme soit à même de décider de l'évolution des êtres vivants, y compris celle de son

propre organisme biologique. Et il importe que son intelligence soit prévenue de l'éventualité qui naît ainsi, lourde de conséquences.

***

Pour l'instant, le possible est plus restreint. Il n'en est pas moins déjà assez étendu. La génétique débrouille le cas de certaines maladies héréditaires et permet de définir certaines contre-indications biologiques au mariage. Ce n'est point la peine d'y insister beaucoup. Mais, en outre, elle permet deux autres conquêtes. D'une part, la création de races biologiquement très homogènes et porteuses de caractères recherchés. D'autre part, elle fait la lumière sur un phénomène très important, celui de la détermination des sexes de l'être engendré, conduisant à envisager la maîtrise technique de ce déterminisme. On ne saurait méconnaître l'importance de ces résultats.

La création de races biologiquement homogènes est un problème qui a depuis longtemps occupé les éleveurs. La sélection des individus et l'appariage convenable des couples générateurs en ont toujours été les instruments. Cependant la nature imposait d'elle-même ses limites à la pratique zootechnique : les accouplements naturels féconds ne peuvent avoir lieu qu'en nombre assez limité, et la création d'une race animale par ces procédés reste toujours une opération longue et difficile. Or, d'une part, il est devenu possible d'améliorer le taux de gestation des femelles imprégnées. Une assez curieuse technique d'injection de sérum de jument gravide à des brebis a permis d'augmenter de façon très sensible la quantité des portées gémellaires, d'où un accroissement plus rapide du nombre de têtes des troupeaux ainsi traités. D'autre part, les techniques d'insémination artificielle ont permis de multiplier considérablement la fécondité mâle en permettant l'imprégnation simultanée d'un nombre important de femelles, plusieurs dizaines, voire des centaines d'un coup. Issus tous d'un même père, les multiples descendants de la génération immédiate possèdent des caractères beaucoup plus homogènes, et la réalisation relativement aisée de ces standards raciaux peut être parfois de la plus grande utilité. L'U.R.S.S. semble avoir beaucoup fait pour le développement de ces techniques de la reproduction animale et obtenu en cette matière de très beaux résultats.

Mais le résultat le plus remarquable est sans doute celui qui concerne la détermination du sexe, car avec lui l'on commence de pénétrer à l'intérieur même des mécanismes de l'ontogenèse. L'étude du lot des chromosomes a mis en évidence une différence

entre le lot de l'individu de sexe mâle et celui de l'individu de sexe femelle. La différence porte sur *un seul* chromosome, qui est ainsi, par cette légère différenciation, le maître du sexe. Il y a dans la nature deux types de différence chromosomique des sexes. D'ordinaire — type drosophile, et aussi cas de l'homme — une certaine paire de chromosomes comporte, pour le mâle, deux éléments inégaux, tandis que pour la femelle les deux chromosomes de la paire sont identiques. On symbolise le chromosome présent chez la femelle par la lettre X et le chromosome qui se trouve chez le mâle par la lettre Y. Le lot mâle est donc un lot XY et le lot femelle un lot XX.

Que se passe-t-il alors au moment d'une fécondation ? L'opération biologique préalable est la formation de cellules germinales ou gamètes, spermatozoïdes mâles et ovules féminins. Or cette formation comporte, et de façon essentielle, une réduction à moitié du lot des chromosomes, un élément de chaque paire disparaissant. Il en résulte que tous les ovules féminins du type drosophile sont identiques. Par contre, dans le cas de la cellule germinale masculine, la réduction se fait tantôt au bénéfice du chromosome X de la paire XY, tantôt au bénéfice du chromosome Y. Les gamètes mâles portent donc en eux la prédétermination du sexe. Par fusion du gamète mâle X avec un ovule, s'amorcera une genèse de cellules dont le lot chromosomique sera le symbole XX : l'être qui naîtra sera de sexe féminin. Si, au contraire, le gamète mâle est de type Y, l'être engendré sera de sexe mâle. Normalement, il n'y a pas de raison que la réduction favorise le type X plus que le type Y, ni non plus le processus de fécondation : il naîtra à peu près autant de mâles que de femelles.

D'autres possibilités existent aussi dans la nature. Dans certaines espèces, c'est chez la femelle qu'apparaît la dissemblance des chromosomes d'une certaine paire, dont les éléments sont semblables chez le mâle. Il y a aussi une seule sorte de cellules germinales mâles, mais deux sortes d'ovules. Ce type de conditionnement du sexe (type Abraxas) se rencontre plus rarement, chez les papillons, chez les oiseaux, etc.

On saisit ainsi le mécanisme génétique de détermination du sexe. La perspective d'une action possible s'ensuit : il suffit de favoriser la fusion choisie des cellules germinales pour obtenir à volonté un produit de sexe déterminé. En particulier, si pour les espèces de type drosophile on arrive à séparer les gamètes X des gamètes Y, on pourra obtenir des imprégnations dont le résultat sera obligatoirement mâle ou femelle. Cette séparation n'est pas en principe impossible, puisque la constitution chromosomique, constitution matérielle en définitive, est différente.

En fait, le résultat pratique est très difficile à obtenir, et c'est

assez récemment seulement que l'on a obtenu des indications positives à ce propos. Certains traitements biochimiques paraissent de nature à agir sur la proportion des spermatozoïdes déterminant un sexe donné. Ainsi, certaines carences en vitamine B provoqueraient-elles une augmentation du taux des naissances féminines chez le rat. On peut également envisager de faciliter tel type de fécondation par action sur le milieu où elle se passe. Mais les essais se sont révélés inefficaces. Par contre, un biologiste russe, Schröder, a annoncé une remarquable différence de comportement des gamètes mâles X et des gamètes Y, lorsqu'on les soumet à l'électrophorèse. En opérant sur de la semence de lapin, les gamètes responsables des individus mâles se rassembleraient à la cathode, les gamètes producteurs de femelles se rassembleraient à l'anode. La différence de contexture chimique entraîne cette différence de comportement physique. On obtient ainsi un matériel pouvant servir à des inséminations artificielles dans lesquelles la probabilité du résultat cherché est considérablement augmentée, bien que l'on soit encore loin de l'efficacité parfaite.

Chose curieuse également, on peut obtenir par injection intra-organique faite au mâle d'une semence ainsi enrichie en éléments générateurs d'un sexe déterminé une réaction humorale, analogue aux immunisations maintenant classiques, et aboutissant à une disparition plus ou moins complète des éléments générateurs de même espèce au sein de la semence postérieurement émise par le mâle ainsi traité. On immunise ainsi à volonté un géniteur contre la descendance masculine ou féminine. Ici aussi l'efficacité reste partielle et les méthodes électrophorétiques en restent encore au stade de l'expérimentation de laboratoire, néanmoins tout proche peut-être de l'application en zootechnie. La détermination à volonté du sexe n'en est encore qu'à ses débuts incertains, mais l'acquis est déjà suffisant pour permettre une conscience accrue du problème que Renan se posait déjà lorsqu'il se demandait ce qui arriverait le jour où l'homme serait le maître de ce déterminisme ?

Car, au total, il ne s'agit pas seulement ici de biologie pure, ni de zootechnie. L'homme est organisme vivant et peut s'appliquer à lui-même les techniques que le développement de la génétique met à sa portée. Qu'arrivera-t-il, en effet, si l'homme assure ses prises sur l'évolution de la matière vivante ? Qu'arrivera-t-il si, dans ce domaine encore sacré de la vie, l'initiative rationnelle se substitue au jeu spontané des facteurs naturels. Or, nous sommes précisément au moment où ces éventualités s'annoncent à beaucoup de signes et légitiment ces méditations cosmologiques,

et aussi morales, qu'il y a peu d'années encore on aurait assez volontiers jugées hors de propos et quelque peu ridicules. De plus en plus, il faut nous demander ce qu'est le destin de ce monde où se déploie irrésistiblement le jeu de la technique rationnelle. Il faut nous demander aussi comment le bien s'y tranche avec le mal et quelle sagesse intérieure guidera l'homme dans l'accomplissement de son possible. La dure loi des temps modernes, que tout le possible de l'homme doit être consommé par l'homme, est-elle vraiment la seule à régir l'être que nous sommes, esprit naissant au sein du monde ?

⁂

On sait la réserve de l'Église catholique à l'égard de toute perspective d'application à l'homme lui-même des possibilités techniques découvertes par la génétique moderne. Jamais la moindre objection n'a été sérieusement faite par elle au sujet des applications zootechniques. Ces dernières lui paraissent prendre place tout naturellement dans les perspectives ouvertes dès les premières lignes de la Bible : « Dominez, dit Dieu à l'homme, dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur tout animal qui se meut sur la terre. » Le sentiment chrétien ne saurait faire objection de principe à l'épanouissement actuel de l'humaine domination du règne animal. Mais il lui est évident que le cas de l'homme est autre. L'animal humain est porteur d'une spécificité spirituelle dont l'organisme biologique conditionne l'éveil et l'épanouissement. Toute action sur l'organisme biologique humain retentit sur le spirituel et, éventuellement, risque de le compromettre. La génétique trouve le moyen de modifier techniquement certaines conditions organiques de la transmission de la vie et même d'engager le destin des corps par une action raisonnée. Ceci, dans le cas de l'homme, c'est rendre possible une action dont la puissance échappe au seul horizon biologique pour atteindre jusqu'au cœur du fait spirituel, d'une façon singulièrement moins superficielle qu'on ne serait tenté de l'imaginer de prime abord.

Nous savons, bien entendu, qu'il y va tout d'abord et de la discipline sexuelle de l'individu et de l'équilibre immédiat de la réalité familiale, valeurs morales et sociales dont la longue tradition chrétienne a justement sanctionné le prix. Mais peut-être ces aspects fondamentaux du problème, que les moralistes chrétiens ont déjà largement considéré, ne sont-ils pas exclusifs d'une notion plus ample encore de la mise en jeu, par les éventuelles pratiques techniques, des biens spirituels les plus profonds. Un

véritable sens cosmique de l'homme et du mystérieux équilibre de sa condition domine tout le débat.

Car une double certitude anime la compréhension chrétienne de l'homme : certitude de l'intime liaison, dans l'être humain, du fait spirituel au fait biologique; certitude également d'une consistance propre de ce fait spirituel, sanctionnée par l'épanouissement surnaturel de l'économie divine relative à l'humanité. Il s'en dérive, à l'intérieur de la conscience, une irréductible volonté de se dévouer à cette suprême réalité de l'homme, et tout en même temps le sentiment très aigu d'un respect des conditionnements fragiles qui la supportent. « Nous gardons ce trésor dans des vaisseaux d'argile. » Mais, à la lumière de ces premières déterminations chrétiennes relatives au fait spirituel, quelque chose d'autre se manifeste encore à cette conscience. Voici que la nature exacte de cet enracinement de l'esprit dans l'ordre des réalités biologiques, de même que la loi parfaite de l'équilibre humain entre l'organisme animal et la substantialité spirituelle engagée dans le destin divin, ne nous apparaissent connues ni en pleine clarté ni avec irréfragable certitude. Tant que ce que nous serons ne s'est pas encore manifesté, l'homme ne sait pleinement qui il est. Nul biologiste, nul philosophe ne peut suffisamment trancher de l'implication spirituelle des programmes d'action biologique. Biologiste et philosophe, l'un comme l'autre, essaient sans doute de remonter vers ce qui émerge plus haut que l'ordre où chacun se tient. Le biologiste sait que l'animal humain est d'essence tout exceptionnelle et, à partir même de ses études biologiques, peut se soucier d'en préciser les conditions propres. Mais il ne peut jamais venir à bout de cette tâche : le fait spirituel est trop pour lui. A un autre degré, il en est de même du philosophe : il ne saisit, du fait spirituel, pour ainsi dire qu'une première couche, fondamentale mais d'essence inachevée. Ici encore ce que l'on appréhende philosophiquement du fait spirituel, en définitive remonte vers un achèvement d'un autre ordre, à l'égard de quoi rien ne se précise que dans l'énigmatique connaissance de la foi. Il en résulte que la plénitude de la science de l'homme nous échappe : nous ne savons pas au juste comment certaines virtualités biologiques, rendues actuelles, retentiraient sur le fait spirituel, et nous savons plus mal encore apprécier comment, au-delà de l'ébauche naturelle de l'esprit, le retentissement se fait au plan de son achèvement transcendant et surnaturel.

Il s'ensuit, dans le comportement de la conscience chrétienne, l'apparition comme d'une très intime force de suspension à l'égard de la mise en pratique immédiate de ce que proposerait ingénument la technique du savant ou la raison trop humaine du

philosophe. C'est que la mise en exécution de ces propositions décide de l'être et risque, à l'aveugle, d'engager le vif même de l'esprit. Appliquées naïvement à l'homme, les techniques dérivées de la science génétique risquent d'engendrer un univers humain destructeur de l'homme. Point n'est besoin, du reste, d'être croyant pour en convenir. D'instinct, l'homme sait que la zootechnie ne peut plus s'appliquer, telle quelle, à son propre cas. Le philosophe Platon put bien, dans sa *République*, proposer une réforme rationnelle de la génération et de l'élevage humains : l'humanité ne l'a pas suivi, et précisément en ce qui semble le plus directement inspiré des techniques biologiques, déjà mises en œuvre de son temps lorsqu'il s'agissait de l'animal. Plus près de nous, la pensée d'un Aldous Huxley semble toute pénétrée du pressentiment de la paradoxale dissolution spirituelle que procurerait à l'humanité l'application matérielle à son propre cas des standards de la vie biologique. Peut-être la conscience chrétienne va-t-elle plus loin encore : sans trop s'attarder à faire de la vie biologique une réalité par elle-même sacrée et inviolable, elle sait que prétendre aligner techniquement l'humanité effective sur une conception fournie par la science humaine, c'est risquer infailliblement de mutiler la réalité spirituelle de l'homme. Car ce que nous concevons scientifiquement de l'homme jamais n'en intègre le tout : *Ex parte enim cognoscimus*. Il faut nécessairement se faire respectueux d'un infini qui surgit ici et ne s'achèvera que par delà ce siècle, dans la consommation de l'adoption de l'homme par Dieu.

Il faut, du reste, bien s'entendre. L'Église catholique, forte à la fois d'une tradition morale et d'une clarté surnaturelle sur le fait spirituel humain, ne prétend point user de l'une ni de l'autre à des fins de non-recevoir opposées à toute proposition de la science ou, de façon plus générale, de la méditation rationnelle des données humaines. Autant se donner le ridicule de la prétendre ennemie de tout déploiement des arts humains fondés sur les connaissances scientifiques des faits de la vie : médecine, chirurgie, etc. La science ne se borne pas à la découverte progressive des lois de l'organisme matériel : elle permet de faire l'épreuve des liens entre la réalité organique et le fait spirituel. A proportion de celle-ci, l'homme peut apprendre à mieux discerner l'action technique au service de ce fait spirituel de celle qui le méconnaît ou qui en menace l'épanouissement. Ainsi le progrès des études physiologiques a-t-il permis des guérisons qui d'ordinaire ne se produisent point d'elles-mêmes, ou encore des atténuations importantes de la douleur physique. Rien de tout ceci n'est à refuser par principe, et il serait vraiment absurde d'y voir à l'avance une menace pour l'ordre spirituel. Il est possible que

elle technique particulière de guérison ait besoin d'une discus-ion au point de vue de la moralité humaine, et qu'en certains as même il vaille mieux supporter une douleur physique déter-ninée que d'assujettir à une drogue les ressources psychiques de être humain. Mais il s'agit là de débats particuliers à l'intérieur 'un consentement général, donné après contrôle, à l'efficacité 'un ordre de connaissances.

Dans le principe, du moins, il en va de même à l'égard des echniques génétiques. Il ne s'agit point de refuser à l'avance le ouvoir nouveau qui apparaît avec elles, mais d'attendre de lui u'il se mette en œuvre de façon à respecter les structures spiri-uelles humaines dont l'origine transcende le biologique, de façon galement à garder la plus entière docilité à l'épreuve, chaque ois que la tentative humaine se sent encore mal éclairée quant ses conséquences. Une eugénique se proposant d'intervenir au lan biologique, compte tenu de ce qui se manifeste, tant à la aison qu'à la foi, du fait spirituel humain et qui, pour le reste, 'essaie qu'avec circonspection de produire des effets, ne saurait tre condamnable.

Prenons précisément l'exemple de ces techniques d'insémina-ion artificielle ou de détermination à volonté du sexe engendré. tant donné ce qu'est spirituellement l'homme, il est inadmissi-le d'en faire emploi d'une façon qui aboutisse à la suppression le la structure familiale née du lien personnel entre l'homme et a femme et du lien personnel, également, entre les parents et eur descendance. Le genre humain ne peut se traiter comme une ollectivité animale au sein de laquelle nulle actualité supérieure 'apparaît liée aux interactions biologiques. Mais il n'est point mpossible que, ceci respecté, il puisse se déterminer des procé-lures techniques permettant un indiscutable mieux-être humain. a médecine humaine intervient déjà dans certains cas où l'union les époux, pour quelque raison accidentelle, resterait inéluctable-nent stérile si quelque aide n'était apportée au fonctionnement léficient de la nature. Ces interventions — certaines conditions, lu reste, ayant été bien précisées — n'ont point été considérées omme condamnables. A mesure que se définissent les pouvoirs umains, l'ajustement spirituel s'en peut faire. Il n'y a donc oint lieu de récuser ces pouvoirs, jusques et y compris ceux ue l'homme peut conquérir à l'égard de sa propre substance, ourvu qu'ils se prêtent aux exigences et au processus, assez dé-oncertant pour la raison exclusivement scientifique ou philoso-hique, de cet ajustement spirituel si délicat à bien définir.

Sans doute, la perspective ainsi déterminée a-t-elle quelque hose de moins immédiatement flatteur que celle de la démiur-gie technique dont l'esprit, depuis quelques siècles, s'est tant

enivré. Mais aujourd'hui le monde commence d'éprouver quelques suites fâcheuses de ces temps d'enthousiasme mal réfléchi et il apparaît de plus en plus clairement que la démiurgie intempérante finit par se retourner contre son promoteur. Le monde souffre de n'avoir point fait d'ajustage spirituel de ses pouvoirs. Il est bien certain qu'il souffrirait d'une façon inconnue encore par sa profondeur si l'homme venait naïvement à lâcher la bride à ces techniques biologiques. La conscience chrétienne, qui rappelle avec insistance la méthode de triompher de ce risque, a bien chance, si l'humanité consent à jauger le problème, d'être la conscience de l'avenir.

D. DUBARLE.

LA SEMAINE SOCIALE DE 1947

La XXXIV^e^ session des Semaines Sociales de France aura lieu du 28 juillet au 2 août, à Paris.

Le sujet en sera : Le catholicisme social face aux grands courants actuels.

Elle comportera un examen attentif de la situation du catholicisme social devant le marxisme, le fascisme et le néo-libéralisme.

Pour tous renseignements, s'adresser au Secrétariat Permanent des Semaines Sociales de France, 16, rue du Plat, Lyon-2^e^.

L'ECONOMIE FRANÇAISE PENDANT L'ANNEE 1946

Comme il a été demandé par des lecteurs, nous avons avancé l'un mois la chronique relatant la vie économique de chaque rimestre; il en résultera toutefois quelques insuffisances d'infor-nation puisque, en raison des délais d'impression, le papier doit ître écrit dix à quinze jours seulement après la fin du trimestre. Par ailleurs, pour sacrifier à la mode des examens de conscience le fin d'année, il a paru bon, pour le quatrième trimestre, de eter un coup d'œil sur l'ensemble de l'année : cette raison aura urtout pour effet d'alourdir la première partie consacrée à la roduction.

I. — La production

L'évolution des éléments de la production (main-d'œuvre, nergie, matières premières, équipement, transports, organisa-ion) a conditionné, en 1946, la reprise dans les différents sec-eurs : industrie, agriculture, commerce et services.

1. *La main-d'œuvre*

A) *Quantité.*

Le recensement de mars 1946 a donné pour la France une po-ulation domiciliée d'environ 40 millions 500.000 habitants, dont .670.000 étrangers contre, en 1936, 41.500.000[1], dont 2.450.000

1. En 1936, une erreur de 400.000 environ s'était glissée dans les pérations de recensement, et le total primitivement calculé était de 1.910.000 habitants. Ce chiffre a eu force légale, car il a été publié à l'époque au *J.O.* En France, en effet, le chiffre de la population sert de base légale à des calculs (répartition de subventions, etc.). Celui de mars 1946 vient ainsi d'acquérir force légale par un décret paru au

étrangers. Si l'on excepte le résultat du recensement de 1921, la population totale de la France au XX[e] siècle a toujours été comprise entre 40.700.000 (1901) et 41.800.000 (1931).

La perte nette entre les deux derniers recensements est environ de 1.000.000. Elle est donc moins grande que ne pouvaient le faire croire les estimations directes qui, voisines de 1.400.000, se basaient sur des hypothèses trop pessimistes, sur les décès des Français à l'étranger, et surtout sur des mouvements migratoires[2]. En réalité, le déficit est encore moins grand qu'il ne paraît, car un certain nombre des naissances qui n'ont pas eu lieu pendant la guerre ont été simplement retardées[3]. Depuis la date du recensement jusqu'à la fin de l'année, un nombre de naissances difficile à déterminer, mais de l'ordre de 100.000 à 200.000, a été récupéré ainsi.

En 1946, en effet, le nombre des naissances a été exceptionnellement élevé et doit atteindre environ 850.000 (et non 900.000 comme l'avait fait croire une inflation de cartes de grossesse), alors qu'avant la guerre il ne dépassait guère 600.000.

Les mouvements migratoires sont difficiles à évaluer.

Il y a eu des départs à l'étranger, notamment de mineurs polonais. Les mineurs tchèques et yougoslaves ne partiront qu'en 1947.

Inversement, il y a eu une immigration italienne, 20.000 officiellement, et un nombre peut-être aussi important clandestinement. Mais l'accord n'a pu se faire en France pour l'appel aux Polonais de l'armée Anders, aux Allemands et aux quelque 1.300.000 personnes déplacées se trouvant en Allemagne.

L'utilisation des prisonniers de guerre est le plus important de ces phénomènes. Le contingent à la disposition de la France s'est constitué en 1945 et atteignait dès l'automne le chiffre de 680.000 qu'il a gardé jusqu'au 1[er] mai 1946. Depuis cette date, il a décru assez régulièrement de 15.000 par mois jusqu'au 1[er] novembre, date à laquelle il n'était plus que de 580.000. Cette diminution a été absorbée en partie par le secteur militaire et le contingent au dépôt. Aussi, le nombre de prisonniers mis à la disposition du secteur civil a-t-il moins diminué : de 510.000 le 1[er] juillet, il est passé à 470.000 au 1[er] novembre. La demande américaine de rapa-

J.O. du 31 décembre 1946. La découverte de l'erreur postérieure à la promulgation n'a donc pu changer le chiffre légal de la population française en 1936, qui continue à être faux de 400.000.

2. On ne peut tirer de conclusion sur ceux-ci, en comparant les chiffres des deux recensements relatifs aux étrangers, faute de connaître le nombre des nationalisations faites entre temps.

3. La question est très complexe. On pourrait dire également que le courant normal d'immigration a été retardé et les décès de vieillards avancés.

trier certains d'entre eux est une lourde hypothèque sur cet appoint indispensable.

B) *Qualité.*

Vers le milieu de l'année, tous les travailleurs éloignés de leur travail par des causes les plus diverses auraient dû être remis en place. Mais à quelle place ?

On n'a pas encore de résultat d'ensemble sur le total et la répartition de la population active en France. Des sondages ont été opérés sur les résultats du recensement; ils semblent montrer que les recensables ont eu peur de révéler leur profession exacte : il ne faudra donc pas considérer les chiffres de 1946 comme une observation objective; tel recensé s'est inscrit comme cultivateur parce qu'il possède la carte C; tel autre ne s'est pas déclaré commerçant par peur de recherches du Contrôle économique.

Si l'on n'a pas d'indications sur l'ensemble des 20 millions de Français « actifs », on a cependant des renseignements sur le secteur distributif.

a) Le nombre de fonctionnaires a été établi par l'I.N.S.E.E. En ne comprenant pas les postiers qui font, en réalité, un travail assimilable au secteur privé[4], ni les militaires dont l'effectif est secret, il s'établit ainsi :

État	859.000
Départements et communes	358.000
	1.217.000

b) En 1946, plus de 400.000 déclarations d'ouvertures de commerce ont été enregistrées, dont seulement 30.000 d'anciens commerçants. 25 % des nouveaux commerçants étaient auparavant des ouvriers spécialisés, 25 % des ouvriers ordinaires. Il faut, comme pour les naissances, faire la part des installations retardées qui n'ont pas pu être faites pendant la guerre. Même avec cette réserve, le chiffre indiqué est cependant bien trop fort; il est suggestif, comparé aux chiffres des faillites et liquidations judiciaires, en matière purement commerciale, qui est d'environ 400 pour toute l'année 1946. L'hypertrophie du « secteur distri-

4. En réalité, il ne faudrait compter comme fonctionnaires que ceux qui exécutent un travail d'administration. Mais, par contre, il faudrait leur assimiler les éléments travaillant à l'organisation générale (comités d'organisation, etc.).

butif » (fonctionnaires et commerçants), loin de se résorber en 1946, s'est donc accentuée : il y a là un legs fort désagréable pour 1947.

Autre caractère grave qui s'est révélé en 1946 : le manque de main-d'œuvre qualifiée. La formation accélérée d'ouvriers spécialisés a été entreprise dès l'automne. Mais comme elle demande six mois, elle ne pourra porter ses fruits que cette année.

C) *Durée du travail.*

Pour compenser l'infériorité numérique de la main-d'œuvre, il faut allonger la durée du travail. Mais, en France, la durée légale est de 40 heures, et l'on est attaché à ce chiffre qui a une valeur de symbole dans le pays. Or, la durée moyenne de travail est passée de 42 heures au 1er janvier à 43,5 au 1er juillet. Nettement supérieure à ce qu'elle était en 1938, cette cadence de travail a fini par habituer le pays à la formule suivante, préconisée par le plan Monnet et adoptée par le Gouvernement : la semaine de 40 heures est la durée légale, celle de 48 heures est la durée normale.

Le nombre de semaines par an est 50, en raison des congés payés. Par ailleurs, le chômage a décru. Le nombre de chômeurs secourus (inférieur au chômage réel mais variant comme lui) a décru continuellement de 25.000 en février à 9.000 le 1er novembre.

Ainsi, à la fin de l'année, l'économie française avait dans l'ensemble fait son plein et avait eu (en comprenant les P.G.) une activité exprimée en ouvriers-heures supérieure à celle de 1938.

2. *L'énergie*

A) *Charbon.*

Les disponibilités en charbon ont assez peu varié pendant l'année.

Le rendement de l'extraction française a crû constamment, mais l'été a connu les congés payés et les mois de novembre et de décembre chacun deux jours fériés.

Le palier provient donc des exportations dont la croissance continue depuis juin 1945 a été arrêtée une première fois en mai et juin 1946 par des grèves américaines et une seconde fois après septembre par la réduction combinée des arrivages de la Ruhr et d'Amérique.

Voici la répartition des importations de septembre, dernier mois où elles n'avaient pas été réduites :

États-Unis	528.000
Ruhr	179.000
Sarre	134.000
Belgique, Hollande, Luxembourg	40.000
Grande-Bretagne	27.000
Pologne et Tchécoslovaquie	88.000
	996.000

Seuls les deux premiers postes peuvent augmenter, particulièrement le second. Or, l'année 1946 a été placée sous le signe des grèves américaines et de l'embargo sur le charbon de la Ruhr à destination de la France.

C'est pourquoi l'énergie, particulièrement le charbon, est restée le goulot d'étranglement de l'économie française en 1946.

Les chiffres du dernier trimestre sont les suivants :

	Octobre	*Novembre* (24 jours)	*Décembre* (24 jours)
Production	4.540	4.290	4.170
Importations	720	750	690
	5.260	5.040	4.860

Au total, pour toute l'année, 43,9 millions de tonnes extraites et 10,4 importées.

B) *Énergie hydraulique.*

L'énergie hydraulique n'a pas beaucoup varié autrement que saisonnièrement. Dépassant le milliard de kw. par mois l'été, elle était revenue à la fin de l'année à 800 millions de kw. mensuels, comme aux premiers mois, avec un coefficient de remplissage des réservoirs de 42 % à la mi-décembre; l'importation avait légèrement augmenté jusqu'à un total quotidien de 5 millions de kw.

Cependant, la consommation d'électricité est devenue particulièrement élevée au cours de l'année; tous les ans, la puissance demandée aux heures de pointe devient plus grande : 800.000 kw. en novembre 1945, 950.000 kw. en 1946 vers 6 heures du soir.

C'est pourquoi, à côté du problème de l'énergie totale, il y a celui, plus spécial, de la puissance que les centrales thermiques et hydrauliques peuvent fournir à un moment donné : celle-ci

ne peut dépasser actuellement 800.000 kw. Aussi, dès le 15 novembre 1946, des « délestages » ont-ils dû être effectués alors que l'on aurait pu faire face sans coupures à la demande de 1945. En pratique, cela conduit à un aménagement des heures de travail qui ne peut qu'avoir une influence néfaste sur la production.

C) *Carburants.*

Les importations de carburants n'ont pas non plus changé considérablement pendant l'année, et ne représentent en moyenne que la moitié du contingent de 1938. La modification importante dans ce secteur est la substitution progressive de l'importation de pétrole brut à l'importation de raffiné, conséquence de la mise en marche des raffineries.

3. *Les matières premières*

L'économie a besoin d'un certain nombre de matières premières, non seulement pour la production courante, mais aussi pour constituer un stock de roulement nécessaire à la bonne marche de l'industrie.

L'année 1946 a permis, en fait, la reconstitution des stocks pour les principales matières premières importées qui sont, outre le charbon et non compris le fer et l'aluminium, produits en France : les textiles, la pâte à papier, les métaux non ferreux, le caoutchouc et les oléagineux.

A l'encontre de ce qui s'est passé pour le charbon, ce n'est pas, sauf pour le caoutchouc, une pénurie matérielle qui a limité les achats, mais une question financière; le prix de ces matières était, en dollars, fort augmenté par rapport à 1938; une baisse sensible s'est produite en octobre et novembre, notamment sur le coton, ce qui a dégagé le marché.

4. *Equipement*

Pendant les premiers mois de l'année, le manque de produits sidérurgiques ne permettait pas d'entretenir l'équipement industriel et de réparer les dégâts causés par la guerre. Mais, en mai, la production de biens d'équipement a atteint 87 % de 1938 et les commandes américaines ont été livrées.

S'il est difficile de dire dans quelle mesure la France a amélioré son équipement dans la deuxième moitié de l'année, il est certain que le plan Monnet a reçu un commencement de réalisation.

5. *Transports intérieurs*

) *Fer.*

Ce n'est pas l'état de l'infrastructure qui a, en réalité, limité trafic. Au 1er décembre 1945, en effet, 2.200 ouvrages sur 2.600 taient réparés, ainsi que 90 % des voies détruites et 50 % des ppareils de signalisation. Certes, la reconstruction s'est poursuie pendant l'année, mais elle a porté soit sur certains ouvrages ifficiles à réparer (viaduc de Nogent) ou sur des perfectionnenents qui permettront une capacité de transport plus grande dans s années à venir ou, dès maintenant, une économie de matéel, de personnel ou de combustible.

C'est plutôt l'état du parc qui limite la capacité de transport e la S.N.C.F.

1946 a vu un gros effort en matière de locomotives : réparaons et importations ont permis de porter le parc de locomotives vapeur de 8.700 au 1er janvier à 9.700 le 1er octobre. Ce n'est as encore le retour au parc de 1938 : 12.800; mais ce dernier ait à l'époque nettement surabondant. L'effectif de locomotives ectriques atteignait en novembre 1946 le chiffre de 630, il déassait donc les 610 d'avant-guerre.

Par contre, le nombre de wagons disponibles n'a que peu augnenté pendant l'année : 270.000 en janvier à 285.000 fin novemre (soit environ 58 % des 500.000 wagons de 1938). Mais c'est rtout le nombre de wagons couverts qui est insuffisant : 108.000 n novembre, soit 50 % de 1938.

Toutefois, en augmentant le chargement, notamment en pornt à 12 tonnes l'utilisation normale officielle d'un wagon de tonnes (on retrouve ici aussi une notion analogue à celle des 8 heures normales et de 40 heures légales, de même que c'est lutôt une pénurie de wagons qualifiés qu'une pénurie globale ui forme le goulot), la S.N.C.F. a pu suivre à l'automne la ointe de l'activité et a chargé 1.125.000 wagons en octobre et .264.000 en novembre. En tenant compte de l'augmentation de hargement par unité, l'activité commerciale (c'est-à-dire non ilitaire) a dépassé celle de 1938 à la même époque.

) *Route.*

La Commission de modernisation des transports intérieurs a alisé un arbitrage entre les diverses statistiques de matériel, dmettant qu'au 1er janvier 1946 il y avait en France 175.000 véhiules de transport routier de marchandises, de plus de 2 tonnes ontre 245.000 en 1938).

En 1946, la production de véhicules a été particulièrement en-

couragée, de telle sorte que, pendant l'année, le parc s'est augmenté de la manière suivante pour les plus de 2 tonnes :

Part de la production réservée à la métropole...	35.000
Importations	17.000
Surplus	11.000
	63.000

Cet appoint a été extrêmement sensible. A la fin de l'année, ce n'était plus le nombre de véhicules, mais la pénurie de pneumatiques, dont 10 % des besoins étaient à peine couverts, qui conditionnait l'utilisation du parc.

Le contingent de carburant constituait également une limitation pour les possibilités de transports routiers. Les pouvoirs publics ont aménagé pour cette raison la consommation par trois mesures prises en fin d'année : coordination route-fer pour maintenir les routiers dans les petites distances, réduction de 25 % du contingent d'essence, et taxation de cette dernière au prix élevé de 20,05 francs par litre.

En résumé, l'activité des transports routiers de 1946 a été d'environ 80 % de celle de 1938, elle était limitée à la fin de l'année dans une mesure à peu près égale par le parc et les disponibilités en essence.

C) *Eau.*

Les travaux de déblaiement des canaux et rivières ont été presque entièrement terminés en 1946. Mais le trafic a été limité par le manque de péniches. Sur les 2.432 bateaux du parc fluvial détruits pendant la guerre, 809 seulement appartenaient à des compagnies. Les particuliers, propriétaires des autres, ne sont pas organisés pour la reconstruction. Aussi, en août 1946, n'y avait-il que 8000 bateaux dont 6.700 en exploitation. Et ce nombre ne s'est guère accru jusqu'à la fin de l'année par suite du manque d'acier.

En outre, les péniches de bois très vieilles qui constituent 40 % du parc ont travaillé depuis sept ans sans être entretenues et sont à bout de souffle. Aussi, en 1946, l'indice de la navigation intérieure n'a-t-il été que de 50 % par rapport à 1938.

6. *L'organisation de la production*

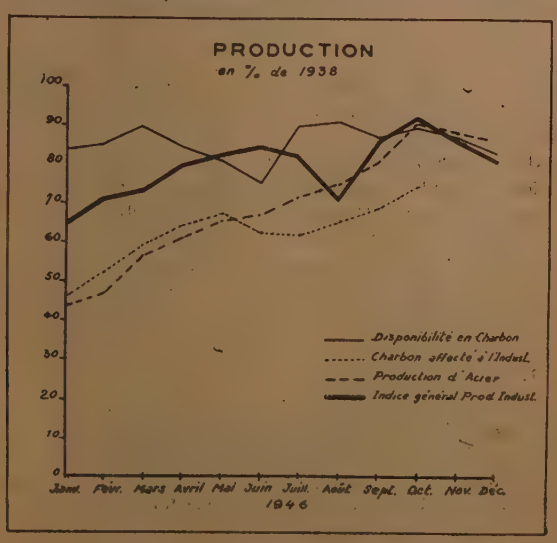
Un élément de la production qui n'est pas négligeable, mais que l'on omet souvent, est son organisation.

A l'échelle nationale, il s'est produit au cours de l'année 1946 un progrès considérable bien qu'il ne se laisse pas mettre en chiffres. L'amélioration des disponibilités en énergie date du commencement de l'année, mais n'a fait sentir ses effets que peu à peu. Avec l'élévation générale du niveau de l'économie, une souplesse de direction s'est peu à peu dégagée. Comme l'a fait fort justement remarquer M. Cusin, la direction de l'économie a été beaucoup plus facile dès que la grande pénurie a disparu : on a pu, petit à petit, faire ce que l'on voulait — on a pu agir au lieu de se laisser pousser par les circonstances.

Malheureusement, seul l'État a bénéficié de ces aises grandissantes. Les organisations professionnelles ont perdu prestige et autorité. En outre, des méthodes artisanales se sont développées dans la petite et moyenne industrie, grâce à des marges bénéficiaires excessives qui permettaient de vivre même aux productions mal organisées.

7. *Production industrielle*

Sous ces diverses influences, la production s'est peu à peu relevée pendant l'année. Cette reprise a été interrompue l'été par les congés payés, puis a culminé en octobre avec un indice voisin de 93 par rapport à 1938. Mais à partir du 15 novembre, la légère diminution des ressources en charbon, et surtout les cou-



pures bi-hebdomadaires de courant dues à une augmentation de la consommation, ont arrêté la reprise. L'indice est retombé à un niveau moins élevé : 86 en novembre et encore moins en décembre en raison des fermetures entre Noël et le jour de l'An.

Parmi les diverses industries, la sidérurgie joue un rôle prépondérant; elle est une industrie-clef, mais risque d'être négligée parce qu'elle est une grosse mangeuse de charbon. Ayant démarré avec un certain retard par rapport à la moyenne, elle n'a pas subi le contre-coup des vacances et avait, à l'automne, rattrapé l'allure générale de la reprise industrielle. Il n'était que temps; la pénurie de pièces métalliques allait devenir critique.

8. *Production agricole*

La récolte de 1946 a été bonne si l'on considère qu'une sous-production agricole est la conséquence normale des guerres : en 1920, la situation était moins favorable.

On peut résumer rapidement la production végétale par les rapports suivants à la moyenne 1934-1938 des principales productions [5] :

Blé	81 %	contre 53 % en 1945
Pommes de terre....	66 %	contre 35 % en 1945
Betteraves	73 %	contre 47 % en 1945
Vigne	63 %	contre 45 % en 1945

La production animale a été nettement inférieure, tant en viande (73 %) qu'en lait (63 %), mais le cheptel s'est reconstitué peu à peu, notamment à la faveur d'une bonne récolte de fourrages (86 %).

En fin d'année, la campagne 1947 s'est dessinée : elle rencontre, comme la précédente, mais dans une moindre mesure, des difficultés provenant du manque d'engrais, de semences et de machines agricoles. Les semailles d'automne avaient porté sur des surfaces légèrement moins importantes que l'année dernière; les gelées de fin d'année sans neige ont détruit les semis sur au moins un million d'hectares.

9. *Production commerciale et de services*

Pour juger des résultats d'une année, il faut ajouter aux productions agricoles, industrielles, la production commerciale, ainsi que celle de tous les autres services rendus aux consommateurs.

5. D'après le premier rapport au Conseil du Plan.

Celle-ci ne se mesure pas aux bénéfices commerciaux; ainsi, le service que rend le laitier détaillant est moindre qu'en 1938 puisqu'il ne livre plus le lait à la porte des clients. Il est difficile de mesurer ces productions. On peut cependant admettre que la production commerciale a suivi la reprise de l'industrie et de l'agriculture.

Par contre, les services qui exigent peu de matières premières (enseignement, services d'avocats, théâtres, etc.) ont certainement été toute l'année au-dessus du niveau de 1938. Il faut en tenir compte pour se faire une idée d'ensemble de la production nationale au cours de l'année 1946 qui a ainsi, au total, été voisine de 80 % de celle de 1938; en prenant le coefficient 6,5 comme rapport moyen des prix, on a l'estimation suivante du revenu national net en milliards de francs de juin 1946 :

Produits nets :

Agriculture	400
Industrie	660
Transports	160
Commerce	270
Services	240
Production nette au coût des facteurs	1.730
Impôts indirects	150
Production nette au coût de marché	1.880
Services de l'État	140
Revenu national net (ou produit national net)	2.020

II. — L'emploi des ressources

1. *Commerce extérieur*

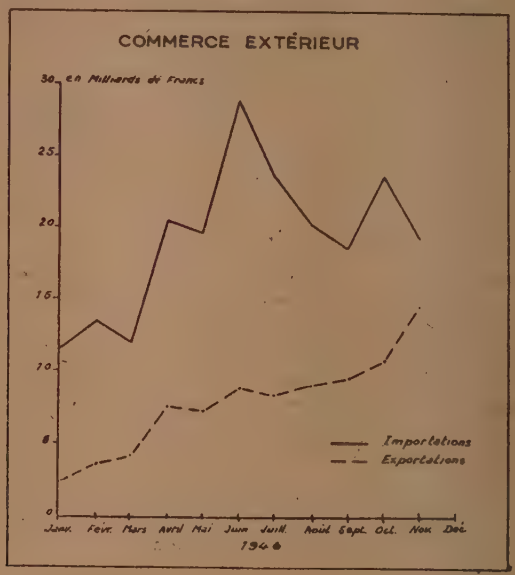
A) *Statistique des douanes.*

Les importations ayant augmenté, le déficit du commerce extérieur s'est accru pendant la première moitié de l'année, atteignant en juin 20 milliards de francs.

Puis, le deuxième semestre, les importations se maintenaient à ce chiffre (donc, elles décroissaient peut-être en valeur), tandis que la courbe des exportations continuait son allure ascendante

et atteignait en septembre 9,5 milliards[6] — et en novembre 14 milliards, réduisant le déficit à 5 milliards.

Au total pour l'année entière, les importations se sont élevées à 234 milliards, dont 52 en provenance des colonies, les exportations à 101 (dont 33 vers les colonies). Le déficit est donc de 133 milliards de francs.



La hausse des prix français a une part dans l'accroissement de la valeur des exportations : ces dernières ont augmenté plus en valeur qu'en volume (500.000 tonnes au début de l'année — 1.000.000 à la fin), mais il ne faudrait pas croire qu'elles n'aient augmenté que de 100 % en réalité, l'amélioration de la qualité des produits finis exportés a joué un rôle important dans l'accroissement de leur valeur.

La hausse des prix n'a pas encore eu pour effet de gêner les exportations vers l'Amérique; on constate seulement à la fin de l'année quelques dénonciations de contrats d'acheteurs scandinaves.

6. *Erratum* : dans la chronique de décembre, page 109, le Commerce extérieur, troisième ligne, il faut lire : nos *exportations* ont dépassé le chiffre.

Les marchés étrangers se sont élargis pendant l'année : un accord commercial a été notamment conclu avec l'Italie en décembre. Enfin, il faut noter la tenue à Londres de la conférence internationale du commerce et de l'emploi. La plupart des Gouvernements représentés (l'U.R.S.S. et ses satellites n'étaient pas du nombre) avaient dû adopter comme base les propositions américaines de retour aux méthodes traditionnelles de libéralisme. Ils ont pu, par la suite, leur proposer des amendements substantiels, notamment pour une période de « transition » pendant laquelle on reviendrait progressivement à la liberté.

B) *Prestations hors commerce.*

En dehors du tourisme, du fret et des assurances maritimes, il y a eu en 1946 deux catégories de prestations hors commerce : les surplus et les réparations.

Ce n'est que le 1er novembre que la Société Nationale de vente des surplus s'est constituée; c'est pratiquement en 1947 que l'Économie française bénéficiera de cet appoint.

Par ailleurs, l'Agence Interalliée des Réparations à Bruxelles, après avoir réparti des bateaux marchands (la France a eu *l'Europa*, sinistré peu après), a procédé à une première répartition de matériel d'usine. Mais les États-Unis d'Amérique ont entravé la bonne marche de l'Agence et se sont opposés à des répartitions ultérieures.

2. *Balance des comptes*[7]

Le premier élément de la balance des comptes est le déficit du commerce extérieur. Mais tel qu'il est indiqué traditionnellement, et même corrigé du tourisme et du fret, ce dernier est calculé entre, d'une part, la France et, d'autre part, les colonies et l'étranger.

Ce qui intéresse l'équilibre de la balance des comptes, c'est au contraire le rapport des échanges entre, d'une part, la zone franc (France et Colonies) et d'autre part l'étranger.

Pour 1946, le plan Monnet indiquait, d'après les résultats des trois premiers trimestres, les éléments suivants en milliards de francs (valeur de juin 1946) pour la balance des paiements courants :

7. C'est en raison de la différence essentielle entre les relations financières intérieures et extérieures que l'on n'a pas voulu ranger les finances extérieures dans le circuit de l'argent et qu'on les a placées près du commerce extérieur.

Dépenses :

Importations d'approvisionnement	277
Frets (solde net) [8]	35,5
Règlements non commerciaux [9] : En revenu	33
En capital	38
	383,5

Recettes :

Exportations (y compris les règlements arriérés de 1945)	80
Tourisme	3
Règlements non commerciaux	14,5
	97,5

D'où un déficit de 286 milliards de francs (déficit en dollars et non en francs; déficit représentant une perte de capital pour la nation, et non un simple transfert de pouvoir d'achat sans perte de capital comme le déficit budgétaire).

Pour le combler, les moyens suivants sont prévus :

Prélèvement sur les avoirs à l'étranger	120
Emprunts à l'étranger (crédits obtenus) :	
— États-Unis	122,5
— Canada	24
— Autres pays	9,5
Emprunts à obtenir	10
	286

Les avoirs prélevés à l'étranger comprennent d'abord les avoirs publics en or et en devises. Ceux-ci ont été liquidés en 1946, sauf une réserve d'environ 120 milliards de francs.

Les avoirs privés existant à l'étranger ont été recensés et évalués à 24 milliards de francs pour les devises fortes et 120 milliards pour les valeurs étrangères en monnaies fortes. C'est pourquoi les réquisitions de valeurs ont été faites en 1946; à noter parmi celles-ci les réseaux ferroviaires argentins vendus pour 183 millions de pesos.

8. Le fret figure aux dépenses parce que les importations sont comptées transports non compris. Au chapitre précédent, les transports étaient évidemment compris, puisqu'il s'agissait des chiffres des douanes.

9. Service de la dette extérieure, transfert des salaires des ouvriers étrangers travaillant en France, transferts non commerciaux divers.

Au sujet des prêts directs; il faut noter les deux accords financiers franco-britanniques : le premier, du 29 avril 1946, était fort strict et exigeait une livraison immédiate d'or. Le second, en décembre, consolide une dette de 100 millions de livres.

Enfin, l'on remarquera le dernier poste « Emprunt à obtenir ». Il s'agit d'une partie de la demande d'emprunt de 500 millions de dollars déposée par la France et discutée en ce moment par la Banque Internationale.

3. *Les stocks*

Entre la production et la consommation s'interposent non seulement le commerce extérieur, mais aussi les variations de stocks.

Il était normal qu'en 1946 se reconstituassent les stocks de matière première nécessaires à la production qui avaient été épuisés pendant la guerre. Il était même normal qu'il en fût de même pour les stocks de produits finis formant le « volant » des commerçants. Mais il est certain que, pendant l'année, une partie de la production supérieure à ce qu'il eût été normal n'est pas arrivée au consommateur.

Cela provient, d'une part, de la multiplication des commerces : chacun des nouveaux 400.000 commerçants de l'année a dû se constituer un fonds de roulement. Mais cela tient en partie aussi à l'augmentation anormale des stocks dans certaines entreprises, rendu possible par les trop grosses marges bénéficiaires accordées ou les profits illicites réalisés dans la profession. Il résulte d'une enquête officielle que le financement des banques n'en est pas la cause. Mais on n'a pas cherché un remède dans sa suppression : on aurait pu s'abstenir de prêter dans les secteurs où étaient connus de notables auto-financements, mais on en est resté, dans les milieux bancaires, à la notion de « prêt normal » sans faire de discriminations, d'ailleurs difficiles. Toutefois, dans le secteur particulièrement atteint des tissus, il semble que la réglementation du warrant industriel et le contrôle des livres d'achat doivent empêcher la constitution des stocks.

4. *La distribution*

A) *Les produits alimentaires.*

L'année 1946 n'a vu aucun changement sensible dans le mode de répartition des produits alimentaires. Seule, la répartition de la viande a connu un nouveau régime : un nouvel échec.

Faute de pouvoir collecter les porcs, les moutons et la volaille, le ravitaillement s'était reporté pendant le premier semestre 1945 sur les bovins. Mais la collecte était de plus en plus difficile. On

inaugura un système qui prétendit satisfaire tout le monde : suppression des impositions et liberté des prix à la production, taxations et subventions au détail. En janvier 1946, le Gouvernement décida de taxer la vente en gros de viande, plus facile à vérifier. Au mois d'août, M. Farge décida d'appliquer à la viande le régime du double secteur *au détail* (150 grammes à la taxe, le reste librement) avec prix unique à la production. En novembre, on est revenu à ce que le style officiel appelle « la réintroduction dans le secteur taxé des viandes de bœuf, de veau et de mouton ».

B) *Les autres produits.*

L'année 1946 a vu également l'échec des programmes utilitaires. L'esprit de parti s'est mêlé à cette innovation (pour ou contre), et il est très difficile de faire le point. Il est intéressant de noter, cependant, que, vers la fin de l'année, le public se détachait des articles d'utilité sociale; ceux-ci étaient vendus au milieu de l'indifférence dans certaines régions. N'étant pas chers, ces articles sont suspectés d'être de mauvaise qualité. Quelle philosophie n'en pourrait-on pas tirer ?

5. *La consommation*

Si l'on jette un coup d'œil sur l'année 1946, on pourrait s'étonner de ne trouver aucune amélioration dans la consommation, alors que la production a augmenté. C'est ainsi que les statistiques montrent que les Français mangent autant de pain qu'avant la guerre. Cela peut s'expliquer de deux manières.

Tout d'abord, il est certain que la consommation d'une partie importante de la population, celle des campagnes, s'est améliorée ou, en tous cas, n'a pas diminué. On pourrait en dire autant de celle de trois catégories de citadins : les gens très riches, les commerçants et certains spécialistes. Le reste de la population subit à lui seul non seulement le déficit global, mais le contrecoup de l'augmentation de la consommation rurale.

En outre, c'est une loi de psychologie économique connue des conjoncturistes que des améliorations lentes ne sont jamais perçues par les intéressés [10].

6. *La santé publique*

L'amélioration la plus nette est, à l'automne, en 1946, le retour à une mortalité infantile normale, qui avait atteint en 1945 un taux double de l'ordinaire.

10. Quand, d'un secteur économique n'émane aucune plainte, M. Sauvy en tire le diagnostic : « Amélioration modérée et continue. »

Par ailleurs, des difficultés ont été rencontrées dans les livraisons de lait condensé américain. Cet aliment est destiné pour les six septièmes aux enfants de zéro à dix-huit mois intolérants au lait frais et pour un septième aux enfants de zéro à trois ans du bassin méditerranéen. Or, le lait reçu au premier semestre était impropre à la consommation infantile. Un accord a pu être réalisé en octobre pour l'envoi de lait meilleur.

La mortalité générale a été faible : 305.000 au premier semestre (350.000 au premier semestre de 1939). On peut l'attribuer aux décès prématurés les années précédentes des personnes qui seraient normalement mortes cette année.

III. — Le circuit de l'argent

1. *Les comptes de l'État et des collectivités locales*

A) *Dépenses.*

En se retirant M. Schumann a laissé un inventaire qui donne des renseignements substantiels sur les finances françaises, et entre autres sur l'exercice 1946.

Dans notre dernière chronique, nous avions extrait de cet inventaire en préparation le détail des 586 milliards de dépenses du budget de 1946. Les services des finances précisent que, ramenées à leur volume par les indices des prix de détail, les charges de ce budget représentent trois fois celui de 1913 et 1,14 fois celui de 1938.

Il ne faut pas tenir compte des budgets annexes, véritables bilans de services industriels, notamment celui des P.T.T. Mais il faut y ajouter :

1° L'amortissement de la dette assuré par la Caisse Autonome — 12 milliards de francs;

2° Les opérations des comptes spéciaux du Trésor.

Ceux-ci sont très nombreux et très touffus. Au compte n° 12 : « Opérations financées au moyen de ressources spéciales », on peut lire les postes suivants : Impex, Accord franco-britannique; Emploi des ressources provenant de l'émission de monnaie en territoire occupé.

Au total, ces comptes forment un ensemble assez compliqué mélangeant les versements effectifs, les écritures d'ordre et les opérations avec l'étranger. Du montant de 150 milliards pour les huit premiers mois, donné par l'inventaire, on peut hasarder un chiffre global pour l'année de 200 milliards (très approximatif).

De cette somme, il faut éliminer au moins 40 milliards de sub-

ventions aux collectivités locales que nous ne devons pas compter deux fois; l'État, en effet, est, par ses subventions, le principal pourvoyeur du budget de ces collectivités dont le système fiscal, trop désuet, n'a pu s'adapter aux circonstances.

Les dépenses des départements et communes doivent s'ajouter à celles de l'État. En 1946, elles seront vraisemblablement de 27 milliards pour les premières et 56 pour les secondes.

Le total des dépenses publiques pour 1946 peut donc s'établir comme suit :

Dépenses budgétaires	586
Amortissement autonome de la Dette	12
Compte du Trésor (non compris subventions aux collectivités)	160
Dépenses des départements	27
Dépenses des communes	55
Total	840

B) *Recettes.*

Trois catégories : impôts, emprunts et émission de monnaie.

a) D'après l'inventaire, les premiers ont rapporté en 1946 :

A l'État	373
A la Caisse Autonome	37
Aux départements (estimation)	10
Aux communes (estimation)	30
Total	450

b) Le produit net des opérations en devises : il s'agit, en réalité, de recettes intérieures, conséquence de la liquidation de notre avoir en or et en devises. L'inventaire l'estime, pour les huit premiers mois, à 106 milliards; on peut admettre 150 milliards pour l'année.

c) Les avances de la Banque de France : celle-ci ont été en 1946 de 68 milliards, auxquels il faut ajouter 12 milliards de diminution des comptes courants et 35 milliards de Bons du Trésor négociables remis en échange de cession d'or aux Fonds de Stabilisation des Changes.

d) Les emprunts étaient les suivants pour les huit premiers mois :

Bons à court terme	8
Traites émises en règlement de dépenses	39
Long terme	20
Total	67

On peut difficilement évaluer à plus de 75 milliards l'année entière. Le marché des effets du Trésor a été très faible à la fin de l'année et a dû être soutenu par des achats de la Caisse des Dépôts et de la Banque de France (politique d'*open market*).

e) Diminution des encaisses du Trésor : elles doivent être d'environ 50 milliards.

La contre-partie des dépenses peut donc s'estimer très grossièrement ainsi (toujours en milliards de francs) :

Recettes fiscales	450
Contre-partie de la liquidation de l'or ou des capitaux étrangers	150
Emprunts publics	75
Bons du Trésor placés à la Banque de France	35
Avances et décaissement de la Banque	80
Diminution des encaisses du Trésor	50
	880

Dans ce total, certains chiffres sont connus avec précision. Au contraire, les résultats d'opérations sur devises et des emprunts résultent d'une estimation très approximative.

2. *Prix et salaires*

L'évolution des prix et des salaires en 1946 a été dominée par le fait que l'État restait le maître des salaires et d'une partie des prix. Certes, les prix du marché noir échappaient à sa direction. Il n'empêche que les fortes poussées de prix et de salaires ont fait sentir leur effet par l'intermédiaire des décisions du Gouvernement.

L'année a, en outre, été caractérisée par quatre erreurs persistantes que chaque gouvernement a hérité de son prédécesseur :

a) la situation des finances publiques est le danger numéro 1;

b) la clef du problème est dans le rapport entre le salaire de l'ouvrier et celui des produits industriels qu'il peut acheter;

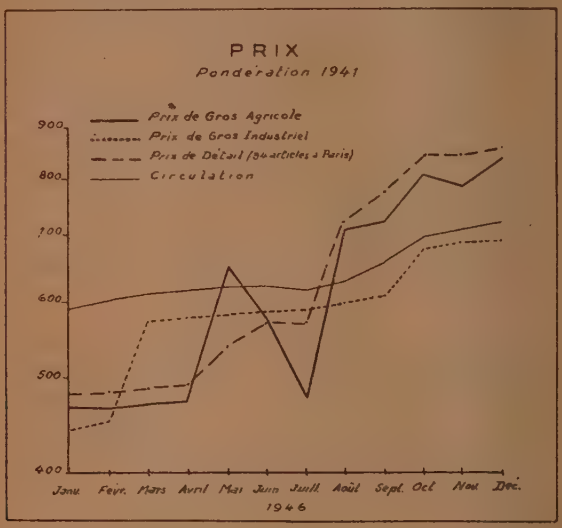
c) un écart ne peut se rattraper que par la hausse de l'élément le plus bas;

d) il faut procéder uniquement par des mesures d'ensemble.

Sans revenir sur la réfutation de ces erreurs[11], voyons leurs conséquences. Le graphique ci-dessous représente, à une échelle

11. Voir la chronique du numéro de *La Vie Intellectuelle* du mois de juillet 1946.

logarithmique [12], les variations des prix de gros [13] industriels, des prix de gros agricoles, celles de la circulation à l'indice 100 en 1938 [14]. On n'a pu faire figurer l'indice des salaires, trop difficile à établir mensuellement.



A) Jusqu'en juillet, on constate une hausse continue, mais modérée. L'indice des prix de gros des produits alimentaires est, en général, inférieur à l'indice des prix de gros des produits industriels. La circulation, plus forte au début de l'année, se fait rattraper.

Les salaires ne figurent pas sur le graphique. Voici les indices suivants pour le mois d'avril 1946 :

12. L'échelle logarithmique est préférable, car des hausses proportionnelles (100 à 150 — 200 à 300) sont représentées par des pentes identiques.

13. La S.G.F. calcule deux indices de prix de gros suivant les volumes relatifs de produits disponibles en 1938 et 1941. Cela donne, pour les prix alimentaires en novembre, respectivement 877 et 793. Ce qui montre les restrictions qu'il faut apporter aux conclusions. C'est la pondération 1941 qui est adoptée ici.

14. Pour la circulation, on s'est contenté de transcrire le nombre de billets en milliards, puisque la circulation moyenne de 1938 était de 101,7 milliards.

Prix de gros des produits industriels	579
Prix de détail (23 articles) à Paris	491
Prix de pension de l'ouvrier célibataire	510
Salaire horaire du manœuvre à Paris	302
Salaire horaire du manœuvre en province	404

Mais ces éléments sont insuffisants pour la comparaison.

a) *Si l'on veut comparer le prix des objets fabriqués au coût de la main-d'œuvre*, il faut ajouter les charges incidentes du salaire qu'il est intéressant de connaître en % de ce dernier. Ce sont les suivants pour l'industrie des métaux de la région parisienne[15] :

	Octobre 1938	*Avril 1946*
Accidents du travail	3	7,17
Allocations familiales	3,2	9,43
Assurances sociales (quote-part patronale)	4	6
Congés payés (taux moyen)	4,69	6,54
Financement de la retraite des vieux	—	4
Taxe d'apprentissage	0,2	0,2
Journée de la victoire	—	0,61
Total en %	15,09	33,95

Dans ces conditions, le coefficient d'augmentation d'un manœuvre à Paris est de 351 et en province de 470.

L'indice des prix de gros de produits industriels est 534. En tenant compte de la diminution du rendement (due en particulier à une production moindre) et à l'augmentation des frais généraux, on peut en conclure qu'une entreprise pouvait, dans le cas défavorable, être assez gênée, et dans d'autres faire des marges considérables même au prix légal.

b) *Si l'on veut estimer le pouvoir d'achat de l'ouvrier*, on voit que, pour le célibataire, le prix de pension augmente plus que ses gains par rapport à 1938.

Mais il faut se rendre compte qu'en 1938 les gens sans enfants étaient, quelle que soit leur catégorie, des économiquement forts auxquels la société assurait une prime de stérilité. La disparition de cette prime doit leur donner en 1946 un pouvoir d'achat relativement plus faible.

15. *Bulletin S.G.F.*, septembre, octobre, novembre 1946, p. 443.

c) *Si l'on veut estimer les gains des cultivateurs*, il faut se rendre compte que la campagne 1945 n'avait donné en moyenne que 55 % d'une année d'avant-guerre. Un coefficient 600 des prix agricoles n'aurait assuré aux cultivateurs qu'une rémunération globale au coefficient 330... s'il n'y avait pas eu de marché noir.

B) En juillet, les représentants des agriculteurs demandent une hausse des prix et ceux des ouvriers une hausse des salaires. Les premiers, craignant une rémunération insuffisante, ne pensent pas aux conséquences d'une dépréciation sur l'épargne. Les seconds n'ont en vue que la réduction des marges de prix industriels sans penser que 60 % de la rémunération des salaires qu'ils représentent est employée à acheter des produits agricoles. Personne n'émet l'idée de n'augmenter ni les uns ni les autres en baissant les prix industriels, et le Gouvernement moins que personne. Ce fut, de sa part, une grosse faute.

Bien entendu, les prix monteront. Ce qu'indiquent les statistiques dont il faut d'ailleurs corriger les courbes relatives aux produits alimentaires. L'écart de juillet, août et septembre est dû à une circonstance technique : le double marché des viandes de bœuf, de veau et de mouton pratiqué pendant ces trois mois avait « gonflé » artificiellement l'indice.

Au mois de novembre, l'indice était rentré dans le rang en même temps que le régime de la viande. En admettant que les salaires aient augmenté en moyenne de 25 %, on avait à peu près l'échelle suivante des indices par rapport à 1938 :

Prix de gros des produits industriels (pond. 41)...	692
Prix de détail des 34 articles[16].....	856
Prix de gros des produits alimentaires.....	793
Circulation	704
Salaire à Paris.....	377
Salaire en province.....	505

Ce qui laisse apparaître des écarts plus importants en fin d'année qu'en été. A noter quelques retardataires particulièrement défavorisés : les rentes et surtout les loyers, que l'année 1946 a écartés encore plus de leur valeur réelle. La circulation était au-dessous du niveau des prix.

Les difficultés monétaires étaient dues à la diminution de la production (80 % d'avant-guerre de l'année pendant 1946), et l'augmentation de la part de cette production allant aux cultiva-

16. Ces trente-quatre articles : nourriture, éclairage, chauffage, correspondaient en 1938 à 65 % (et maintenant à 70 %) du budget-type d'une famille d'ouvriers.

teurs. Ne pouvant avoir que 65 à 75 % de leurs revenus en nature d'avant-guerre, les citadins couraient après un revenu nominal fantôme.

3. *Marché monétaire*

Il était d'autres estimations de la valeur de la monnaie. Sans revenir sur l'opinion du public[17], on peut signaler que les versements dans les caisses d'épargne se sont considérablement accrus en juin et juillet (habituellement la première quinzaine), puis après la Conférence des prix se sont intensifiés.

Voici les montants des excédents de versements sur les retraits au milieu de l'année (en millions de francs) :

Avril	1167
Mai	2102
Juin	6341
Juillet	3471
Août	1615
Septembre	418
Octobre	retraits.

Enfin, il n'est pas indifférent de savoir que les taux monétaires officiels n'ont pas varié en 1946 :

Taux des avances de la Banque de France	2,75 % (3 % en 1939)
Taux des Bons du Trésor	1,75 % (2,75 % en 1939)
Taux d'escompte de la Banque de France	1,63 % (2 % en 1939)
Taux de l'argent au jour le jour	1,30 % (1,6 % en 1939)

Les trois premiers sont fixés officiellement; le taux de l'escompte de la Banque 1,63, ou plus exactement 1,5/8 %, a permis au portefeuille d'effets de la Banque de France de se gonfler de 70 milliards en 1946.

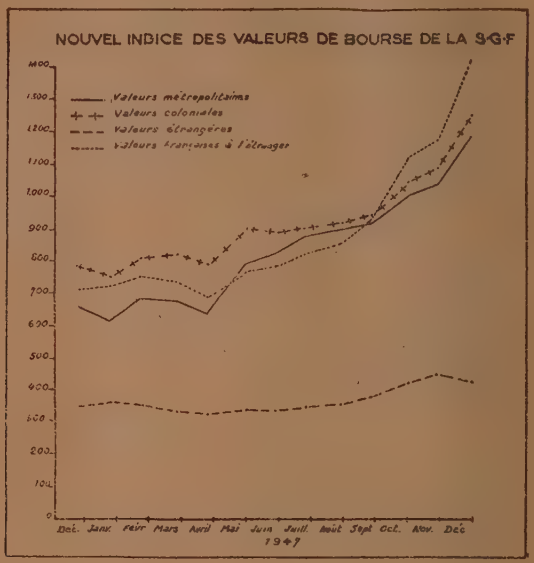
4. *La Bourse*

La hausse sur les titres à revenu variable a été à peu près constante en 1946. La nationalisation de secteurs importants de l'économie française fin 1945 a bloqué un certain nombre de valeurs.

La Statistique générale de la France a dû ajuster ses calculs et recréer un indice général de 295 valeurs françaises à revenu varia-

17. Voir chronique de décembre 1946.

ble, dont 185 métropolitaines et 22 coloniales (base 100 fin décembre 1938), ainsi que l'indice des 20 valeurs étrangères. Voici les variations de ces indices :



En d'autres temps, cette hausse eût été imputée au moins en partie à la reprise industrielle. En fait, d'autres éléments ont joué.

D'abord la fuite devant la monnaie. Celle-ci a eu deux objets. Vers l'intérieur, échapper aux augmentations de prix; vers l'extérieur, éviter les conséquences d'une dévaluation.

Ensuite, une curieuse conséquence de la procédure d'indemnisation des sociétés nationalisées; les actionnaires ont été indemnisés d'après le cours des titres en Bourse. C'était pénaliser les réserves occultes qui n'étaient pas en relation avec les cours des titres. L'auto-financement montre ainsi ses inconvénients dans les secteurs susceptibles d'être nationalisés. Aussi, les bilans furent-ils réévalués, les bénéfices avoués et les cours soutenus.

Conclusion

Cette réaction boursière est à l'image de l'année 1946. Au fond, celle-ci a vu la reprise. Le nier serait réfuter deux souvenirs : l'un, proche, du 1er janvier de cette année, l'autre de l'année 1920. Le premier montre un passage de l'échelon 60 % à l'échelon 90 % de 1938 : ce n'est pas si mal que cela. L'autre nous souligne que l'on se remet de cette guerre aussi bien que de l'autre. Ce n'est pas décourageant non plus.

Seulement il y a quelque chose de changé; cela se traduit sur le plan monétaire qui représente l'évolution sociale, et non sur le plan de la production qui est purement économique.

Si la faute, incontestable, d'un gouvernement préoccupé des élections a fait perdre un échelon sur le premier, il ne semble guère, dans les circonstances actuelles, qu'on aurait pu faire beaucoup mieux sur le second.

Et au total, il y a plus de choses rentrées dans l'ordre en 1946 que de nouvelles perturbations créées.

Jacques Dumontier.

EN LISANT REVUES ET HEBDOMADAIRES

Au mois de décembre, nous notions que seule une question compte, celle de savoir si l'organisation sociale collective qui se construit nécessairement sera pour la croissance ou la destruction des valeurs humaines, nous permettra d'inventer une nouvelle forme de la liberté. Cette question, le communisme nous oblige à la poser avec toute son acuité. Ne nous illusionnons pas d'ailleurs : si le communisme actuel n'existait pas, un autre mouvement surgi à sa place ne manquerait pas de nous poser la même question. Le communisme prétend être précisément cette doctrine qui, seule, sauvera la liberté, sinon pour l'immédiat, du moins dans les générations à venir. Les trois quarts des Français se méfient d'une dialectique qui ne libérera leurs petits-neveux qu'après les avoir rendus temporairement esclaves. Sur ce sujet, on lira, dans *Une Semaine dans le monde* des 7 et 14 décembre, deux excellents articles de Jacques Fauvet, rédacteur politique au *Monde*.

Dans le premier, *Communistes et socialistes ou l'accord dissonant*, Jacques Fauvet évoque les rapports entre les deux partis dits « ouvriers » :

> Toute l'histoire politique de ces deux dernières années pourrait se ramener à celle des rapports entre les partis communiste et socialiste.

Or, en dépit des projets d'entente, le désaccord ne cesse de s'accentuer. Qui en douterait peut se reporter au discours que M. André Marty prononça à Longjumeau le 22 septembre dernier, et reproduit dans les *Cahiers du Communisme* de décembre : *Lénine et Staline, génies de la pensée et de l'action*. Voici comme est traité M. Léon Blum, le premier de nos présidents du conseil, qui depuis un an connut une universelle popularité et pour lequel M. André Marty lui-même vota par deux fois en plein accord avec ses collègues.

> Depuis 1919, en France, les divers groupes révisionnistes du marxisme ont toujours été couverts ou animés par Léon Blum. Si l'on revoit leur politique durant ces vingt-sept ans, on est bien obligé de constater qu'ils se sont toujours trompés sans exception aucune, sur tous les problèmes essentiels, et avec éclat.

Et cela continue... Dans l'autre parti frère, M. Guy Mollet, nouveau secrétaire général et quoique représentant la tendance communisante du parti socialiste (*Revue Socialiste* de décembre), dans l'examen de conscience auquel l'amènent les échecs persistants et croissants de son parti, écrit avec quelque amertume :

> Le parti communiste... n'avait garde d'affirmer son caractère révolution-

naire, évitant dans sa propagande tout ce qui aurait pu faire peur : dans ses réunions, *L'Internationale* était bannie, et les drapeaux rouges disparaissaient sous les plis des drapeaux tricolores.

Puis, définissant la conduite générale de son parti, il nous en montre du même coup l'intime déchirement :

L'unité organique de la classe ouvrière reste — et nul au sein du parti ne songe à le contester — l'un de nos principaux objectifs. Si elle n'est pas immédiatement réalisable, c'est que subsistent encore de sérieuses différences entre les deux partis qui, actuellement, représentent la classe des travailleurs. Nous ne cesserons pas d'affirmer ces différences, avec la conviction que c'est seulement ainsi que nous parviendrons quelque jour à les atténuer, puis à les faire disparaître. Mais, nous refusant nettement à une unité dans la confusion, nous nous opposons avec une égale fermeté à entrer dans les rangs anticommunistes. [...] Que serait ce « travaillisme » vite coupé des travailleurs, groupement hétérogène qui verrait côte à côte laïques et cléricaux, socialistes collectivistes partisans de l'économie dirigée, et conservateurs, tenants du libéralisme économique ?

Puis de conclure non sans tristesse :

... Dans quelques années, dans quelques mois peut-être, notre position sera mieux comprise des masses.

Ce déchirement socialiste n'est pas propre à la France, puisqu'il vient d'aboutir en Italie à la séparation des deux leaders et de leurs partisans : MM. Nenni et Saragat, et il n'est pas non plus sans échos dans les autres groupements de notre pays. M. Jacques Fauvet écrit fort bien :

Le drame socialiste n'est nullement singulier. Il est un cas particulier du drame contemporain. Une option est à faire tôt ou tard. Elle n'est pas d'ordre politique, mais d'ordre intellectuel. Elle n'engage pas le citoyen seulement, mais l'homme tout entier. Et si le socialisme est déchiré, c'est qu'en lui se rencontrent, se justaposent, et s'opposeront un jour deux types de l'homme. Les liens de l'amitié peuvent encore les réunir. Mais plus forte que leur volonté, leur nature les a déjà séparés. C'est une impression étrange que de rencontrer au sein de ce parti des hommes dont on se demande en vain ce qu'ils ont encore de commun. Des préjugés d'amour-propre seuls les retiennent de rejoindre l'un des deux mondes qu'ils côtoient, l'exigence de la liberté personnelle pour les uns, — la crainte de n'être pas au parti communiste aussi libres qu'ils le sont au parti socialiste, — et pour les autres l'intransigeance de la pensée laïque, le refus de paraître infidèle à toute une tradition. Leur raison d'être est la raison. Et ils auront raison, disent-ils, parce qu'ils ont raison.

D'autres, au contraire, ont choisi nettement contre le communisme. Ce sont les modérés. Mais aboutiront-ils dans leur campagne. Sûrement non, nous dit, le 14 décembre dans le même hebdomadaire, M. Jacques Fauvet (*Pourquoi l'anticommunisme des modérés est-il impuissant?*). C'est qu'ils n'ont pas le courage, ni l'intelligence, de regarder le vrai visage du communisme.

Les adversaires du communisme connaissent bien le masque dont il se couvre. Mais leur propagande ne le lui arrache que pour lui en remettre un autre. De ces ministres généreux, ils en font des sectaires incapables; de ces serviteurs de l'État, ils en font des déserteurs de la nation, et de ces fils du peuple, des enfants de Staline. Or, le peuple ne les écoute pas ou se moque des images d'Épinal ou de Moscou qui lui sont présentées.

Ce qu'il eût fallu dénoncer, c'est

son erreur fondamentale, philosophique ou simplement humaine. C'est injurier le peuple et ne pas croire en lui que de l'imaginer insensible aux choses de l'esprit. L'expérience du contraire est faite. Devant des auditoires ouvriers, des hommes, des politiques, et non des moralistes, sont venus « démonter » pièce à pièce le marxisme et démontrer son vice de construction. Ils leur ont concédé l'injustice du monde et la rudesse des temps. Ils leur ont accordé que le paradis communiste pourrait leur être moins rude que la terre capitaliste, mais qu'il serait comme elle un « bagne », un bagne matérialiste, et ne laisserait point épanouir cette part d'eux-mêmes qu'ils veulent garder libre. Ils ont reconnu que le collectivisme pouvait assurer de nouvelles richesses matérielles aux nations, mais qu'elles seraient payées de nouvelles pauvretés morales ou spirituelles. Bref, dans l'atmosphère la plus réfractaire, celle des réunions électorales, des hommes ont voulu parler d'idées à des masses gavées de slogans. Et les chiffres prouvent qu'ils ont été compris et parfois suivis. Malgré la mentalité de classe qui les tient prisonniers, des ouvriers ont pu découvrir l'illusion communiste et l'abandonner.

Parmi les adversaires du communisme, il est trois sortes d'hommes : ceux qui défendent un intérêt, ceux qui défendent un passé, ceux qui défendent un idéal. Les premiers n'ont pas à être écoutés. Les seconds (libéraux de vieille tradition laïque et jacobine) feraient bien de retrouver « la foi originelle qu'ils avaient dans l'homme ». Les troisièmes, seuls valables, sont, pour l'immense majorité, les chrétiens. Ils connaissent actuellement le nombre et la vogue...

parce que, comme les conservateurs ne l'ont pas tous réussi, ils se sont efforcés de dénouer l'idéal et l'intérêt... Parce que, comme les libéraux ne l'ont pas tous entrepris, ils se sont essayés à retrouver la fraîcheur première de leur foi, qui, elle aussi, est une humanisme, celui qui continue, après la Renaissance, d'avancer péniblement dans la voie du spiritualisme...

Entre le torrent du communisme et le fleuve de l'humanisme, directement ou indirectement issus du christianisme, il n'est, semble-t-il, à l'heure qu'il est, de place que pour des rivières perdues ou des ruisselets chantants et inutiles.

Or pareille attitude demande que nous ne nous opposions pas au communisme pour n'importe quelle raison. Il est vain de rappeler, une fois de plus, qu'il est des positions, d'ordre économique, par exemple, sur lesquelles nous pourrions rencontrer un accord, qu'il est des revendications sociales que nous pourrions et devrions faire nôtres. Mais il est un point sur lequel le combat doit être mené, c'est celui de la liberté. Nous sommes en plein accord avec M. Jacques Fauvet. Seulement, sur ce point encore, il nous faut connaître et regarder en face le vrai visage du communisme. Car, ainsi que le note Charles Bettelheim (*La Revue Internationale*, novembre 1946 : *Le double caractère du travail*) :

Il est clair qu'en s'éloignant du marxisme, non seulement on contribue à en donner une fausse image, mais encore l'on rend la tâche aisée à des critiques qui sont toujours en quête de conceptions erronées d'apparence marxiste pour, en démolissant ces conceptions, faire croire qu'ils ont démoli le marxisme lui-même.

Cette erreur est beaucoup plus pernicieuse aux adversaires du marxisme qu'au marxisme lui-même.

Or le même numéro de cette revue présente deux études sur la li-

berté, suivies d'une brève note. Le second article est de Aimé Patri : *Le principe de causalité et les sciences humaines.* Dans la note qui y fait suite, M. Pierre Naville est quelque peu dur pour cette dernière étude :

L'article de A. Patri sur « le principe de causalité et les sciences humaines » appartient plutôt au type conciliateur... Pour réussir cette conciliation « satisfaisante » entre des points de vue bien différents, et dont il oublie tout à fait la signification historique, Patri est amené à les réduire à des sortes de jeux de mots.

Il est vrai que les suggestions de M. Patri sont plus ingénieuses que sérieusement critiques. Partant des relations d'incertitude d'Heisenberg établies dans la microphysique, il les transporte à l'échelle humaine et sociale.

Le succès incontestable de certaines prévisions sociologiques fondées sur les statistiques utilisées dans les lois de corrélation n'a donc rien à faire avec la question de savoir si les individus qui composent la société sont libres ou déterminés dans leur comportement : une loi de corrélation qui permet de prévoir à coup sûr une augmentation du taux de nuptialité dans une société donnée n'autorise aucune assertion certaine concernant le mariage éventuel de M. X...

L'étude traduite d'un ouvrage de M. Vernon Venable, paru récemment aux États-Unis : *Human nature, the marxian view* (L'homme et la nécessité naturelle), nous paraît d'un intérêt plus grand. L'auteur « recherche » dans les textes de Marx et d'Engels et dans leur interprétation — sans aller au-delà — une réponse à la question posée par l'existence d'un être qui affirme sa liberté dans un univers déterminé.

Admettons pour le moment que la science marxienne est capable de démontrer sa justesse empiriquement, même dans son usage du concept d'une société sans classes. Marx et Engels n'ont-ils pas outrepassé le possible en aboutissant à une conception de la nécessité naturelle qui rend l'agent humain — et par conséquent l'éthique humaine — tout à fait superflus, tout autant que le ferait l'impossibilité même de son action ?

Selon Marx, nous dit M. Vernon Venable, l'homme met la main à son propre destin. La question est en effet de savoir si la connaissance humaine peut jouer sans équivoque une part active dans la transformation historique et humaine, telle que la science marxienne la conçoit ? Le problème, en fin de compte, est épistémologique. Le voici clairement posé :

La nécessité d'une future société sans classes dépend de la vérité actuelle de deux propositions antécédentes, à savoir qu'une société sans classes suivra nécessairement la défaite de la bourgeoisie, et que la bourgeoisie sera nécessairement battue.

Or, de ces deux prémisses, la première est aussi nécessairement vraie, selon Marx, que les déterminations de la science mathématique elle-même, la seconde propose à l'agent un choix qui est de savoir comment se comporter par rapport au convoi de l'histoire.

C'est ici qu'apparaît la difficulté : s'il est réellement libre de sauter dans le convoi ou d'en sortir, le convoi de l'histoire lui-même ne va-t-il pas commencer à errer sans espoir ? Qui pourra affirmer que sa direction est déterminée, et plus encore qu'on peut la prédire avec la précision d'une science naturelle ? A l'inverse, si sa direction est en fait déterminée, pourquoi ne

serait-ce pas n'importe qui — tout comme n'importe qui peut assumer la responsabilité d'une observation astronomique — qui pourrait le propulser ? Pourquoi l'agent marxien ne pourrait-il pas rester patiemment assis en attendant que la bourgeoisie soit battue ? Telle est peut-être la forme la plus catégorique, au moins dans son aspect éthique, sous laquelle on peut poser le dilemme de l'inévitabilité historique.

La solution serait dans le type de connaissance proposée par Marx et Engels et qui s'identifie à la production :

Pour Marx et Engels, la connaissance est donc, en ce sens, production, et la production connaissance. L'épreuve fondamentale et finale — disent-ils — est « la pratique, c'est-à-dire l'expérience et l'industrie ». « Si nous pouvons prouver la justesse de notre conception d'un processus naturel en le produisant nous-mêmes, dit Engels, en le créant à partir de ces conditions et en l'utilisant pour nos propres buts » — c'est alors la fin de l'inconnaissable, c'est la connaissance certaine. Et c'est là un fait évident de production... Ce serait là, cependant, une appréciation bien rapide et superficielle de la situation que Marx et Engels envisagent en fait. C'est précisément parce que la connaissance véritable n'est pas séparée de la pratique, soutiennent-ils évidemment, c'est précisément parce que l'action est liée à la connaissance qu'il est possible de connaître le développement futur de l'histoire. Les hommes sauront effectivement réaliser une révolution victorieuse, car ils sauront comment s'y prendre grâce à la connaissance acquise. Le facteur connaissance a donc ici un statut causal effectif, bien que, évidemment, ce statut ne soit pas uniquement causal. Cela explique peut-être pourquoi Marx et Engels ne se sont permis, ni à eux-mêmes, ni à leurs disciples, d'agir sans théorie, ou d'élaborer une théorie sans pratique.

C'est un problème voisin qu'étudie M. Jean Hyppolite dans *La Revue Socialiste* de novembre (*Marxisme et Philosophie*). Son but est de souligner (contre M. Cornu, semble-t-il) la dépendance de la doctrine du *Capital* et du *Manifeste Communiste*, par rapport aux premiers écrits de Marx, et en conséquence à la *Phénoménologie de l'Esprit* de Hegel, qu'il étudiait alors. Critiquant alors le maître de sa jeunesse, il avait cherché, dans l'analyse de l'économie politique,

une façon plus profonde de saisir l'homme concret dans l'unité indivisible de son âme et de son corps.

et par suite de le sauver de sa propre aliénation dans l'État. A cette tentative se rattache la notion de connaissance identique à la production, telle que nous l'a montrée M. Vernon Venable. M. Hyppolite, à ce sujet, pose une simple question :

Peut-être la pensée si pénétrante de Marx n'a-t-elle pas ici poussé sa critique assez loin. Le politique, l'État, peut-il disparaître complètement dans le social; l'opposition de l'homme à l'homme, sur laquelle Hegel avait tant insisté, comme sur l'opposition de nations à nations, est-elle complètement résolue par la résolution du conflit économique ? Cette question reste pour nous fondamentale, mais notre dessein n'était pas de l'envisager ici.

Quel dommage que M. Hyppolite n'envisage pas ici la question. Espérons qu'il le fera prochainement. Car si l'effort de Marx n'aboutit pas, tout le travail de ses disciples n'aura pour effet que de construire la plus effroyable des prisons, d'où il sera impossible à l'homme de s'évader. Car on nous démontrera peut-être que l'homme sera libre, en raison du pouvoir de connaissance et d'action qu'il aura acquis, mais il s'agira de l'homme universel auquel seront sacrifiés les hom-

mes singuliers, qui, en raison de leur soi-disant ignorance, n'auront le droit que de la reconnaître et d'obéir.

Ainsi, il n'est qu'une attitude essentielle à l'homme, celle de maintenir coûte que coûte à travers les différentes évolutions du monde, le rattachement de l'homme à ces valeurs éternelles dont notre foi, fortifiant et prolongeant notre raison, nous donne l'inébranlable certitude. Mais cela nous demande d'abord d'avoir une connaissance très exacte de notre foi, qui, selon la formule de Mounier, à la fois personnaliste et communautaire, peut seule sauver dans une humanité ordonnée la liberté de chacun. En outre, tâchons de nous tenir très exactement informés tant sur l'exacte interprétation du marxisme, que sur ses réalisations actuelles dans notre monde, et spécialement en U.R.S.S.

Sur ce sujet, les publications commencent à paraître. Aux Éditions « Hier et Aujourd'hui », dont on connaît l'orthodoxie communiste, a paru le premier volume de *Connaissance de l'U.R.S.S.* Quelques notes sur l'Académie des Sciences, sur le théâtre, sur la littérature, sur les stations thermales et les nouveaux gisements miniers dans les régions orientales, tel est le premier sommaire. La rédaction, non sans raison, s'excuse de cette pauvreté et nous promet que les cahiers suivants seront plus riches. C'est déjà un bon point de se proposer de nous renseigner. Également, le Centre d'Études de l'U.R.S.S., qui vient d'être rattaché à la Fondation nationale des Sciences politiques, publie son premier cahier aux Presses Universitaires. Il comporte une étude de M. Pierre George sur *L'œuvre scientifique et les réalisations économiques dans l'arctique soviétique*. Citons-en la conclusion :

Bientôt, il paraîtra naturel de parler des scieries de la presqu'île de Kola, des usines de nickel de Norilsk, des combinats de Vorkouta ou même des chantiers de la presqu'île tchouktche, et des hommes d'affaires, des diplomates pressés prendront l'avion pour survoler le pôle en dépouillant leur courrier et en lisant les télégrammes transmis par la radio du bord. Il ne faudra cependant pas perdre de vue l'effort exceptionnel qu'a nécessité l'incorporation de ce secteur sauvage du globe dans l'œcumène. Il est temps, avant que l'arctique soit entré « dans le domaine public », de rendre hommage à une grande victoire de l'homme de l'organisation et de la technique sur une nature hostile. Il serait à la fois injuste et inexact de sous-estimer la valeur, dans cette conquête, de l'élan patriotique qui a poussé des hommes à braver le froid et la nuit polaire dans leurs fragiles cabanes d'hivernants, les purgas, et le brouillard dans un ciel noir où l'avion vole à l'aveuglette en se faisant « tirer » par la « gonio » au-dessus des chaos de glace et des toundras bosselées. De tels sacrifices rehaussent la condition humaine, et aucun homme n'a le droit de se désintéresser de l'héroïsme de ceux qui, au-dessus du pôle comme au-dessus de l'Atlantique ou des Andes, font l'honneur de la « terre des hommes ». L'U.R.S.S. a compté des milliers de ceux-là. Ses victoires ne sont pas le fait du hasard, ni des seules richesses naturelles.

•

Également aux Presses Universitaires, au « Service de la conjoncture et des études économiques », série A-1, U.R.S.S. 1, *Les chemins de fer en U.R.S.S.* :

La naissance de ces nouveaux courants de marchandises à l'intérieur de l'U.R.S.S. entraîna la construction de nouvelles lignes de chemin de fer. Un vaste programme de développement du réseau ferroviaire fut conçu dans ce but. Une partie seulement de ce programme avait été réalisée à la veille de la guerre. A l'heure actuelle, il est encore difficile d'apprécier à sa juste valeur l'importance des nouvelles lignes dont la construction fut entreprise ou achevée pendant la guerre. Les informations que nous possédons dans ce domaine sont généralement contradictoires; d'autre part, le tracé de ces nouvelles lignes n'a généralement pas été divulgué par les autorités soviétiques

pour des raisons d'intérêt militaire. Il reste que la mise en service de nouvelles grandes lignes importantes dans la Russie d'Asie, telles que le second Transsibérien et la ligne de Petchora, n'ont pas été sans modifier dans une importante mesure la configuration générale du réseau soviétique.

On aimerait savoir aussi dans quelles conditions humaines de pareilles réalisations (dignes de notre admiration, à coup sûr) ont pu être obtenues. Mais de cela rien ne nous est dit. Mais pour faire face aux collectivisations inévitables dans notre monde, il est d'autres tentatives. A ce sujet, contentons-nous, faute de place, de signaler la très intéressante étude de M. Charles Bettelheim, dans les numéros d'octobre et de novembre 1946 de *La Revue Internationale*, sur le mouvement syndical américain. Le syndicalisme des États-Unis est d'autant plus intéressant à suivre qu'il n'a qu'une très faible conscience de classe. Cette dernière s'éveillera-t-elle et de quelle façon dans les grèves déclenchées et dans celles qui ne manqueront pas de se déclarer ? Pour suivre les événements à venir, les renseignements de M. Bettelheim sur l'A.F.L. et sur le C.I.O., ainsi que sur ses meneurs : John L. Lewis, Philip Murray et Walter Reuther sont des plus précieux.

Car il importe que nous ne restions pas obnubilés par le marxisme. Même sous prétexte de le combattre, ce serait le plus sûr chemin d'en être la victime. Pour conclusion à ces notes, je citerai ces lignes d'un remarquable article de Joseph Folliet dans *L'Appel de la Route* (novembre 1946): *L'Église de France dans la crise des structures* (si je ne l'analyse pas ici, c'est qu'il ne relève pas de cette chronique) :

Le danger aujourd'hui serait de nous figer dans un contre-quelque chose, peut-être dans l'anti-communisme, puisqu'il semble que, sur la décadence de la franc-maçonnerie et les décombres du nazisme, le bolchevisme soit désormais la contre-Église la plus efficace. Je ne partage pas le tendre optimisme de certains chrétiens sur la facilité d'apprivoiser le dragon rouge et de lui passer au cou la médaille miraculeuse. Je crois que, entre lui et nous, même si elle ne se traduit pas par le sang versé, la lutte sera dure. Mais l'Église ne saurait être une contre-contre-Église. Elle doit être elle-même la mère toujours jeune, et laisser à la contre-Église le médiocre privilège de l'anti. Une Église que polariserait l'anti-communisme se placerait, par là même, sur le terrain où ses ennemis veulent l'attirer pour l'achever. La seule manière chrétienne de vaincre le communisme, sur le plan spirituel, c'est de répondre mieux que lui aux besoins profonds de notre temps.

CULTURE

J. Steinmann. *Dostoïevsky, romancier de notre temps.*

D'une lutte dont notre époque n'a fait qu'élargir le champ et charger l'enjeu, les protagonistes semblent dramatiquement prophétisés dans les romans de Dostoïevsky. Et « les personnages communistes, existentialistes et chrétiens de ses romans... se livrent un combat qui reflète celui dont l'âme même de Dostoïevsky était le théâtre ».

Michel Carrouges. *Abdication du surréalisme?*

Maurice Chavardes. *Satan poète?*

Pierre Driencourt. *La saison des juges.*

CHRONIQUES

Théâtre, par Henri Gouhier.
Musique, par Émile Damais.
Cinéma, par Jean-Pierre Chartier.
A travers les revues littéraires, par Michel Carrouges.

LIVRES

DOSTOIEVSKY, ROMANCIER DE NOTRE TEMPS

Dostoïevsky est nôtre d'abord par sa vie étrange[1]. Imagine-t-on plus sombre roman d'aventure ? Son père à moitié fou, assassiné par ses paysans. Pour lui, après une adolescence difficile, une jeunesse affreuse : arrestation par la police, condamnation à mort, simulacre d'exécution. Il n'oubliera jamais. Il vivra désormais comme un fusillé avec sursis et son visage gardera les traces de la cagoule blanche. Puis le bagne et les confessions de la Maison des morts : les forçats au dos rayé de sang, l'Évangile et l'épilepsie. Il ressort de « Buchenwald » à trente-trois ans pour épouser une hystérique. Ensuite, c'est l'éternel mendiant. Un joueur. Un refoulé, en proie peut-être à des crises de sadisme ou de masochisme, peut-être coupable du viol d'une fillette. Et le drame se joue avec comme toile de fond, l'immense Russie tzariste, mystique et pourrissante, la Russie qui sort du moyen âge de saint Louis pour faire irruption dans le machinisme de Ford. Émeutes, police secrète, répressions, concussions. En Allemagne, où il fuit pour échapper à la prison pour dettes, le malheureux traîne sa détresse devant les tables de baccarat et joue ses derniers roubles. Ruiné, secoué par ses crises nerveuses mais atteignant enfin la gloire, il meurt à cinquante-neuf ans. Son enterrement est un triomphe. Survient la révolution de 1917. Ses œuvres sont poursuivies, interdites.

A Kiev, en 1935, on me demandait avec étonnement pourquoi les Français lisaient encore Dostoïevsky. Peut-être les Ukrainiens l'ont-ils aujourd'hui deviné ?

1. Sur la vie de Dostoïevsky, voir H. Troyat, *Dostoïevsky*, Paris, 1940. Les citations des œuvres de Dostoïevsky renvoient à l'édition « de la Gerbe ».

Son œuvre. Un monde touffu ou grimacent d'étranges personnages qui nous donnent par leur déroutante impulsivité l'impression de pantins articulés, dévorés de tics, de folie, de désespoir et de haine, mais capables parfois de mystérieuses prières et de larmes saintes. C'est pire que des tragédies. Des hécatombes de suicidés et d'assassinés. Déments, épileptiques, pochards, pique-assiettes, vieux généraux gâteux, jeunes filles aux allures équivoques, tuberculeux et prostituées se heurtent et dialoguent à l'énervante lumière des nuits blanches de Pétersbourg, des quinquets d'une ruelle provinciale ou d'un commissariat de police, sous les chandelles des bouges ou des taudis du quartier de la Senaïa. Incendies, conspirations, meurtres crapuleux, scènes ridicules pénibles ou ignobles. Et de cette œuvre affreuse jaillit le plus inattendu et le plus paradoxal des chants d'espérance. Le message même de Péguy et de Bernanos.

*
* *

Il existe pour Dostoïevsky, deux manières de refuser le monde : le désespoir et l'espérance. Mais l'espérance peut prendre aujourd'hui deux formes : celle du communisme ou celle du christianisme. Dostoïevsky a pressenti un monde dépouillé de ses illusions où ne se trouveraient plus en présence que ces trois forces : le messianisme marxiste, l'espérance chrétienne et le désespoir. Il a décelé ces forces à l'œuvre de son temps à travers l'immense bouillon de culture de la sainte Russie. Les personnages communistes, existentialistes ou chrétiens de ses romans ne s'affrontent pas en des luttes sporadiques mais ils se livrent un combat qui reflète celui dont l'âme elle-même de Dostoïevsky était le théâtre.

*
* *

Les communistes pullulent dans *Les Possédés*. Ils apparaissent épisodiquement dans *Les Frères Karamazov*, et de ci de là dans l'œuvre du romancier. Il serait puéril d'essayer de trouver aux personnages des *Possédés* les figures des menchevicks ou des bolchevicks de 1917, de leur donner

les visages de Raspoutine, Kérensky, Lénine, Trotsky ou Vorochilov. Dostoïevsky s'est inspiré du complot nihiliste de Nétchaïev, qui date de 1871, et de ses propres souvenirs du temps où lui-même fréquentait les Pétraschevski. Ce qu'il a mis en cruelle lumière, c'est l'état d'âme de la masse communiste. Piotr Stépanovitch Verkhovensky, l'intellectuel de la petite bourgeoisie qui organise la révolution, est dévoué corps et âme, jusqu'à l'idolâtrie, à Stavroguine. Son organisation est le type d'une cellule du parti, régie par la loi d'une obéissance cadavérique. Au fond de l'âme communiste, Dostoïevsky a deviné sous les apparences de la révolte, la présence d'une soif de soumission absolue chez les partisans et de despotisme absolu chez les dirigeants.

Mais Stavroguine, l'apprenti maître des *Possédés*, est dominé de haut par l'extraordinaire silhouette du dictateur totalitaire : le Grand Inquisiteur, qu'Ivan Karamazov a campé au milieu du conte qu'il narre à son jeune frère le moine. Dans le monologue où il exprime son opposition à Jésus, ce vieillard prophétique va du premier coup à l'essentiel et déclare hardiment :

> Nulle science ne donnera [aux hommes] de pain tant qu'ils resteront libres; mais pour finir ils viendront déposer leur liberté à nos pieds et nous diront : Réduisez-nous en servitude, mais nourrissez-nous. Ils comprendront enfin que la liberté est inconciliable avec le pain terrestre pour tous, car jamais ils ne réussiront à le partager entre eux. Ils finiront aussi par se convaincre qu'ils ne seront jamais capables d'être libres, étant faibles, dépravés, misérables et révoltés. Tu leur a promis le pain du ciel; mais, je le répète, peut-il être comparé au pain terrestre aux yeux de la race humaine ? [...] Ce sont des révoltés et des êtres corrompus, mais ils finiront par obéir. Il nous admireront et nous considéreront comme des dieux, parce que nous aurons consenti à assumer cette liberté dont ils avaient peur, et à régner sur eux, si grande est leur horreur de la liberté [2].

Vers 1880, date à laquelle furent publiés *Les Frères Karamazov*, les communistes prêchaient encore à la suite de Marx l'abolition de l'État. Lénine n'avait que dix ans, et absolument rien ne laissait prévoir que quarante ans plus tard la Révolution victorieuse aboutirait à la plus impitoya-

2. *Œuvres complètes : Les Frères Karamazov*, Paris, 1934, t. II, pp. 18-19.

ble des dictatures spirituelles, que les masses devraient obéir à un successeur du Tzar qui chausserait les bottes fourrées d'Ivan le Terrible et de Pierre le Grand, et que le mythe du Grand Inquisiteur de Dostoïevsky avec sa défroque monacale, signe de sa puissance morale, dominerait le XX^e siècle russe, et que par réaction l'Allemagne serait dominée elle aussi par un maître qui semblerait sorti de pied en cap des rêves du romancier russe ?

L'Inquisiteur ne connaît qu'une forme d'union des hommes : la reconstruction de Babel. Cela pouvait s'entendre d'une race unique tentant d'écraser et d'asservir toutes les autres ou bien d'une fusion de tous les peuples. Les hommes ayant abdiqué leur liberté entre les mains des grands magiciens qui doivent régler l'apparition du paradis terrestre, ce sera le règne de la grande termitière. La morale n'existera plus. Elle fera place à l'obéissance. Il faudra accepter

> le mensonge et la fraude et conduire sciemment les hommes vers la mort et le néant, en les trompant tout le long du chemin, afin qu'ils ne devinent pas où on les conduit et pour que ces pitoyables aveugles se croient heureux du moins en cours de route[3].

Cette Babel sera-t-elle jamais construite ? Dostoïevsky ne l'a pas pensé une minute. C'est une utopie. Le Grand Inquisiteur saisira le pouvoir, mais ne réalisera pas son rêve. Il ne donnera pas de pain à la foule. Stavroguine ne fera pas la révolution et Ivan Karamazov, qui avait imaginé le conte, deviendra fou. C'est que la liberté est indestructible. Des grains de sable qui s'appellent l'amour, la haine, la passion du pouvoir, le cynisme de Stavroguine, les mensonges d'Ivan, la bêtise de Rakitine, grippent la machine à fabriquer le bonheur. L'inquiétude passionnelle et religieuse, l'anxiété, l'angoisse de la mort qu'on croyait mortes à jamais renaissent comme les têtes d'une hydre fabuleuse. La cage pneumatique n'est pas étanche. Dieu n'est jamais totalement vaincu. Parce qu'en fin de compte la mort est toujours là et que l'espérance communiste est incapable de franchir l'abîme où s'engloutissent les fourmis humaines. Les chefs eux-mêmes qui président à la tentative com-

3. *Karamazov*, t. II, p. 31.

muniste abdiquent une espérance de pacotille. Les seuls qui aient de la branche, Dostoïevsky l'a prévu, deviennent des existentialistes. Le Grand Inquisiteur a beau user du langage des communistes ou des racistes :

> Ayant vu clair, il comprend qu'il faut suivre les conseils de l'esprit terrible et puissant, du terrible esprit de mort et de destruction [4].

Il marche en tête du peuple des désespérés.

*
* *

Ce peuple nouveau, auquel appartiennent Stavroguine et le Grand Inquisiteur, ce peuple qui déborde celui des communistes mais fournit des chefs aux communistes, c'est celui de ces individus puissants, ivres de leur liberté, dont Dostoïevsky a vu grandir le nombre et qu'aujourd'hui nous appelons les existentialistes athées. Ils se prouvent leur liberté par leur révolte. Svridigailov, Stavroguine, Kirilov, Versilov, Raskolnikov, Ivan Karamazov, ne dirait-on pas des héros de Hemingway, de Kafka ou de Sartre ? Tous ressentent jusqu'à la nausée, le dégoût de ce monde absurde. Comment pourraient-ils mieux exercer leur liberté qu'en jouant leur vie ?

Svridigailov est un don Juan, un débauché qui a fait un pacte ignoble avec sa vieille femme Marfa Pétrovna. Sa vie à Pétersbourg est crapuleuse. Amoureux d'Avdotia Romanova, il hésite entre le viol et le suicide jusqu'à l'aube où, seul en face d'un factionnaire, il se tire un coup de revolver dans la tempe.

Stavroguine, lui, est un immoraliste conscient, frère du Ménalque d'André Gide et des héros de Montherlant ? Il passe sa vie à savourer l'amusement que lui procurent ses intrigues. C'est un homme libéré de toute foi, de toute morale et de toute espérance. Il se prête à l'action politique avec le sourire de Caligula. Il joue même de la confession religieuse. Il se moque de l'enfance, de l'amour et de cette vieille folle qui s'appelle sa mère. C'est un nihiliste. Il désirerait que l'univers brûle comme une torche, en hurlant

4. *Ibid.*, p. 31.

son blasphème. Après la catastrophe il finit par se pendre à l'espagnolette d'une fenêtre.

Kirilov est un philosophe, un théoricien de l'existentialisme. A ses yeux, le suicide n'est pas un geste de lâcheté, ni la conséquence d'un spasme de dégoût ou la seule porte de sortie du monde. C'est l'affirmation par l'homme de sa toute-puissance et de sa liberté. C'est la manifestation d'un courage qui le rend l'égal de Dieu, qui lui permet de devenir une sorte de Dieu du néant.

Ces trois hommes sont bien des figures exemplaires du monde moderne, les types même de ces artisans de catastrophes — führer, duce, maréchaux — dont les cadavres finissent arrosés de pétrole, ou pendus à l'étal d'un magasin, les pieds en l'air.

Raskolnikov, le héros de *Crime et Châtiment* est, lui aussi, un existentialiste. Il veut vivre libre. Devenir un des rapaces de la politique. Comme Fabrice del Dongo, il rêve de Napoléon. Mais il échoue dans sa tentative de surmonter la conscience du crime. Surhomme raté, il savoure l'amertume de sa déchéance. Ce qui rend son cas tragique, c'est que le repentir lui semble une lâcheté. S'il finit par céder aux voix contrastées du juge Porphyre et de la prostituée Sonia — et quel constraste! —, s'il écoute l'évangile de la résurrection de Lazare, si par sa confession il rentre dans l'immense troupeau des pécheurs pardonnés, cette loque humaine attendra longtemps la conscience de sa victoire sur la tentation du suicide et du néant.

Pour d'autres raisons, Hippolyte Térentiev, le jeune tuberculeux ami de l' « Idiot » et qui se sait condamné à mort, ne mettra pas à exécution son désir de se suicider. Mais lui aussi est un existentialiste. L' « explication » dont il donne lecture en présence de Muichkine et de ses amis est en ce sens une vraie prise de parti :

> En me condamnant à ne vivre que trois semaines, dit-il, la nature a si rigoureusement limité mon champ d'action que le suicide est peut-être le seul acte que je puisse entreprendre et achever par ma propre volonté. Eh bien! pourquoi ne voudrais-je pas profiter de la dernière possibilité d'agir qui s'offre à moi? Une protestation peut parfois avoir sa valeur [5].

5. *Œuvres complètes : L'Idiot*, Paris 1933, t. II, p. 143.

Hippolyte pose en termes clairs le plus grave des problèmes, car quelle différence peut-il y avoir entre vivre trois semaines et soixante ans ?

Mais celui des héros de Dostoïevsky qui offre, par son état d'âme, les traits les plus carctéristiques de l'existentialisme moderne, c'est le héros de l'*Esprit Souterrain*. Il éprouve une profonde jouissance à se sentir infâme et vil. Chez lui, la conscience du mal en soi s'est hypertrophiée. Mystique à rebours, il est le plus marqué de cette foule d'individus créés par le génie de Dostoïevsky, qui savourent avec une joie gourmande leur abjection.

Enfin, Ivan, qui dans le trio Kamarazov représente l'intelligence critique entre Mitia le sensuel et Aliocha le croyant et l'intuitif. Ivan est un athée. Mais Ivan est fier. Il n'est pas dégoûté de soi. Ce sont les autres qui lui répugnent. Par lui Dostoïevsky va nous livrer la clé de ses personnages antérieurs, expliquer Stavroguine, Kirilov, Svridigailov et Térentiev. Ivan n'avait-il pas déjà imaginé le mythe du Grand Inquisiteur ? Or de même que les communistes sont dominés par la figure du dictateur totalitaire, c'est à Ivan qu'apparaît ce Satan, chef des athées, ce visiteur mystérieux qui vient développer la philosophie existentialiste de la vie.

Ce n'est pas moi qui ai créé le monde, déclare-t-il, et je n'en suis pas responsable. On m'a donc choisi pour bouc émissaire, *on m'a obligé à faire de la critique et ce fut la vie*. Nous comprenons cette comédie; mais quant à moi, je réclame tout simplement le néant. Non, me dit-on, vis, car sans toi il ne se passera plus rien. [...] J'accomplis donc mon service, mais à contre-cœur, pour qu'il y ait des événements, et je crée, par ordre, *l'absurde*. Malgré leur indéniable intelligence, les hommes prennent cette comédie au sérieux. C'est en cela qu'est leur tragédie. Ils souffrent évidemment, par contre... ils vivent malgré tout. Ils vivent réellement, et non pas d'une vie imaginaire, car la vie c'est précisément la souffrance. Sans la souffrance quel plaisir y trouverait-on ? Tout se transformerait en un perpétuel *Te Deum*; ce serait très pieux, mais aussi quelque peu monotone [6].

Ce Satan, qui apparaît à Ivan, existe-t-il ? Pour Ivan est-

6. *Œuvres complètes : Karamazov*, t. III, p. 201.

il autre chose qu'une hallucination ? Mais la philosophie d'Ivan expliquerait-elle autrement toutes les apparitions ?

Et moi, alors, continue le Diable. Je souffre, et avec cela, je ne vis pas. Je suis l'x d'une équation indéfinie. Je suis une sorte de fantôme qui ne sait pas d'où il vient ni où il va, et qui a même oublié comment il se nomme[7]...

Si Ivan interrogeait le Staretz sur sa vision, le vieux moine lui dirait très probablement qu'il a bien réellement vu Satan. Et aux yeux de Dostoïevsky, qui a analysé leur mal avec une terrible lucidité, les existentialistes athées sont très précisément *des démoniaques*. Il a peuplé ses romans d'images empoisonnées de ses propres tentations.

Ce qui frappe en effet, chez tous ces personnages romanesques, c'est leur partielle ressemblance avec Dostoïevsky lui-même. S'il a été socialiste, communiste et révolutionnaire au temps de sa jeunesse, il a été bien plus souvent et plus profondément le frère de Svridigaïlov et de Stavroguine, lié comme eux par son premier mariage à une vieille femme qu'il n'aimait plus. Les forfaits qu'ils ont commis, il a rêvé de les commettre. Il a ressenti lui aussi, probablement sous l'emprise de sa névrose, une étrange soif d'humiliation sadique et parfois le dégoût et la haine de Dieu. Il a éprouvé la peur de cette bête monstrueuse qu'Hippolyte appelle la mort et qui provoquait en lui une sorte de vertige, de fascination, avec le désir de défier Dieu et le néant. Mais il n'a pas cédé. Les personnages existentialistes de ses romans se suicident ou sombrent dans la folie. Dostoïevsky, depuis les années terribles du bagne, s'est juré de retrouver le secret de la vie, et non seulement pour lui, mais pour toute l'humanité. A un incroyant, il écrivait :

Chaque organisme est sur la terre pour vivre et non pour se détruire... L'humanité dans son entier n'est sans doute qu'un organisme. Cet organisme a ses lois d'existence, et c'est la raison humaine qui les cherche. Maintenant imaginez qu'il n'y ait ni Dieu ni immortalité de l'âme (c'est la même chose, c'est toujours la même idée). Alors, dites-moi, pourquoi faut-il vivre bien, agir bien, si après la vie terrestre il n'y a plus rien ? Sans l'immortalité mon seul but est d'atteindre mon terme et que le reste brûle. Si c'est ainsi, pourquoi ne pas tuer son prochain, le piller, le voler ou plus simplement pour-

7. *Ibid.*

quoi ne pas vivre des autres, en ne pensant qu'à son propre ventre ? Si je meurs, tout mourra et rien ne restera. Ainsi seul l'organisme humain ne tomberait pas sous l'axiome général; il ne vivrait que pour se détruire, au lieu de vivre pour se conserver et s'accroître. Quelle société sera-ce si tous ses membres sont les ennemis les uns des autres ? Ce sera un tohu-bohu inimaginable [8].

C'était résoudre par la négative le problème de la possibilité d'une Église du désespoir, c'est-à-dire d'une communion entre les hommes, d'un amour possible s'appuyant sur l'athéisme et le néant de la vie. Si l'existentialisme athée acule les individus au suicide ou porte au paroxysme leur volonté de puissance, ce qui revient à les pousser à la guerre, il est non moins mortel pour la société. Il est, pense Dostoïevsky, un ferment de pourriture qui exaspère la haine et le dégoût que les hommes éprouvent naturellement les uns pour les autres. Le geste meurtrier de Raskolnikov, par lequel celui-ci a cru conquérir la liberté, n'a servi qu'à le retrancher affreusement de toute communion humaine. Depuis son crime, il déteste sa sœur, sa mère et ses amis. Stavroguine, Ivan Karamazov deviennent incapables d'aimer, au sens où l'amour est un sacrifice de soi. Ils se sont réfugiés dans une solitude absolue, celle de la mort et du néant.

*
* *

Mêlé aux personnages communistes et existentialistes des romans de Dostoïevsky, voici le troupeau des chrétiens. Au premier regard, comme ils apparaissent, eux aussi, piètres, misérables et veules.

C'est d'abord la foule des chrétiens de nom. Ces inconscients forment la lourde trame de la chrétienté. Quand ils y croient, le christianisme leur apparaît comme une garantie confortable de jouissance du royaume terrestre et une assurance tous-risques et outre-tombe. Voyez Barbara Pétrovna, le général Epantchine, Loujine et cent autres. Comme on aurait beau jeu de condamner le christianisme en leurs personnes. Quand ils y croient encore, ils ne le pratiquent plus. Mais une sévérité indignée à leur égard

8. *Correspondance de Dostoïevsky*, Paris, 1908, lettre à Ozimidov, p. 453.

serait pharisaïsme. Dostoïevsky est autrement humain. Il connaît trop les souterrains du cœur pour se montrer impitoyable vis-à-vis de la foule des satisfaits. N'est-ce pas une punition suffisante pour eux que de rester les témoins inintelligents d'un drame de souffrance et de rédemption, auquel ils assistent les yeux crevés ?

Au milieu d'eux, voici la troupe des grands pécheurs. Qu'ils tiennent de place dans les romans de Dostoïevsky! La prostituée Sonia, le pochard Marméladov, l'offensée Nastasia Philoppovna, le cruel Rogojine, Aglaé l'orgueilleuse, Mitia le déshonoré, etc... Comme ils sont autrement tourmentés que les grands vicieux de Balzac, ou que la Bovary, cette épave! Le feu qui les dévore est mystique. Et comme Dostoïevsky s'avère plus profond que Tolstoï! Les prostituées de Tolstoï ne sont pas des pécheresses, mais des malheureuses, des victimes de l'injustice, de la coercition et de la réprobation sociales. Les pécheurs de Dostoïevsky sont des pécheurs. Ils doivent payer leur faute. La souffrance d'un Raskolnikov ou d'un Mitia Karamazov, loin d'être une iniquité sociale, est une expiation nécessaire. Flaubert ou Balzac ou Gide peuvent-ils le comprendre ? Et tout homme, aux yeux de Dostoïevsky, est un de ces malheureux dont la culpabilité est inexpiable en dehors de la souffrance. Il faut se confesser et baiser la terre[9].

Émergeant du peuple des pécheurs se détachent les saints. Le pèlerin Makar, de *L'Adolescent*, ce vieux chemineau qui rumine les paroles divines sur toutes les routes de l'immense Russie. Mari bafoué, il a découvert le secret du monde et de la joie. Avec lui le staretz Zozyme, dont l'admirable figure domine *Les Frères Karamazov*, ce triptyque étrange de trois vieillards : le père Karamazov, pourri de débauches et assassiné à coups de marteau, le Grand Inquisiteur et le vieux moine. Le prince Muichkine est un autre saint. Non la figure du Christ, comme l'a pensé

9. A-t-on noté que ce geste de signification mystérieuse et qui tient une telle place dans les romans de Dostoïevsky est celui même que recommande la Vierge de Lourdes à Bernadette ? Il a naturellement scandalisé certain critique protestant du journal *Réforme*, qui ne craint pas d'y voir un reste du culte de Cybèle... Oublie-t-il que, d'après la Genèse, l'homme est né de la terre, que Job appelle sa mère ?

R. Guardini. Muichkine représente la pureté unie à la pitié, ou la pitié née de la pureté. Il est l'image de cet amour dégagé de la chair qui s'empare d'une âme pour la fondre au creuset d'une souffrance qui dépasse la terre. Son drame est celui des personnages de Bernanos : si l'enfance pouvait, tout en restant l'enfance, connaître l'impureté du monde, elle deviendrait folle ou mourrait crucifiée.

Après les pécheurs et les saints, viennent les enfants. Ils tiennent dans les romans de Dostoïevsky la même place symbolique et centrale que dans les *Mystères* de Péguy. Le prince Muichkine en Suisse, Aliocha Karamazov dans un village russe, vivent au milieu des enfants. Sonia a des petits frères, la paysanne qui vient se faire bénir par le staretz pleure son enfant. Si Muichkine veut révéler Dieu à Rogojine, il prend l'exemple d'une jeune mère qui sourit à son bébé. A Mikhailov, Dostoïevsky écrit en 1878 :

> J'ai l'idée d'un grand roman, et je le commencerai bientôt, dans lequel entre autres, des enfants figureront, de jeunes enfants de sept à quinze ans, par exemple. Il y aura beaucoup d'enfants. Je les étudie et je les ai étudiés toute ma vie, et je les aime beaucoup et j'en ai à moi. Mais les observations d'un homme tel que vous me seront précieuses. Ainsi, écrivez-moi sur les enfants tout ce que vous savez [...] (les accidents, les réponses, les mots et petits mots, les rapports avec la famille, la foi, la malice et l'innocence, la nature et le maître, le latin, etc.... bref tout ce que vous savez), vous me serez très utile, je vous en serai très reconnaissant et j'attendrai avidement [10].

Mais plus grand que les saints, plus pur que les enfants, est le Christ. L'union en sa personne de la sainteté et de l'enfance est un des mystères que Dostoïevsky a formulé avec autant de bonheur que Newman [11].

Dostoïevsky, pas plus que Pascal, n'imagine un christianisme sans le Christ. Si c'était pensable, il se passerait plutôt de Dieu. On ne pourrait lui faire le reproche qu'on adresse à si juste titre à Baudelaire de ne pas faire de place au Sauveur dans sa religion. Aux pires moments de sa vie, dans les crises de doute et de désarroi, Dostoïevsky a toujours ressenti pour le Christ une admiration passionnée, un amour brûlant. Quand un ami désemparé lui fait part

10. *Correspondance*, p. 458.
11. Dans son sermon sur le Crucifiement, trad. Bremond, *Vie chrétienne*, p. 215.

de sa détresse, il lui dépeint la figure de Jésus. A Maikov, au sujet d'un Russe émigré, il écrit :

Il m'a déclaré qu'il était complètement athée. Mais, mon Dieu, le déisme nous a donné le Christ, c'est-à-dire une idée si élevée de l'homme qu'on ne peut la concevoir sans vénération et qu'il est impossible de ne pas croire que c'est l'éternel idéal de l'humanité. Mais eux, que nous ont-ils présenté? Au lieu de la beauté divine supérieure dont ils se moquent, ils sont tous si vilement ambitieux, si futilement vaniteux qu'il est simplement incompréhensible de savoir *ce qu'ils espèrent* et qui les suivra [12].

A une correspondante, il écrit en 1880 :

Vous me dites que l'on a détruit en vous la foi au Christ. Mais comment ne vous êtes-vous pas posé cette question avant tout : quels sont ces gens qui renient le Christ comme Sauveur? Je ne veux pas dire par là s'ils sont bons ou méchants, mais connaissent-ils eux-mêmes le Christ dans son être? Croyez bien que non, car dès qu'on le connaît un peu, on voit un être merveilleux et non simple, ressemblant à tous les hommes bons mais bien meilleur [13].

A travers les grands romans de Dostoïevsky, le Christ apparaît surtout dans le mystère de sa mort et de sa résurrection. *Crime et Châtiment* est dominé par la scène de la lecture par Sonia à Raskolnikov du récit de la résurrection de Lazare. Raskolnikov, en tuant les deux femmes, a tué son âme; il s'est tué lui-même, comme il l'avoue à Sonia. Il est lui-même Lazare. Et c'est au bagne qu'il rencontrera le Christ comme l'a rencontré Dostoïevsky.

L'Idiot est hanté par le visage du cadavre du Christ. Cette reproduction d'un tableau célèbre d'Holbein que Dostoïevsky a vu à Dresde est suspendue dans la maison de Rogojine. Hippolyte Térentiev a vu la toile et la décrit. Elle provoque une conversation capitale entre Muichkine et Rogojine. La signification de sa présence deviendra complète à la fin du drame, lorsque non loin d'elle sera étendu le cadavre de Nastasia [14] et que Rogojine viendra ouvrir des flacons de parfum pour chasser de la chambre l'odeur du corps qui se décompose. Dans *Les Frères Karamazov*, le

12. *Correspondance*, p. 259.
13. *Ibid.*, p. 469.
14. Cette proximité n'est pas indiquée par Dostoïevsky, mais elle est frappante.

thème reparaît encore amplifié. En contradiction avec l'attente d'Aliocha, le corps du staretz Zozyme, après une douce agonie, va commencer de pourrir. Le sens de tous ces symboles est clair : la foi chrétienne, qui est foi dans le Christ et dans la sainteté et divinité du Christ, doit traverser l'expérience de la mort et de la pourriture. C'est au-delà du péché qu'est le pardon. C'est au-delà de l'expérience de la mort qu'est la résurrection.

L'espérance chrétienne est seule, aux yeux de Dostoïevsky, capable d'unir entre eux les hommes et de les constituer en Église. Outre la foi, le ciment de cette Église est la charité, qui pour Dostoïevsky prend surtout la forme du pardon. Chacun étant responsable de tous, chacun doit se faire pardonner. Le staretz Zozyme l'exprime en une formule lapidaire et franciscaine : « Mon frère, dit-il, demandait pardon aux oiseaux. » Et le pardon, chez Dostoïevsky, c'est essentiellement le pardon d'un être violé vis-à-vis de celui qui lui a fait violence. Le viol comme symbole du péché hante ses romans. Nastasia pourra-t-elle pardonner à Totski ? La pauvre fillette des logeurs à Stavroguine ? Sonia à Marméladov ? Lise au sinistre héros de *L'esprit souterrain* ? etc... Parfois, le viol n'est qu'une menace répugnante, celle que font peser Svridigailov et Loujine sur Dounia, et que Mitia Karamazov a paru faire risquer à Agraféna Alexandrovna. Le Christ se manifeste par la femme insultée, offensée et humiliée, qui pardonne, dépasse la tentation du dégoût et du désespoir, et retrouve l'enfance, l'espérance et la pureté.

Ainsi, pour Dostoïevsky, dont toute la vie depuis le bagne et même l'enfance est restée orientée par cet affreux problème de la douleur, la seule question que pose la vie est celle de la transformation de la souffrance. L'humanité entière lui semble reposer sur une mer de souffrance véritablement infinie. Elle souffre une passion. A ses yeux, la douleur forme la trame de la vie. En ce sens il donne raison au Satan d'Ivan Karamazov. Le monde heureux dont rêvent les communistes est à ses yeux une utopie plus absurde que notre monde bouleversé, il est même impensable. Seulement Dostoïevsky n'accepte pas de s'enfermer dans le néant avec les existentialistes, ni comme les communistes de n'avoir d'oreilles que pour les souffrances de certains exploités. Il veut les entendre toutes. Et, grâce au pardon, les souffran-

ces deviennent des certitudes. L'homme reste libre de refuser le pardon, mais s'il le donne et le propose, le monde prend un sens. A son frère Ivan, Aliocha Karamazov répond :

Frère, tu viens de dire : Y a-t-il au monde un Être qui ait le droit de pardonner ? Mais cet Être existe et il peut tout pardonner, tous et tout, parce que lui-même a versé son sang innocent pour tous et pour tout. Tu l'as oublié, mais c'est sur lui qu'est fondé l'édifice, et c'est à lui qu'on dira : Tu as raison, Seigneur, car tes voies se sont révélées [15].

Des années plus tôt, dans un autre roman, qui posait déjà si cruellement le problème de la souffrance, le pochard Marméladov évoquait en ces termes l'espérance qui l'empêchait de retomber dans le néant :

Il pardonnera à ma Sonia. Il lui pardonnera. Je sais qu'il lui pardonnera, je l'ai senti dans mon cœur, tantôt quand j'étais chez elle ! Tous seront jugés par lui, les bons et les méchants, et nous entendrons Son Verbe : « Approchez, dira-t-il, approchez, vous aussi les ivrognes, approchez, les faibles créatures éhontées. » Nous avancerons tous sans crainte, et nous nous arrêterons devant lui et il dira : « Vous êtes des porcs, vous avez l'aspect de la bête et vous portez son signe, mais venez aussi... » Il nous tendra ses bras divins et nous nous y précipiterons... et nous fondrons en larmes... et *nous comprendrons tout* [16]...

D'un pathétique aussi bouleversant, mais d'une forme plus contenue, est enfin cette scène du début des Karamazov, où le staretz apparaît au milieu des femmes du peuple. Une paysanne est là désespérée par la mort de son bébé. Dostoïevsky s'est inspiré du vivant souvenir de sa toute petite fille Sonia, morte à Genève en 1868, à tel point qu'il a reproduit partiellement, dans la plainte de la paysanne, les termes d'une lettre poignante qu'il adressait à Maikov peu après son deuil [17]. Il a donné là comme son Mystère des Saints Innocents. Or, que dit le staretz à la pauvre femme désolée :

Ne te console pas, il ne faut pas te consoler. Ne te console pas et pleure; mais chaque fois que tu pleures, rappelle-toi que ton fils

15. *Œuvres complètes : Les Frères Karamazov*, t. I, p. 392.
16. *Œuvres complètes : Crime et châtiment*, t. I, p. 34.
17. Cf. *Correspondance*, p. 277.

est un des anges de Dieu, qu'il te regarde de là-haut, qu'il te voit, qu'il se réjouit de tes larmes et les indique à Dieu. Et longtemps encore couleront tes pleurs maternels, mais ils finiront par te donner une joie douce et tes larmes amères ne seront plus que des larmes de tendresse et de purification et feront le salut de ton cœur[18].

Rogojine, Raskolnikov, Mitia Karamozov, tous trois au bagne, Sonia et Grouchenka, le staretz, les paysannes, Muichkine dans sa folie, tous s'unissent pour chanter l'hymne tragique au Dieu de la joie. Dostoïevsky a formulé son message d'espérance. Dès 1868, il confiait à Maikov :

Écrire ce dernier roman, et après cela, je puis mourir, j'aurai fait ma confession entière[19].

Quand, douze ans plus tard, vint pour lui l'heure de mourir, sa femme ouvrit le petit Évangile qui ne le quittait jamais, celui-là même que de pieuses femmes lui avaient donné sur la route du bagne, celui qu'il avait mis un soir entre les mains de Sonia et de Raskolnikov. Et tandis qu'il gisait sur son lit de mourant, exténué par l'hémorragie, elle lui lut cette parole de Jésus à Jean-Baptiste, telle que la rapporte la traduction russe de saint Matthieu : « Laisse-moi faire maintenant, ne me retiens pas, car c'est ainsi que nous devons accomplir la grande vérité. » Lui qui avait écrit : « J'ai toujours dépassé toute mesure », mourait en témoin de « la grande vérité ».

J. Steinmann.

18. *Œuvres complètes : Les Frères Karamazov*, t. I, p. 84.
19. *Correspondance*, p. 297.

ABDICATION DU SURREALISME ?

Depuis qu'André Breton est rentré d'Amérique, le surréalisme connaît un regain d'actualité. Nombre d'articles ont célébré ses nouvelles manifestations, tandis que d'autres les analysaient sévèrement et concluaient que le surréalisme n'est plus que l'ombre de lui-même.

Le temps des grandes œuvres et des explorations extraordinaires est passé, dit-on souvent. Est-ce une raison suffisante pour enterrer le surréalisme ? Il est de fait que les nouvelles productions surréalistes n'ont guère d'intérêt, en général, auprès des anciennes, mais cela ne permet en rien d'affirmer que demain il en sera de même.

En vérité, le dernier livre de Breton, *Arcane 17* (Éd. Brentano's), pose une question infiniment plus grave : celle de savoir s'il ne présente pas une abdication du surréalisme.

Nous laisserons donc de côté l'aspect littéraire de cet ouvrage, dont le style trop chatoyant risque d'éclipser la force du message. Nous n'insisterons même pas sur le renouveau d'intérêt que Breton accorde à l'occultisme et dont témoignent entre autres les pages consacrées à Osiris, *dieu noir*, et le titre du livre emprunté à la dix-septième lame du tarot, une femme illuminée par une étoile. C'est là un retour à l'attitude de Breton dans le *Second Manifeste*. Même le culte de la femme n'est pas le trait le plus caractéristique de l'ouvrage, venant de l'auteur de *L'Amour Fou*.

Il est déjà beaucoup plus remarquable de constater que l'étoile de Karl Marx a singulièrement pâli au profit de celle de Fourier.

Breton insiste avec énergie sur la nécessité de transformer la société de fond en comble, pour satisfaire aux exigences de la justice [1]; il tire son chapeau, en passant, devant la puissance de la science moderne; mais il se refuse à croire au salut intégral de l'humanité par la science et la révolution, car la tragédie de la condition humaine n'est pas entièrement réductible à celle de la condition sociale, ni à celle de la lutte de l'homme contre la nature, car il peut en faire un mauvais usage.

Il semble, il est vrai, placer son espoir dans la fraîcheur naïve des utopies du genre de celles de Fourier, qui ne sont pas sans analogies avec les fictions picturales d'un Douanier Rousseau, et beaucoup plus encore dans le règne de la « femme-enfant »; il serait facile d'ironiser

1. Comment ne pas l'approuver chaleureusement quand il déclare, dans le même sens (interview du *Littéraire*), qu'il faut absolument bannir la maxime : « La fin justifie les moyens. »

là-dessus, bien que ce soit après tout une saine réaction contre le culte de la machine et des plans quinquennaux, mais ce serait bien inutile, car, en fin de compte, Breton ne paraît plus professer aucune espérance sans bornes.

Et c'est là qu'il vient buter contre la question majeure de savoir quel sera le destin final de l'humanité.

Naguère, il insista souvent sur le fait que le surréalisme, loin de se réduire à une école littéraire et artistique, prétendait conduire l'homme jusqu'à un certain point suprême de la réalité, sorte d'empyrée laïque, où toutes les antinomies de l'être, même le passé et le futur, la vie et la mort, seraient dominées par l'homme.

On mesurera le trajet parcouru par Breton en lisant, dans *Arcane 17* :

> En tête des erreurs initiales qui nous demeurent les plus préjudiciables, figure l'idée que l'univers n'a de sens appréciable que pour l'homme, alors qu'il en manque, par exemple, pour les animaux. L'homme se targue d'être le grand élu de la création. Tout ce que le transformisme a pu lui révéler de son origine et des nécessités biologiques générales qui assignent un terme à la durée même de son espèce demeure en fait lettre morte. Il persiste à vivre et à agir comme si ces révélations accablantes pour son orgueil n'avaient pas eu lieu.

Mais n'est-ce pas contre le surréalisme, d'abord, que ce jugement a l'effet le plus désastreux ? Quelle importance peut encore avoir l'activité surréaliste, si brillante qu'elle puisse être, à un moment ou un autre, si elle se perd comme tout le reste dans le gouffre de l'inanité finale ? Le point suprême ne sera jamais atteint, on peut même se demander s'il existe. A quoi sert-il de crier encore : « Ni Dieu, ni maître ! » si c'est pour déposer les armes devant le *fatum*, c'est-à-dire devant le plus aveugle et le plus inexorable des dieux ?

Le surréalisme en est-il réduit aujourd'hui à l'abdication devant l'absurde ?

Il faut d'ailleurs admirer le courage avec lequel Breton ne craint pas d'affronter cette question du nihilisme final qui ruine rétroactivement toutes les grandes doctrines révolutionnaires de l'époque moderne, y compris le marxisme. C'est une question que ces révolutionnaires éludent à peu près systématiquement, et il est stupéfiant que, par je ne sais quelle timidité d'esprit devant le problème du destin final de l'humanité, on évite aussi de la leur poser. Il est frappant qu'on ait laissé passer inaperçu ce passage capital du livre de Breton. Il y a là une sorte de censure psychologique qu'il serait curieux de psychanalyser.

Que Breton m'excuse d'ajouter, sans plus, que, à cette question des fins dernières de l'humanité, la religion est seule à pouvoir répondre victorieusement; elle seule peut assurer pour l'éternité le triomphe de l'homme sur ce qui l'écrase. Dieu n'est pas un maître de tyrannie, mais un maître de libération.

MICHEL CARROUGES.

SATAN POETE?

On joue beaucoup à l'exorciste de nos jours. La présence du diable obsède les critiques encore plus, semble-t-il, qu'elle ne hante les poètes. La mode étant aux poèmes maudits, le goût de paradis tellement artificiels qu'ils pourraient n'être que le reflet de l'Enfer inspire bien des analyses. Coup sur coup, deux livres nous apportent des relents luciférien s : l'essai qu'André Brincourt intitule *Satan et la Poésie* [1], l'étude de Jean Massin sur *Baudelaire entre Dieu et Satan* [2]. Et nous avions lu, il y a quelques années, l'excellent ouvrage de Daniel-Rops : *Rimbaud, ange en exil*, ou *Satan adolescent*.

Je ne crois pas que le désir d'un titre aguichant explique seul cette débauche de démons. Sincèrement, l'influence de Satan inquiète ou passionne la critique contemporaine. C'est peut-être faire une trop large part au mystère, — outre le danger d'une sorte de néo-manichéisme. Car le diable y apparaît souvent avec des attributs proprements divins, principe du Mal, en opposition avec Dieu, principe du Bien. N'est-ce pas oublier que Satan n'est qu'une créature, ni plus ni moins qu'une autre, un peu plus habile certes, passablement plus intelligente, terriblement plus haineuse ? Son pouvoir est grand, nous l'accordons. Il a cependant pour mesure celle-là même que Dieu lui départit, et, pour nuire aux hommes, l'Enfer a besoin des permissions du Ciel. C'est Dieu qui, par un étrange mais assez compréhensible amour, donne à Satan mission de tourmenter Job.

*
* *

En quoi l'exercice de la poésie suppose-t-il l'aide du diable ? Dans la magie du vocabulaire même, répond André Brincourt. Agencer des mots, combiner des sons et des musiques, de telle sorte que, soudain, là où l'homme quotidien ne voit qu'un instrument d'échange banal, surgisse un ravissement proprement supra-naturel. Ce pouvoir donné au poète de capter les sons (et les sens), d'arracher au terre-à-terre, de créer un climat *(artificiel* — au sens, du moins, où il est inhabi-

1. *Satan et la Poésie*, par A. Brincourt (Grasset).
2. *Baudelaire entre Dieu et Satan*, par J. Massin (Julliard).

tuel, rare et comme imposé du dehors), exigerait les complicités du démon.

En ce sens, Baudelaire a-t-il pu écrire : « Il n'est pas d'œuvre d'art sans participation diabolique. » Et au sujet de son ami Théophile Gautier : « Manier savamment une langue, précisait-il, c'est pratiquer une espèce de sorcellerie évocatoire. » Pour Mallarmé, le souci de la forme va jusqu'à modifier continuellement le moule : il lui faut le mot « total, neuf et comme incantatoire ». Bien.

J'avoue ne pas voir où le diable intervient. Il me paraît ici que l'on confond démoniaque avec artificiel, ce qui n'est pas du tout la même chose. Et lorsque l'auteur de *Mon Cœur mis à nu*, par exemple, écrit :

Sur l'oreiller du Mal, c'est Satan Trismégiste
Qui berce longuement notre esprit enchanté.
Et le riche métal de notre volonté
Est tout vaporisé par ce savant chimiste,

qui ne voit que cet aveu est celui-là même que tout homme pécheur peut produire ?

Mais la tentation proprement diabolique du poète, je la vois dans ce dialogue imaginé par Jean Massin, entre Satan et Baudelaire : « Si l'on aidait l'imagination ? suggère l'Enfer. Ce paradis que nous ne pourrons jamais atteindre ici-bas qu'au travers du signe poétique (*per speculum in aenigmate*), cet Eden que la formule la plus incantatoire du monde ne pourra jamais substituer complètement à la terre, si nous le faisions descendre quand même en nous, immédiatement, en endormant notre corps d'un tel mensonge que l'imagination puisse à son aise évoquer des mirages et nous faire croire à leur tangible vérité ? — Comment cela se fera-t-il ? questionne le poète. — C'est très simple : il existe des drogues pour seconder la magie; notamment le haschisch, l'opium. Avec leur aide, nous posséderons le ciel par un simple acte de notre volonté : nous serons comme des dieux... Alors, ô homme, tu changeras les pierres en pain, tu te précipiteras du haut de ta dignité humaine sans te blesser, soutenu par la main des anges du Mal, et je te donnerai tous les royaumes de la terre en pensée. »

Ce genre de sollicitation, fort répandue dans les âmes d'artistes, a l'orgueil pour racine. Satan s'insinue peut-être par cette brèche. Ce n'est pas à dire que toute poésie est satanique, tant s'en faut ! Et pas même celle de Baudelaire...

*
* *

Si nous lisons les poèmes des jeunes écrivains modernes, tel le *Juan* [3] de Jean-Claude Renard, il est aisé de constater, parmi d'autres, l'influence baudelairienne. Influence dans la forme : nous avons

3. *Juan*, poèmes par J.-Ch. Renard (coll. « Résurrection », Didier).

ici affaire, avec le rythme alexandrin, à une rime sourcilleuse et à une netteté d'images toute parnassienne.

Influence dans le thème : l'amour, le luxe, Dieu.

La chambre au frais balcon qui chante sur la mer
Est suave de sangs et de bijoux de femme...
Une vierge aux seins lourds avec la haine aux yeux
Y vient de sa ferveur t'infliger les caresses,
Corbeilles de plaisirs oubliés par les dieux.
Elle a comme l'amour des doigts audacieux
Pour altérer ta chair et pour se mettre nue...

De vers en vers, une vague de volupté roule sous la plume du poète. Il n'est presque rien qui ne revienne à la luxure :

Prairies au bord des lacs, ô cheveux dénoués
Gorge, masse d'odeurs vermeilles, luxe sombre
... frais essaims de fruits inavoués...

Est-ce amour heureux ? Non plus que chez Baudelaire le paradis des couples n'est sans pleurs. Et plutôt qu'un paradis, il faut sans doute songer à un enfer. Insatisfaction, avoue Jean-Claude Renard. Les amants maudits sont plongés

... dans la détresse avec de sourds péchés
Avec les douloureux qui portent leur absence.

Voici où Satan montre le bout des cornes. Le seul péché définitif, son laborieux triomphe, la désespérance couronne de telles amours. Qu'on ne vienne pas parler de magie. L'Enfer se moque bien du poème, c'est l'homme qui, à l'aide de son imagination, évoque des scènes dont le dernier acte peut se dérouler chez Satan — mais tout aussi bien pourrait avoir lieu sur terre ou au ciel. Sans doute, en toutes lettres, Satan est-il ici apostrophé (il ne s'agit pas, comme chez Baudelaire, d'une invocation, d'une prière atroce), mais non afin d'obtenir la *formule* — seulement, pour le rouler dans les haillons de sa révolte.

Les pendus, les mourants qui battaient sur les quais
Les moignons qui montaient avec leur honte exsangue
Réclament ton scandale, et les boiteux traqués
Les enfants bestiaux se couchent sur ta langue.

Mais le Christ a pouvoir sur toute honte : Il peut surgir

... pour sauver les malades
Pour dire aux mal-aimés d'incendier leur lit
Et de laver leur corps dans la fureur des rades.

Poésie chrétienne, en définitive, que celle de Jean-Claude Renard — parce que la rédemption ne perd pas ses droits et qu'à plus grande misère est accordée plus grande commisération.

*
* *

Avec *Tristesse, ô ma Patrie* [4], le dernier recueil de Pierre Emmanuel, l'atmosphère s'alourdit encore de stupres et d'amertume. S'il y a un démon dans ces vers, ce ne peut être que ce démon de l'*acedia*, dont parlent les théologiens. Certes, les alcôves baudelairiennes puaient de ces dégoûts ennuyeux et le pitoyable Heautontimoroumenos nous a appris cette torpeur dans le Mal, où le poète laisse ici s'enliser ses poèmes :

La place au bout du monde où les cafés rutilent
un orchestre voilé de brumes y joue des airs
qui font tomber les feuilles mortes des platanes
et les cœurs las s'emplir de larmes, et danser
une ombrelle attardée aux doigts déserts des filles
délavées par trop d'yeux furtifs et trop de pluies...

Mais la luxure atteint dans ces pages à une brutalité qu'ignorait Baudelaire et qui contribue à l'originalité de Pierre Emmanuel. Le sang n'y est pas qu'un flot de chaleur sensuelle — mais la vie même d'où, soudain, l'image de la Mort (avec une ricanante majuscule) surgit comme la malédiction suprême; les élans du couple ont quelque chose de traqué, il y a rupture, déchirement, violence — « catastrophes infinies ». Rivée à sa pasison, la créature ressemble à

... un écueil de désespoir où sombrerait
de loin en loin la coque vide d'une enfance.

Un apaisement, enfin, sous le regard de Dieu. C'est tout l'admirable poème *Froment de la Douleur*, qu'il faudrait citer en entier. Le mal, comme un moulin, broie sans trêve « le grain par millions, farine sale ou cendre de misère ». Avec du sang un pain abominable sera pétri. Pain ou hostie ? Image inversée de l'eucharistie, fruit de nos enlisements, condamnation à percevoir sans fin ce bruit de meule, ce tic-tac imbécile

Le temps la mort le temps la mort la mort le temps.

Mais paraît une autre douleur, sanctifiante — et c'est le thème des poèmes rangés sous le titre *Les loups et le chien*. Ils évoquent les crimes allemands du Vercors, où

Souffrir était le mot de passe vers la Gloire.

Le poète découvre près d'une fosse un godillot, une sandale de femme, traverse l'église éventrée, longe ce café de la Treille où les soudards, pendant l'incendie, buvaient et dansaient au son d'un

4. *Tristesse, ô ma Patrie*, par P. Emmanuel (Éditions Fontaine).

piano. Pour saisir dans leur atrocité ces douleurs, le poème semble dérisoire. N'est-ce pas plutôt le silence, où s'épure la compassion ? Mais du silence naît la prière. C'est le thème des derniers poèmes.

Sera-ce la pacification à l'ombre absurde de la Croix ? Il n'y a que Satan, sans doute, qui puisse inscrire une telle ombre autour d'un gibet où tout est jour et gloire. Mais l'enfer vaincu, en déroute les cohortes de la chair et du sang, la poésie incline à la mystique :

> *Quand cette Croix reçue joyeusement enfonce*
> *en vous, vous êtes à vous-même un Crucifix.*
> *Tels les sculpteurs, lesquels ne créent point le visage*
> *mais ôtent seulement ce qui le dérobait,*
> *ainsi, que toute Croix ôte ce qui en toi*
> *cachait le Christ. Sois son image, ou plus : Lui-même* [5].

Tous les raisonnements sont vains. En quelle défiance ne devons-nous pas tenir la critique lorsque avec des phrases et de la logique elle prétend découper les élans de l'oraison ! Le diable ici ne serait point à son aise, et je ne sache pas que ses magies aient servi jamais au *Cantique des Cantiques* ou au *Cantique Spirituel* ?

J'accorde à André Brincourt qu'il réchauffe peut-être l'imagination des érotiques — et, malheureusement, hors les saints, tous les poètes sont plus ou moins obsédés par la chair. La suprême habileté de Satan, ce pourrait être cette illusion de l'innocence chez la fille de joie, par exemple. Un front pur, des prunelles d'eau, c'est si souvent ce que le poète cherche sur des visages trompeurs. Or Ève serait-elle plus séduisante après avoir cueilli le fruit prohibé ? Il y a tout intérêt pour Satan à nous le faire croire.

MAURICE CHAVARDÈS.

5. Ces vers sont traduits, ou recomposés, de John Donne, et forment une sorte de conclusion au recueil de Pierre Emmanuel.

LA SAISON DES JUGES

En ce début d'année, est-il trop tard pour évoquer encore ce qui s'est passé en 1946, ou convient-il d'oublier déjà la bataille des prix littéraires qui a marqué le mois de décembre ? S'il ne s'agissait que de confirmer ou d'infirmer les décisions des jurys, on pourrait le faire sans crainte de frustrer d'une juste gloire d'authentiques chefs-d'œuvre. Il est question de tout autre chose. Ce sont les prix eux-mêmes qui ont été mis en cause, lors de la dernière « temporada », c'est l'objectivité et parfois la compétence des juges sur quoi on a élevé des doutes, ce sont des intrigues multiples et complexes qui ont été dévoilées ici et là, et pour tout dire en un mot, on a beaucoup moins parlé des lauréats et des recalés que des électeurs et de leur machiavélisme. Les procès littéraires de 1946 ont été, non des procès d'auteurs et d'hommes de lettres, mais la mise à la question de jurys, d'écoles et de clans.

L'affaire est grave! Elle l'est, non seulement parce qu'elle s'attaque à des « institutions » qui avaient une réputation solide, tel le jury Goncourt, mais encore parce qu'elle soulève autour d'elle un vent de révolte qui envahit les salles de rédaction des journaux, et s'engouffre dans les bureaux feutrés des éditeurs. Ne parle-t-on pas à mots plus ou moins couverts d'une grève générale de ceux-ci, qui désormais s'abstiendraient systématiquement de soumettre leurs poulains à la consécration des « vieilles lunes », tandis que les critiques littéraires, déconcertés de voir couronner des ouvrages dont ils avaient relevé la médiocrité et la platitude, jetés dans la douloureuse alternative d'avoir à se déjuger, ou de devoir accuser leurs « *illustres aînés* » d'impéritie, voire de calculs sordides, seraient sur le point d'échafauder une vaste conspiration du silence autour des têtes couronnées et feindraient d'ignorer dorénavant les jugements portés par les premiers aréopages de France ?

La bataille est engagée. L'affaire menace d'être chaude et peut-être est-il intéressant, au moment même où de vieilles idoles branlent sur leur socle, de rechercher les causes du conflit et d'en déterminer les éléments.

*
* *

Lorsque Raoul Dufy se trouve en veine de confidences, il se plaît à évoquer les traits de ce camarade de bohème, homme de lettres dont la constance était la principale qualité et qui, malgré une mévente irrémédiable, arrivait quand même à vivre de sa plume. L'ingéniosité suppléant au talent, il avait soigneusement établi le calendrier des prix littéraires et, automatiquement, posait sa candidature dans toutes les compétitions ouvertes en France. Il savait avec précision quand se décernait le prix du plus grand écrivain occidental fondé par l'amicale de Boulistes de Sanary, et doté d'une somme de mille cent vingt-cinq francs; à quelle date se déroulaient les Floralies de Saint-Jean-Pied-de-Port, présidées par le notaire du coin et attribuant un chèque de trois cent douze francs à leur lauréat; l'époque où il fallait intriguer pour la Couronne d'or de la Langue Occitanienne; le mois où se courait le Grand Prix des Écrivains Pacifistes; la semaine où se jouait la Palme de vermeil des Bardes Nationalistes, et le jour où était mise à l'encan la Syrinx de Platine des Poètes Symbolisto-surréalistes.

Toujours sur la brèche, il avait fait deux parts de son temps utile : un quart étant consacré à la littérature pure, les trois autres quarts à la rédaction des lettres de candidature. Ce n'était point un sot! Bon an, mal an, ici seul impétrant, là borgne au royaume des aveugles, tantôt accueilli comme une révélation, tantôt bénéficiant d'un bon point de persévérance, il décrochait suffisamment de timbales pour vivre dans une aisance que lui enviaient ses confrères moins astucieux et enrichir une carte de visite de mois en mois plus impressionnante.

Mais le monde est mal fait, comme chacun le sait, et notre homme eut le tort de mourir vingt ans trop tôt. S'il pouvait subsister vers 1930 de cet art de la candidature perpétuelle, en 1946 il en aurait fait fortune.

A la date du 30 novembre dernier, il se décernait en France, annuellement, quatre-vingt-seize prix littéraires, et par un phénomène de ce temps que chacun connaît également — celui de l'instabilité absolue des chiffres, pour ne pas dire des prix — en deux mois, nous avons vu naître d'autres concours et d'autres jurys, qui ont porté l'imposante cohorte bien au-delà de la centaine.

Tous n'ont pas la même valeur, ni la même teinte, ni les mêmes modalités d'attribution. Certains, tel le Goncourt ou les couronnes dévolues par l'Académie française, se signalent — ou

se signalaient — à la fois par une solide réputation qui en faisait la proie la plus recherchée des éditeurs, par un tribunal dont la compétence semblait incontestable et par la modicité de la bourse (5000 francs pour le Goncourt) qui ne laissait pas de leur enlever tout caractère commercial et alimentaire.

D'autres, plus modestes, sont le fruit d'une galéjade et parfois même d'un coup de tête. Pierre Descaves, l'homme du Renaudot, prend des airs timides pour nous rappeler à longueur d'année que l'histoire de « *son prix* » ressemble beaucoup à celle de l'apprenti-sorcier, et que si, aujourd'hui, il est en passe, à fort juste titre sans doute, de détrôner le Goncourt, à l'origine il ne fut qu'un passe-temps gamin uniquement destiné à distraire les journalistes battant la semelle en attendant la décision des oracles de la place Gaillon.

Ces dames de l'hôtel Massa, dont la caricature n'a pas fini d'épuiser les charmes, fondèrent leur prix, le « Femina Vie Heureuse », pour faire pièce à l'anti-féminisme intransigeant de ce même jury, qui n'avait daigné, en je ne sais combien de lustres, distinguer une consœur.

Nous voyons maintenant beaucoup mieux!

L'influence américaine a joué ici comme ailleurs, et le prix des Corsaires est attribué par un jury dont les membres ont pour principale (et seule ?) qualité, de ne pas dépasser dix-sept ans.

Les éditeurs s'y sont mis, et faute de voir leurs poulains couronnés par des jurys indépendants, ont créé leurs propres prix, décernés par leur propre jury à leurs propres auteurs. Robert Laffont a ainsi fondé le prix Stendhal et, se refusant à faire les choses à moitié, a rendu célèbres, d'un seul coup, deux des concurrents qu'il avait mis en piste.

Mais le fin du fin, la réussite dans le genre, l'astuce au-delà de laquelle rien ne semble pouvoir être prévu, c'est certainement le « prix des Lecteurs » fondé récemment par la *Gazette des Lettres*. Son montant correspond aux exigences de notre temps : 500.000 francs font une somme appréciable. Où trouver une telle fortune ? Dans la poche des jurés. Ceux-ci, au nombre de mille, déterminent une première sélection. Pour jouir de ce nouveau bulletin de vote — et le succès n'était possible qu'en un siècle où l'urne est la divinité suprême — à chaque impétrant cela coûte cinq cents francs qui s'engouffrent, à la sortie, dans le portefeuille du lauréat. Au deuxième stade, car nous sommes en face d'un suffrage à deux degrés où jouent petits et grands électeurs, un tribunal de techniciens, sinon de tacticiens, opère le filtrage le plus sérieux, et tout le monde est content. L'auteur parce qu'il a touché un chèque substantiel et que, même si l'on

trouve par la suite que son livre est un navet, l'effort fourni aura rapporté, l'éditeur parce qu'il a opéré un lancement sans bourse délier et avec la certitude de vendre... au moins mille exemplaires de son titre (ce qui n'arrive pas toujours), et le lecteur parce que, même déçu par l'ouvrage, il a la satisfaction d'avoir voté.

On voit — tout de suite — la gamme possible des prix, et que de celui qu'attribue un jury de critiques ou d'hommes de lettres indépendants jugeant (théoriquement) sur la seule qualité de l'ouvrage, à celui qui est « fabriqué » par une maison d'éditions, une foule de combinaisons — honnêtes d'ailleurs, si l'on s'en tient à la conception commerciale du terme — reste possible. Il n'est plus que de discerner les prix littéraires des prix publicitaires, et de se le tenir pour dit, lorsqu'on est séduit par la bande raccrocheuse : « prix Machin à l'unanimité ».

*
* *

Cette profusion de concours et leur diversité de nature aurait dû simplifier le problème et permettre que s'établisse une hiérarchie entre les lauréats des différentes courses.

Il n'en est rien et l'écheveau s'embrouille de plus en plus.

Depuis longtemps, le Goncourt était suspect. On lui reprochait beaucoup de choses, parmi lesquelles la mauvaise humeur permanente de certains de ses jurés et la mésentente évidente qui régnait dans son sein. On lui en voulait surtout d'avoir souventes fois eu la main malheureuse, et d'avoir commis des choix totalement injustifiés. Qui se souvient encore d'Henri Malherbe, de Jean Deberly, de Jean-Louis Bory ? Qui considère Léon Frapié, Henri Fauconnier ou l'ineffable Jean Fayard comme de grands écrivains ? Tous, pourtant, furent lauréats de la célèbre académie et eurent leur temps de vogue. Et si, à la rigueur, des catalogues ambulants sont capables de rappeler leur livre primé, on peut, sans risque, défier n'importe quel honnête homme de citer *deux* ouvrages de chacun de ces illustres... D'ailleurs, l'opération serait faussée au départ, car plus d'un est resté l'homme d'un seul livre. Par contre, qui ne connaît Schwob, de Gourmont, Paul Léautaud, Marcel Aymé, Henri de Montherlant et le nouveau pape, Jean-Paul Sartre ?

Tout le monde, bien sûr. Tout le monde, sauf Mme Colette, Roland Dorgelès, André Billy et quelques rares autres, à croire que les héritiers des hommes du Grenier vivent dans une cave, et, anachorètes dédaigneux, ont pris le parti d'ignorer définiti-

vement des écrivains que la Renommée célèbre aux quatre coins du monde.

Une aussi parfaite constance dans l'erreur finit par démolir les réputations les plus solidement établies et il arrive un jour où l'on crie au diabolisme... *Errare humanum est, ... perseverare diabolicum.*

Faut-il tenter une explication ? Y a-t-il quelque chose à expliquer ? Ne nous trouvons-nous pas seulement en face d'un phénomène d'ataxie locomotrice, ou tout simplement de la fameuse paralysie des vieillards ? C'est fort probable, mais il y a des maladies annexes, que l'on peut essayer de diagnostiquer.

D'abord, et de plus en plus, le prix littéraire tend à devenir un prix de l'éditeur.

Personne n'ignore que *Les grandes vacances*, de Francis Ambrière, marchent allègrement vers leur cent quatre-vingtième mille, tandis que J.-J. Gauthier, le dernier lauréat du Goncourt, a atteint et peut-être dépassé les soixante-dix mille durant son premier mois de vie publique.

Au moment où l'édition passe par une crise effroyable, quand un très vieux renard de la profession affirme qu'il suffit à la France de cinq ou six maisons d'éditions, alors qu'elle en voit végéter plus de deux mille, on devine tout l'intérêt que peut prendre un éditeur soucieux de ses marchés, à bénéficier d'un coup de cymbale qui renflouera une trésorerie quelque peu anémique et fera connaître son label dans la moindre bourgade du Cantal. Il est donc normal que nous voyions renaître les manœuvres qui accompagnaient les élections du Saint Empire Romain germanique ou les conclaves du moyen âge. Les troupes viennent camper auprès des jurés, les assiègent, les pressent, les séduisent, font la grosse voix, embauchent des sirènes. Tout ceci s'imagine fort bien, se confirme aussi. Il n'est que de lire les confidences que nous livre à ce sujet Guy des Cars dans ses *Mémoires d'un jeune*, rappelant sans amertume, mais non sans ironie, le « piétinement sourd des légions en marche » en l'année où *l'Officier Sans Nom* briguait un galon non-réglementaire!

Les moyens de pression sont nombreux. N'oublions pas, entre autres choses, que le critique est presque toujours lui-même écrivain ou « attaché » par son job à une maison d'éditions. L'éditeur postulant est quelquefois le patron, tout le monde n'est pas candidat au suicide.

Si j'avais quatre volumes publiés par Vergniole, quelques manuscrits dans mes tiroirs, et que Vergniole soit concurrent, je confesse que je lirais — peut-être — sa production avec un préjugé favorable et une sympathie non déguisée.

De cette « sympathie » préalable, il a été fait état au cours de la dernière bataille Gonçourt. On sait que Francis Carco découvrit au début de l'annuel repas que les huîtres étaient mauvaises pour son estomac délabré et que, avec l'âge, il commençait à ne plus supporter le blanc de blanc. On dit aussi que la discussion qu'il eut avec André Billy ne fut pas exclusivement gastronomique et que — avait-il des aigreurs ? — il accusa ses honorables confrères de n'avoir pas lu les ouvrages qui leur avaient été envoyés. Se conçoit-il que le prix, qu'un prix soit décerné avant même l'ultime vote ? Seuls les naïfs s'en scandaliseraient. S'il en était autrement, comment voulez-vous que l'éditeur puisse, à 16 heures, ceindre les ouvrages primés, de la bande triomphale alors que les résultats ont été proclamés à 14 h. 30 ? Comment ferait-il face à l'avalanche des commandes télégraphiques qui s'amoncellent sur son bureau, telles feuilles rousses en automne sur la pelouse du bois de Vincennes, quand les tirages moyens sont de 5 à 7000 et que les imprimeurs ne peuvent exécuter la plus mince plaquette en moins de deux mois ? La littérature, c'est fort joli, mais il y a le *prius vivere*.

Circonvenir un jury littéraire, pour un éditeur, c'est aussi se mettre en guerre avec les confrères devenus des rivaux et des concurrents et placer les jurés en fâcheuse posture! L'éternelle histoire des *Trois Grâces et de la Pomme d'or*! Et l'affaire ne se simplifie pas si l'on tient compte de ce fait que certaines maisons d'éditions représentent une école littéraire et foncent telle la phalange macédonienne, hérissées de leurs supporters déjà notoires.

Donner la palme à la N. R. F., n'est-ce pas, dans une certaine mesure, faire risette à Jean-Paul Sartre et à l'existentialisme ? Couronner Pierre Seghers, n'est-ce pas — quelque peu — encourager une poésie résolument progressiste ? A célébrer Bernard Grasset, ne risque-t-on pas de paraître relier aujourd'hui à avant-hier, par-delà même ce qui fut hier ? Autant de drames, et de crises de conscience. De bonne conscience, je veux dire.

Aussi cherche-t-on un éditeur tranquille, bien franc de collier, marqué ni à gauche ni à droite, qui ne soit ni rétrograde ni révolutionnaire, qui n'ait pas publié de livre à scandale, qui se réputе un bon commerçant, qui ne réchauffe en son sein aucun clan irrespectueux de la saine tradition classique, qui honore ses échéances... Lorsqu'on l'a trouvé, on le charge des reliques et il s'avance traînant par raccroc, dans son sillage doré, l'auteur jusqu'alors resté dans l'ombre.

*
* *

Car il ne faut pas oublier tout à fait l'existence de ce dernier. Il semble que de plus en plus le débat se situe hors de sa personne et de son œuvre, qu'il ne subsiste plus qu'en tant que porte-drapeau chargé de soutenir glorieusement, ganté de blanc, les couleurs de sa maison.

En 1946, on a exigé nettement de lui, qu'il ne se fasse pas remarquer, et apparaisse seulement au moment de la séance de dédicaces.

Un moment, Guérin avait eu sa chance, et *L'apprenti* pouvait faire un honorable lauréat. Hélas, trois fois hélas! Le roman était audacieux, abordait un sujet tabou et en des termes tels que, très commercialement, l'éditeur avait laissé quelques blancs...

Au moment où va s'ouvrir le procès Miller, au moment où les Américains nous jettent à la figure un *J'irai cracher sur vos tombes*, il eût été de mauvais ton de paraître s'intéresser à cette bataille des choses que l'on dit et de celles que l'on tait — Guérin disparut dans la coulisse, mais on a peine à imaginer le solide Carco, la perverse Colette, le malicieux Descaves, rougissant à l'évocation de cet apprenti solitaire.

Serge Groussart, lui aussi, put espérer une heure, et Carco tenait ferme pour le *Crépuscule des vivants*. C'est un livre dur, âpre, terrible, comme tout ce qui a trait aux années horribles que nous venons de vivre. Mais il avait le tort d'être mal écrit, et le tort plus grand encore de n'avoir pas été lu par les éminents critiques. C'est du moins ce qu'affirma son supporter!

L'auteur-candidat-ayant-quelques-chances pour 1946, devait aussi ne pas appartenir à ce que l'on appelle avec pompe « la littérature engagée ». Cette formule peut tout vouloir dire. Pour certains, elle est une invite à s'intéresser plus immédiatement aux problèmes de notre temps et à rechercher avec hardiesse des voies nouvelles pour l'humanité; pour d'autres, elle est une provocation insidieuse à se faire les champions d'une idéologie ou d'une église. Le temps n'est pas très éloigné peut-être où on jugera les écrivains exclusivement sur leurs appartenances et où, *mutatis mutandis*, on opposera, comme dans une « littérature » bien-pensante que j'ai sous les yeux, Voltaire à Mgr Dupanloup et Émile Zola à Xavier de Maistre.

Les oreilles nous résonnent encore des débats récents qui ont tout de même ouvert cette voie à l'U.N.E.S.C.O., et chacun a pu entendre Jean-Paul Sartre chanter la passion de l'écrivain engagé, tandis que Malraux invitait ce même écrivain à procréer l'*Homme*

Occidental et qu'Aragon plantait des barrières et dressait ses poteaux indicateurs.

Il ne fallait pas donner dans le piège, et il importait par-dessus tout d'éviter de couronner quelque ouvrage qui eût pu paraître donner raison à celui-ci ou blâmer celui-là. Dans l'Apocalypse il est annoncé que les tièdes, eux, seront sûrement vomis! Cette vérité n'est pas celle de nos jurys littéraires. En décembre, faisant passer les derniers avant les premiers, ils ont exalté les tièdes, les neutres, les absents, les distraits. Ils ont adopté la solution de prudence et, exception faite pour Jules Roy, ils ont couronné les médiocres. (*Beati pauperes spiritu!*)

Enfin, il ne fallait tout de même pas encourager une nouvelle chance. Il y avait bien de bons bouquins, comme *La Parade des impies*, de Célia Bertin. Mais de quoi sera suivie une première œuvre ? Ils se sont souvenus, enfin, de Fauconnier, dont *Malaisie* avait été sans lendemain, de Léon Frapié, dont seule *La Maternelle* a résisté aux alluvions du temps, et de tant d'autres qui n'ont pas tenu les promesses de leur première floraison. Il fallait « découvrir » des écrivains, et non des amateurs, des hommes dont on pouvait sérieusement espérer d'autres merveilles, des talents mûrissants et qui s'épanouiraient, sauf atomisation totale. Et à Georges Govy dont le *Sang russe* n'avait que le tort d'être le premier ouvrage, on a préféré Jean-Jacques Gautier, qui nous avait déjà donné *L'oreille*, et qui nous promet incontinent autre chose qu'un *Fait divers*. A Louis Parrot, dont on affirme qu'il a bien le temps de nous donner d'autres merveilles, on a substitué Jacques Nels, dont *Poussière du temps* ne pouvait être qu'une terne grisaille. On s'est reposé sur les assurances formelles fournies par Robida qui en est à son troisième ouvrage, et qui en écrira tant encore! On a compensé le risque pris en exaltant Jules Roy avec un livre de guerre (encore qu'on se fût juré d'ignorer désormais les années 1939-1944) par la consolation de penser que l'auteur de *La Vallée heureuse* avait, lui aussi, déjà publié deux autres livres!

Et toutes ces demi-mesures, toutes ces précautions, toutes ces ruses, n'ont abouti qu'à faire surgir l'inévitable : une saison de prix qui se signale par l'uniforme continuité de sa médiocrité, doublée, ceci étant conséquence de cela, d'une désaffection totale à l'égard des jurys responsables et d'un descabello définitif porté à leur crédit!

*
* *

Pour tout cela, il vaudrait beaucoup mieux parler des recalés,

dont la qualité est souvent supérieure à celle des élus, que de leurs heureux concurrents! Nous serions plus à l'aise pour louer Louis Parrot (*Nous reviendrons*), Célia Bertin (*La Parade des impies*), R. Guérin (*L'apprenti*), S. Govy (*Sang russe*), Rastier (*Les morts inutiles*), que Jean-Jacques Gautier, Robida ou Jacques Nels.

L'Histoire d'un fait divers est, plus qu'un roman, une longue nouvelle, et plus encore qu'une longue nouvelle, le dossier historique et psychologique d'un drame qui aura son dénouement en Cour d'assises. Louis Cappelle est un mineur alcoolique. Il se marie. Sa femme le quitte. Il se remarie, sa seconde femme meurt. Il se réremarie. Mme Cappelle numéro 3 est une gourgandine. Mi-inconscient, mi-abruti par l'alcool, son homme la tue et tente de se suicider. Voilà. C'est tout.

Il semble d'ailleurs que J.-J. Gautier ait mis une certaine pointe d'élégance à rester d'une sécheresse totale devant le drame qu'il nous décrit. Car il ne fait que nous le décrire. A aucun moment nous n'entrons dans le jeu. Pas un seul instant, il ne nous est possible de nous insinuer dans la peau des personnages qu'il nous peint. Ils n'ont pas d'âme. Ils s'agitent comme des marionnettes. Ils ne nous émeuvent pas. Si Jean-Jacques Gautier a voulu rédiger une observation clinique, il a fort bien réussi et il faut l'en féliciter. S'il a voulu écrire un roman, il s'est trompé, et, en couronnant ce livre, s'est trompé avec lui le jury Goncourt.

Comme se sont trompées ces dames du Femina en attribuant leurs lauriers à Michel Robida. Le titre de son roman, *Le temps de la longue patience*, dit fort bien ce qu'il veut dire et offre au lecteur un charitable avertissement. Il faut en effet beaucoup de patience pour arriver à bout de cette interminable histoire, au cours de laquelle deux amis, bourgeois tous deux, confrontent à longueur de chapitre leurs réactions et leurs décisions devant la guerre, la défaite, la résistance. On a l'impression d'un long délayage où la moitié des mots sont de trop et dans lequel les êtres perdent toute leur vie.

Martine eût pu être intéressante. Elle a des velléités de personnalité, mais prudemment elle s'en tient là.

Et Robida a eu raison de rendre ses personnages si falots, si inconsistants : les jurys littéraires de 1946 ne demandaient pas autre chose.

Après la double erreur du Goncourt et du Femina, les gens de l'Interallié ont été impardonnables de porter leurs préférences, eux aussi, sur une œuvre « moyenne » et située hors du temps. Ils avaient pourtant un choix facile. Faute d'accepter des risques

que leurs devanciers avaient écartés, ils se sont rabattus sur *Poussière du temps*, de Jacques Nels, qui ne dépare pas cette collection en gris et rose. Un spéculateur se ruine sur un coup de bourse, monte dans l'autobus et, commodément assis, voir défiler son passé au gré de l'itinéraire parcouru.

C'est un procédé astucieux qui vaut celui que J.-J. Gautier a utilisé dans *L'oreille*, mais ce n'est jamais là qu'un procédé, et je ne sache pas que les jurys littéraires en soient réduits à couronner une technique! Le livre fermé, on reste rêveur et on se demande quels ressorts secrets ont donc décidé les jurys de l'Interallié à couronner cet ouvrage d'une qualité infiniment inférieure à celui de Louis Parrot, par exemple.

Dans cette démission générale, seul le jury du prix Renaudot semble avoir gardé quelque courage et une réelle lucidité. Effarouché lui aussi par l'audace de Raymond Guérin, dont *L'apprenti* avait les faveurs de Pierre Descaves, il a failli couvrir de lauriers Célia Bertin, dont *La Parade des impies* nous est une magnifique promesse. Faute de le faire, il a assuré à cet ouvrage suffisamment de louanges pour qu'il commence une carrière honorable en librairie. Il s'est replié sur *La Vallée heureuse* de Jules Roy, et seul des quatre ouvrages primés, celui-ci peut supporter le poids de la couronne, enfin non mortuaire! C'est une histoire de guerre encore, et il a fallu sans doute beaucoup de patience, de ruses, de diplomatie, pour lever un tabou qui paraissait imprescriptible. Mais plus encore que dans une aventure guerrière, Jules Roy nous jette au sein d'une « vie collective », celle d'une escadre de bombardiers qui, nuit après nuit, pilonne la vallée de la Ruhr appelée par antiphrase Vallée Heureuse. Dès le début du livre, nous échappons à l'individuel et à ses problèmes mesquins pour être jetés dans un mouvement cosmique où l'être n'est plus que le fragment d'un grand tout et dans lequel sa personnalité est menacée de disparition. Mais l'auteur reste vigilant et cette vigilance ne peut que le forcer à la cruauté pour un monde absurde où l'homme est nié et dont la machine est devenue une des divinités suprêmes.

*
* *

Le rideau tombe sur cette saison des juges dont presque tous ont failli à leur mission. Les chandelles s'éteignent, on parle déjà des prochaines courses. Et le prix de la Pléiade fait scintiller son petit point brillant au premier relais de la route.

Mais quelques surprises que nous réserve encore demain, rien

ne pourra empêcher que les prix littéraires ne soient de moins en moins la consécration d'un homme de lettres et de plus en plus un encouragement accordé aux éditeurs.

Et ceci est fort grave. De leur Parnasse, les critiques et les juges sont descendus sur le carreau du temple. Ils se mêlent à la foule des marchands. Ils seraient les premières victimes de ce mariage malheureux.

PIERRE DRIENCOURT.

Au moment où nous arrivent les épreuves de cet article, nous apprenons la naissance du Prix Arcadius. Décerné par les courriéristes littéraires, il « honore » le jury qui a commis la plus lourde erreur. Et comme on le pouvait prévoir, le Goncourt a remporté la palme. J.-J. Gautier, victime innocente de cette bataille qui se déroule par-dessus sa tête, aura la consolation de bénéficier d'un publicité inattendue.

P. D.

THEATRE

Combien émouvant le retour de Mme Pitoëff sur cette scène de la *Comédie des Champs-Élysées* où tant de beaux souvenirs l'accueillent. *Le mangeur de rêves*, *Liliom*, *La puissance des Ténèbres* et tant d'inoubliables spectacles des années qui suivirent l'autre guerre nous rappellent tout ce que le théâtre doit « aux Pitoëff » et tout ce qu'il a perdu avec l'animateur, au vrai sens du mot, de leurs réussites.

Mme Pitoëff a choisi *L'échangé* pour sa rentrée à Paris. On ne peut dire que son fils et sa fille imposeront l'œuvre aux esprits non préparés, soit par leurs lectures soit par leurs goûts, à recevoir les messages de Claudel. Mais les claudéliens sont toujours reconnaissants à ceux qui travaillent avec foi et sincérité pour donner vie aux drames du poète. Et ils retrouveront dans le rôle de Marthe une artiste dont la diction lente et chantante semble accordée à la langue claudélienne [1].

L'Odéon est donc devenu la salle du Luxembourg de la Comédie-Française. Nous ne verrons certainement plus sur cette scène des décors dans le style « carte-postale », des acteurs jouant comme au temps où Antoine était encore employé du gaz. Il y a sans doute bien d'autres choses que nous n'y verrons heureusement plus, mais les premiers spectacles ne nous montrent pas ce que nous voudrions y voir.

M. Bernard Zimmer est un des rares auteurs de l'autre après-guerre qui annonçait un talent de satiriste. Comment a-t-il pu écrire *Tourbillon*, cette pièce radicalement insignifiante ? Comment a-t-on pu la choisir pour signifier le rajeunissement du vieil Odéon ? Comment M. Jean Meyer a-t-il pu s'appliquer avec un tel soin à la mettre en scène sans voir qu'il perdait son temps et qu'on abusait du très grand talent de Mlle Mony Dalmès ?

On voit bien ce que l'auteur a voulu faire. On le voit même trop bien. Il a voulu réagir contre un théâtre trop psychologique, littéraire et philosophique. Il a voulu affirmer le primat de l'action et du mouvement, fût-il « tourbillonnant », le droit de l'auteur à la fantaisie et celui du spectateur au divertissement. Mais le mouvement pour le mouvement n'est pas de l'action. La fantaisie pour la fantaisie n'est plus divertissement. Animer des poupées, certes, est un jeu charmant : à condition de ne pas leur souffler de vieilles histoires qui les transforment en pantins du boulevard. L'absence d'invention glace les meilleurs intentions.

1. Sur *L'échange* et la présentation des Pitoëff, voir *La Vie Intellectuelle* du 10 janvier 1938.

Le lever du soleil ne jette pas sur la scène du Luxembourg cette lumière que nous attendions. François Porché était un poète qui aimait l'histoire, et Mme Simone sait ce qu'est une pièce de théâtre. Les qualités unies des deux auteurs donnent aux meilleures scènes des deuxième et troisième actes cette force théâtrale qui soutient l'art des acteurs et captive l'attention du public. Mais elles ne suffisent pas pour porter à la scène le jeune Louis XIV en Titus, Marie Mancini en Bérénice, Mazarin en incarnation de l'État et de la France. Et quand Anne d'Autriche dit à Mazarin : « Sens mon haleine », pour lui prouver qu'elle a mangé des oranges, cela ne va plus du tout.

On nous dit que ces deux pièces sont un héritage de l'ancienne direction. A une époque où la courtoisie n'est plus à la mode, on appréciera le geste, mais en regrettant que, par l'effet de la chronologie, cette liquidation ait paru signifier le début d'une ère nouvelle.

Il faut doublement féliciter M. Georges Douking. D'abord de prendre la direction du Théâtre Pigalle; ensuite, de monter *Huon de Bordeaux*. Il serait lamentable que ce beau théâtre n'appartînt pas au vrai théâtre. Bien sûr, ce dernier n'a pas besoin de machines compliquées : un usage discret et intelligent de celles-ci peut du moins excuser leur existence. M. Douking vient de le prouver : metteur en scène, peintre des décors et des costumes, il illustre de la façon la plus heureuse le « mélodrame féerique » de M. Alexandre Arnoux. *Huon de Bordeaux* est une sorte de conte de fées chrétien, ou plutôt de conte où fées et magiciens prêtent leur concours au « merveilleux chrétien ».

On connaît la légende du chevalier bordelais. Elle exige du texte et de la mise en scène une poésie sans artifices, une poésie d'enluminure, avec cette nuance de tendre ironie nous disant qu'il n'est pas nécessaire de croire à cette histoire pour croire aux vertus qu'elle chante. M. Alexandre Arnoux sait parfaitement mêler au fantastique les reflets d'une vérité très humaine. On voudrait que ce spectacle soit un signe. Signe d'une réaction contre tous les naturalismes; signe d'un retour à un théâtre repoussant l'esthétique naturaliste précisément parce que l'univers s'étend au-delà de « la nature », parce qu'il y a des réalités invisibles et sensibles au cœur; signe aussi d'une réparation vis-à-vis de M. Alexandre Arnoux dont l'œuvre dramatique ne devrait pas rester dans des livres. Puisse le succès de *Huon de Bordeaux* annoncer une reprise de *Petite lumière et l'ours!*

On a été bien dur pour *Le crime de Lord Arthur Saville*, adaptation française par M. Paul Modave d'une comédie de M. Saint-John Legh Cowes, tirée d'une nouvelle d'Oscar Wilde. Sans doute, l'aspect « vieille Angleterre » résiste à l'adaptation. Les papotages des ladies ne « passent » pas. Pour une qui vole dans la salle — « je croyais qu'il n'y avait que les femmes pour être malheureuses dans leur bonheur » — que de flèches perdues! Sans doute aussi, le dialogue est sans étincelles et un jeu correct n'arrive pas à lui donner plus qu'il ne contient. Mais pourquoi ne pas reconnaître que le sujet est drôle, qu'il se développe en situations comiques et que la salle du Théâtre des Mathurins rit de bon cœur ?

Lord Saville est à la veille de se marier. Un chiromancien infaillible lit dans sa main que son destin est de commettre un crime. Le plus tôt sera le mieux, estime le jeune patricien. Avant le mariage, pour jouir d'une lune de miel sans nuages. Or voici qu'une espèce de fata-

lité va jouer, à rebours de la fatalité antique, pour faire échouer toutes les tentatives de meurtre, même avec la collaboration d'un extraordinaire marchand d'explosifs. Au troisième acte, lord Saville réussit enfin : la victime est le chiromancien lui-même qui saute avec une pendule dynamitée, tandis que retentit *La marche nuptiale*. MM. Marcel Herrand et O'Grady mènent avec tact et justesse cette étrange farce, où la mort cesse d'être dramatique pour devenir chose comique.

Roméo et Jeannette de M. Anouilh est une pièce bien décevante. Mais que dire des *Nuits de la colère* de M. Armand Salacrou ?

Voici donc la première pièce contemporaine que présentent les Spectacles Jean-Louis Barrault au Théâtre Marigny. L'auteur est un des vrais dramaturges de l'avant-guerre. Une interprétation de qualité exceptionnelle a été prévue : Madeleine Renaud, Marie-Hélène Dasté, Jean-Louis Barrault, Pierre Renoir, Jean Dessailly. Une mise en scène soignée et des décors ingénieux de Félix Labisse... Tout cela pour aboutir à un spectacle pénible et respectable, pénible parce que respectable.

Que dire ? Le mieux sera de laisser la parole à l'auteur : « *Les nuits de la colère* sont peut-être moins une pièce qu'un documentaire sur l'occupation. Un procès-verbal. Un témoignage sur ces années noires si difficiles à vivre pour ceux qui avaient du courage et pour ceux qui n'en avaient pas... C'est l'histoire d'un homme qui aime ses enfants et que cet amour conduit à l'immobilité autour de leurs petits lits; et c'est l'histoire d'un autre homme qui aime ses enfants et que cet amour conduit à tout risquer pour assurer leur avenir et leur liberté. C'est enfin l'histoire d'un homme qui vit dans une grande solitude morale, dans un monde dénué de signification... et qui découvre une vérité humaine... Et dans sa révolte qui l'unit à d'autres révoltés, dans sa camaraderie de combat, il rencontre une fraternité qui donne un sens à son passage sur la terre. »

Les sujets et les très beaux sujets ne manquaient pas. Pourquoi n'ont-ils inspiré qu'un titre magnifique et certains mouvements du second acte ? Pourquoi l'imagination du dramaturge ne s'est-elle pas maintenue au niveau de son cœur ? Mystère de la création. Nous sommes très loin du documentaire ! De la littérature sur des thèmes qui ne la supportent guère, fût-elle la meilleure. Ces hommes qui exposent leur vision du monde en attendant le train qu'ils doivent faire sauter... On songe à *La bataille du rail*, à *Jéricho*, et ces souvenirs sont écrasants.

La mise en scène et l'interprétation ne sont pas en cause. Il s'agit d'une des belles réussites que le théâtre présente à Paris. Les impressions notées ici n'étant pas celles des critiques les plus exigeants, on peut toujours inviter le lecteur à juger par lui-même : il ne regrettera sûrement pas le spectacle.

L'œuvre se présente comme une espèce d'enquête menée par les morts chez les vivants et par les vivants chez les morts. L'auteur de *L'inconnue d'Arras* excelle dans l'art de réaliser le passé dans le présent, d'entrelacer des actions qui ne sont pas simultanées, de tourner l'irréversibilité du temps : avec une sûreté et une maîtrise parfaite du dialogue, il réveille la mémoire et la conscience de ceux que la guerre vient de tuer, il les mêle à ceux qui ont encore sur terre un avenir. C'est vraiment très bien fait, mais pas au point de nous faire croire qu'une telle œuvre puisse survivre aux circonstances auxquelles elle est accordée. Tant mieux si je me trompe.

Le nouveau spectacle du Studio des Champs-Élysées a pour premier mérite de présenter une interprétation vraiment au point (sauf pour le rôle de Patrick) qui fait honneur et au metteur en scène, M. Maurice Jacquemont, et aux acteurs : Mlle Berthe Bovy, Mlle Janine Guyon, M. Jacquemont lui-même, en particulier, triomphent de difficultés qui ne sont certes pas banales. La pièce de M. Stève Passeur ne cesse pas un instant d'exciter l'attention, un peu à la façon d'un roman policier. Enfin, il s'agit d'un sujet neuf, qui aurait pu éveiller des exigences profondes et secrètes de l'âme.

Le personnage central, une institutrice d'origine roumaine, Elena, vit dans deux mondes, celui de la vie quotidienne et celui d'une vie imaginaire. Elle replonge dans son passé, y recueille les êtres qu'elle a aimés ou dont elle eût aimé suivre les aventures, et joue avec eux une nouvelle existence. On comprend que l'auteur ait cédé au charme de l'expression « le vin du souvenir » : mais ce titre n'est pas tout à fait exact. Ce que cherche la jeune fille, c'est le souvenir prolongé par l'imagination, ce souvenir riche de possibilités qui n'ont jamais été réalisées : elle se penche sur son passé non pour le retrouver tel qu'il fut mais pour le raturer, le corriger, le construire tel qu'aujourd'hui elle voudrait l'avoir vécu.

Ce jeu appelle des partenaires, des « mannequins » comme elle dit. Elle les trouve dans un ménage et le frère du mari. Et il arrive que le trio est pris au jeu; chacun attend avec impatience sa demi-heure de « vie à grande guide », son rôle de princesse grecque, de gouverneur de province, de paysan amoureux. Le drame commence le jour où Elena décide de quitter la maison.

M. Stève Passeur a tiré son sujet d'une nouvelle inédite de Mme Coula Roppa. Il a campé aussitôt deux personnages spécifiquement passeuriens : une grand'mère trouve dans son grand âge le droit d'être cynique et de jeter à chacun sa vérité; Elena, d'autre part, est une rêveuse très éveillée, pourvue d'un cœur bien dompté et de passions lucides, voire extra-lucides; si « le vin du souvenir » enivre ses partenaires, il est au contraire pour elle un fortifiant et, sous l'action de ce tonique, elle est une escrimeuse agile, cruelle. Tout ceci est excellent. Malheureusement, la pièce est manquée pour deux raisons. D'abord, l'histoire qui sert de corps à l'idée dramatique est puérile : il y a là une affaire d'invention géniale qui constitue une espèce de fausse action. Surtout, on voit difficilement comment ce besoin de vie imaginaire n'exigerait pas une certaine vision poétique du monde puisqu'il est une des sources de la poésie; il y a dans le souvenir goûté pour lui-même et dans tous les possibles morts qui hantent notre vie réelle un « charme » : ce mot seul explique pourquoi on ne peut sans doute pas réussir à la fois *L'acheteuse* et *Le vin du souvenir*.

« Il y a très longtemps que je pense à mettre en scène l'atmosphère de ces familles royales où la folie de l'art qu'elles n'arrivent pas à mettre en œuvre les pousse soit à protéger des artistes, soit faute de mieux, à faire de leurs vies des drames lyriques. Je me suis aussi beaucoup intéressé à ces groupes anarchistes que la police employait pour des fins politiques et où se fourvoyaient des jeunes gens exaltés et purs. *L'Aigle à deux têtes* est le lieu de rencontre d'une reine et d'un jeune anarchiste de ce style [2]. »

2. Déclaration de M. Jean Cocteau à *Combat*, 14 septembre 1946.

Il s'agit donc d'un ver de terre amoureux d'une étoile. L'étoile est une reine morte au monde, à sa cour, à son peuple, ne vivant guère qu'avec l'ombre d'un jeune mari assassiné. Le ver de terre est un poète de l'opposition, véritable sosie du roi disparu. Si l'un des caractères auxquels se reconnaît le héros romantique est d'entrer par la fenêtre, ce Ruy Blas en culotte tyrolienne dépasse ce que Hugo pouvait imaginer : il grimpe jusqu'à la chambre royale une nuit d'orage et tombe aux pieds de la reine, blessé, avec accompagnement de tonnerre. Ajoutons qu'il a l'intention et la mission de tuer la reine. Situation propice à la naissance d'un grand et fulgurant amour — d'un « aigle à deux têtes » qui sera abattu, au premier coup d'aile, par le ministre de la police. Les scènes se passent dans un château évoquant les pires fantaisies architecturales de Louis II de Bavière (et qui est un décor de Baurepaire).

M. Jean Cocteau est une espèce de magicien. Que le sujet soit un symbole (*Orphée*), la plus banale des légendes grecques (*La machine infernale*), une scène de la vie parisienne (*Les parents terribles*), un lieu commun du romantisme (*L'Aigle à deux têtes*), peu importe : la vraisemblance s'amincit en une transparente similitude du vrai, la trame s'articule de façon à cerner les énigmes qui intéressent le poète, l'action se confond avec une étrange aventure où le jeu et le mystère s'unissent sans se détruire.

Comme les précédentes, la dernière pièce de M. Jean Cocteau est illuminée par la mort. La reine cache celui qui venait l'assassiner; elle panse sa blessure; elle le traite en égal; elle supporte son silence, au premier acte, sa colère au second. Pourquoi ? « Vous êtes ma mort, c'est ma mort que je soigne, c'est ma mort que je sauve. » M. Jean Cocteau confond curieusement mort et destin. La première est liée à notre histoire; le second à des puissances transcendantes qui conduisent notre histoire. L'authentique grandeur de *L'Aigle à deux têtes* tient plutôt au sentiment dramatique de la mort qu'à un sens tragique de la transcendance. Le titre primitif de ces trois actes était Azraël, l'ange de la mort.

Que la rencontre avec la mort soit l'éveil de l'amour, voilà sans doute la signification profonde du drame. L'amour total avec un A romantique ne s'accomplit que dans la mort, c'est la leçon du dénouement au troisième acte; mais la Mort avec un M dessiné par M. Cocteau tire la flèche qui perce le cœur : c'est la leçon de l'action, au second acte. Vous avez tué la reine, dit alors l'étrange souveraine, la reine qui avait trop aimé un roi pour permettre à la femme d'aimer un homme. *L'Aigle à deux têtes*... Pourquoi pas l'ange à deux têtes, l'Amour et la Mort : une telle image ne paraîtrait point trop hardie dans un album de M. Jean Cocteau.

Il serait tentant de suivre scène par scène cette histoire où la violence s'accommode des plus subtiles intentions, où les plus grands jeux de l'esprit supportent des jeux de mots. En face de drames qui condamnent chaque être à l'isolement, disons pourtant avec quel art le poète nous fait assister à la délivrance de deux âmes qui étaient « une solitude en face d'une solitude ». Cette légende, qui part d'un assassinat manqué et qui aboutit à un double suicide, est une sorte de chant à la fois funèbre et optimiste.

Ces raffinements, ce goût d'une certaine somptuosité dans les sentiments et dans leur encadrement, cette recherche de l'humain hors du quotidien, cette profession de foi individualiste et hautaine — « rien n'est conventionnel comme un milieu, quel qu'il soit » — est-ce là un art accordé aux aspirations des jeunes générations ? Il sera

infiniment curieux de voir comment sera accueillie au Théâtre Hébertot cette orchestration originale des thèmes « du sang, de la volupté et de la mort » : *L'Aigle à deux têtes*, ne serait-ce pas la revanche de Barrès ? [3]

Mme Edwige Feuillère, Mlle Sylvia Montford, M. Jean Marais — quelle façon étonnante de tomber et pour l'entrée et pour la sortie ! — dominent les difficultés de leurs rôles et ne manquent jamais le ton. Interprétation digne de l'œuvre. Qui sait si celle-ci ne représente pas la plus belle pièce française créée à Paris depuis la libération ?

Henri Gouhier.

PARALLELES — RECITAL CHILD — DISQUES

Malgré le peu d'empressement du grand public pour les œuvres modernes données en première ou ne audition, les présentations de pages contemporaines restent tout de même des événements qui ne peuvent se passer sous silence. Il est bien évident que, bonne ou médiocre, riche ou sommaire, une œuvre nouvelle éveille dans l'esprit, dans la sensibilité de l'auditeur attentif, tout un ensemble d'appréciations, de réflexions, d'attirances ou de refus, et, de toutes façons, travaille pour l'avenir en assurant la continuité de la création artistique.

Au dernier concert de Charles Bruck avec l'orchestre Lamoureux figurait, en première audition, un concerto pour piano d'Arnold Schönberg. Ce musicien, après quelques années de sommeil (depuis 1923 environ), connaît à nouveau un regain d'admiration, de discussions passionnées parmi la jeunesse musicale étudiante où il a quelques zélateurs fanatiques. Je ne sais (il est bien difficile de le présumer) ce que sa musique représentera dans l'avenir, mais certainement elle pose (ou repose) bien des problèmes, et, ce qui est plus troublant, le problème même de la musique, en son sens le plus intérieur. La courbe mélodique atonale (en bien des endroits, d'ailleurs, cette « atonalité » n'est pas absolue, par la force même des choses) et sa conséquence, le sens harmonique atonal, ne me gênent nullement, car, en art, le vocabulaire ne doit pas être jugé « en soi », mais ce qui me paraît le plus décevant dans cette conception de la musique, c'est la pensée même dans son essence et son effusion.

Il semble que, par une sorte de paradoxe, cette sensibilité exacerbée, en se repliant sur elle-même, en se désincarnant en quelque sorte, se sépare de tout rapport avec l'extérieur et finisse par devenir un produit de la volonté arbitraire, aboutisse à n'être plus qu'une conception toute cérébrale, et surtout apparaisse en quelque sorte négative,

3. Voir les *Visites à Maurice Barrès*, dans *Le rappel à l'ordre*, Stock, 1926.

se détruisant au fur et à mesure qu'elle existe. Il y a là, je le répète, quelque chose d'extrêmement troublant, d'extrêmement morbide et qui semble nier totalement la notion la plus élargie du plaisir musical. D'autant plus que le rythme de structure de cette musique, quoique étant très « pensé », très construit dans l'esprit de l'auteur, s'évade totalement de toute logique jusqu'à perdre tout contact avec l'auditeur, et n'apparaît en définitive que comme une succession de courtes incises dont le lien de succession est si ténu qu'il ne se perçoit plus — ainsi qu'une construction qui se désagrégerait en même temps qu'elle s'élabore.

Et la maîtrise évidente de Schönberg dans le jeu des combinaisons instrumentales ne consolide pas ce terrain où la pensée s'enlise. Et enfin, cet art pose aussi, de façon cruelle, le problème du rôle collectif de la musique qui, tout de même, est une condition essentielle de son existence (et je ne parle pas ici d'un point de vue matériel, mais bien du point de vue spirituel et sensible). Car le créateur propose à ses auditeurs ce qu'ils n'auraient pas soupçonné eux-mêmes, mais, de toute évidence, doit tendre à obtenir, par la persuasion de son discours, l'acquiescement conscient (ou inconscient) de ceux-ci, en raison des correspondances, des affinités qu'il éveille en eux.

D'un tout autre esprit, et j'y pensais avec force ce soir-là, est la nouvelle œuvre symphonique d'Arthur Honegger, qui avait été donnée quelques semaines auparavant sous la direction de Münch à l'un des concerts de l'U.N.E.S.C.O., je veux parler de la « symphonie liturgique ». De ces pages où le vocabulaire est pourtant poussé, complexe et d'une richesse exigeante, quelle puissance d'éloquence se dégage !

Essentiellement dramatique et lyrique, ce poème symphonique en trois parties (plutôt que véritable symphonie), et dont le titre doit être pris dans une acception très large, est l'expression bien actuelle de cette lutte entre la cruauté des principes du mal et l'essor vers la joie et la paix spirituelles. Si le premier mouvement est surtout une illustration violente, angoissante, la conclusion du dernier (*dona nobis pacem*) est une extraordinaire effusion de sérénité, de contemplation ardente, où toutes les fibres de l'être spirituel baignent et se nourrissent. Je crois que Honegger a atteint là à une des plus émouvantes, des plus profondes expressions, non seulement de lui-même, mais aussi de la musique en général.

***

J'ai pris beaucoup de plaisir au récital donné salle Pleyel par le danseur Ludolf Child. Son talent extrêmement divers, qui va de la danse proprement dite jusqu'à la mimique caricaturale la plus poussée, en passant par tous les intermédiaires, est d'une variété étonnante. Il m'apparaît comme une nature passionnée, ardente, d'une exigeante sincérité qui s'exprime sans ménagements. Et son souci d'expression plastique pure (sauts, lignes, etc.), ainsi que la volonté de la vérité de représentations chorégraphiques de scènes pittoresques ou satiriques, s'allie à un sens des formes et des couleurs qui les complètent heureusement. Seul ou avec quelques partenaires féminins, la première partie de son programme était presque entièrement consacrée à une imagerie sur des préludes de Debussy. Si on peut ne pas être tout à fait d'accord sur l'interprétation de *Voiles*, il y eut des passages étonnants de fantaisie dans *Puck*. Personnellement, j'ai beaucoup aimé le « duo » sur les « Collines d'Anacapri », fort bien réglé en son exal-

tation ensoleillée, et le public bissa le clown de *Minstrels*, véridique et virtuose.

Mais la virtuosité de Child se donne libre cours de façon encore plus accentuée dans les sept apparitions de ce ballet soliste d'après un conte des « Mille et une Nuits » : Dalila la rouée, où la satire se mêle d'amertume (la caricature du « faux dévot », l'emphase du « devin », l'exubérance du « guerrier »), un des meilleurs morceaux était une remarquable évocation de danseur espagnol, sarcastique et vrai.

Et ce ballet, uniquement accompagné d'un orchestre de percussion, pose un problème esthétique : le dynamisme à l'état brut est en soi une recherche fort intéressante (du moins pour nous Occidentaux, puisque, en Afrique, il est une émanation musicale spontanée). Child me permettra toutefois un reproche, c'est d'avoir trop négligé à mon sens le lyrisme des percussions « chaudes » (tambour et timbales), qui auraient augmenté la force incantatoire de cette musique. L'abus des percussions « mates » (blocs de bois, par exemple) engendre forcément la monotonie, d'autant plus que la répétition continue de rythmes dactyliques devient vite fatigante. Quelques pièces de Debussy furent jouées en intermède avec beaucoup d'agilité par Alexandre Lenpert.

*
* *

On sait que le grand prix du disque 1947, organisé par l'association de la presse phonographique, vient d'être décerné. Je n'ai pas la place d'analyser en détail tous les disques primés, je me contenterai de publier le palmarès qui intéressera certainement les amateurs de disques (en m'en tenant à la musique dite « sérieuse », les variétés, la musique légère sortant du cadre de cette chronique).

PRIX D'HONNEUR :

1) Negro-spirituals (Columbia), par Madeleine Martinetti (jeune cantatrice douée d'une voix exceptionnelle de contralto).
2) Sonate de Locatelli, par Navarra et Benvenuti, chez Pathé.

AUTRES PRIX :

Ouvrages lyriques : *Samson et Dalila*, enregistrement complet chez Pathé; dir. Fourestier.

Oratorios : *La danse des morts*, Honegger (Voix de son maître); dir. Münch. — *Requiem*, de Berlioz; dir. Fournet (Columbia).

Extraits d'opéra : Air de Suzanne, *Noces de Figaro*, Mozart, par Marthe Angelici (Anth. sonore). — Air du Saule, d'*Othello*, de Verdi, par Geori-Boué (Odéon).

Ensemble vocal : Chansons de Roland de Lassus; dir. Couraud (Discoph. français).

Musique religieuse : Messe d'André Caplet; dir. Vallombrosa (Lumen).

Orchestre symphonique : *Habanera*, L. Aubert; dir. Münch (Voix de son maître). — Tableaux d'une exposition Moussorgsky-Ravel; dir. Giardino (Pathé).

Orchestre de chambre : *Concerto en ut mineur*, Bach; dir. Claude Crussard (Boîte à musique). — *Symphonie concertante*, Haydn; dir. Münch (Oiseau-Lyre).

Concertos : *Concerto* de J. Hubeau, Merckel et orch. Lamoureux (Voix de son maître). — *Concerto* de Liszt, Trouard et O. Ph. P. (Odéon).

Musique de chambre : Quatuor *La jeune fille et la mort*, Schubert, par le quatuor Calvet (Columbia).

ÉMILE DAMAIS.

CINEMA

Où chercher la vie quotidienne ? En province, à Villejuif ou à Montmartre ?

Le bilan de fin d'année a révélé que l'industrie cinématographique française était en déficit d'un milliard pour l'année 1946. La conséquence immédiate a été l'arrêt de la plupart des productions; on comprend l'inquiétude de ceux qui acceptaient de financer des films. Quelles sont les causes de cette sombre situation ? La première est le petit nombre des spectateurs en France : la proportion des Français qui vont au cinéma est deux ou trois fois plus faible qu'en Angleterre ou en Amérique. La seconde sans doute est la taxation énorme qui pèse sur le cinéma, considéré comme industrie de luxe; le principe en serait défendable si ce n'était pas tuer la poule aux œufs d'or. La troisième est la concurrence étrangère qui n'est pas compensée par une possibilité équivalente d'exportation. Enfin, on accuse toujours les cinéastes d'ouvrir des gouffres où se dilapident les millions et de couvrir d'or les vedettes. De toutes façons, cette situation critique du cinéma français mérite réflexion : il s'agit d'une des plus grandes industries françaises, d'une de celles où nous pouvons le plus aisément lutter avec les pays puissamment industrialisés (à cause de l'apport artistique et intellectuel nécessaire à la création d'un film), il s'agit enfin d'une industrie qui compte plus que tout le reste pour notre rayonnement intellectuel, et d'une denrée d'exportation qui fait entrer des devises sans priver les Français d'aucun bien de consommation. Toutes ces raisons militent en faveur d'un sauvetage du cinéma français, sauvetage possible si l'on agit simultanément sur toutes les causes de déséquilibre que nous avons signalées et si l'on assainit ainsi les conditions financières d'exploitation.

Cette grave alerte oblige à examiner la production française sous un jour nouveau : celui de la rentabilité. Si la production est globalement en déficit, certains films ont pourtant été des réussites financières : *Le Père Tranquille* est, de ce point de vue, le grand succès. Parlons donc un peu de ce film, dont l'analyse ne nous avait pas paru s'imposer dans une chronique mensuelle qui prend nécessairement l'allure d'une sorte de palmarès du mois. Une des principales qualités du *Père Tranquille*, c'est de n'avoir pas coûté cher. Nous ne saurions

nous en plaindre, car le souci d'économie qui a présidé à sa réalisation n'apparaît jamais au spectateur. Vous êtes-vous aperçu que l'usine dont on parle dans tout le film et que l'on voit deux ou trois fois derrière la villa du Père Tranquille était une simple maquette d'un mètre de haut artistement raccordée avec le décor réel de la villa ? Non. Moi non plus. Et je me félicite que René Clément ou Noël Noël n'aient pas exigé (comme l'auraient fait d'autres réalisateurs) que l'on construise une usine grandeur nature pour y faire trois prises de vue. Le résultat, c'est que le film a coûté une vingtaine de millions au lieu d'une centaine. Nous ne saurions nous en plaindre si la survie du cinéma français est à ce prix.

Ce qui est plus gênant dans *Le Père Tranquille*, c'est le souci qu'ont eu les acteurs de flatter le public. Tant que le souci de la rentabilité ne concerne que la réalisation technique du film, nous applaudissons; quand il influe aussi sur sa conception, nous nous sentons sur nos gardes. *Le Père Tranquille* offre de la Résistance une vision pantouflarde, un peu mesquine et finalement rassurante pour ceux qui n'ont pas fait grand'chose. Je sais bien qu'il est bon de lutter contre l'idée simpliste d'une action clandestine romanesque et déclamatoire, intermédiaire entre Fantomas et les romans d'espionnage, mais je me méfie tout autant d'une œuvre qui accrédite la légende de la résistance des gens sérieux et prudents, commandants en retraite qui reçoivent aimablement les officiers allemands chez eux, qui passent pour collaborateurs, mais qui s'entretiennent journellement avec Londres et commandent tous les maquis et tous les résistants authentiques du département — surtout quand on oppose cette résistance raisonnable à celle des jeunes fous qui tombent dans les pièges les plus grossiers en voulant passer à Londres ou qui partent au maquis comme des collégiens amateurs d'aventures. Je pense pour ma part que ce sont les seconds qui ont fait de la Résistance ce qu'elle a été et que les gens raisonnables et prudents se sont contentés de bonnes paroles ou bien ont dû un jour « décrocher » à leur tour et vivre eux aussi en proscrits, en clandestins traqués et combattant. Dans *Rome, ville ouverte*, le public des salles d'exclusivité a été choqué par les scènes d'interrogatoire et la brutalité de l'action — certains se sont levés et sont partis en signe de protestation; rien de tel à craindre avec *Le Père Tranquille* : tous les personnages de l'action arrivent sains et saufs à la libération, et l'on oublie vite l'arrestation du Père Tranquille, tant elle est racontée avec délicatesse et sans risque de choquer personne (même pas les Allemands, qui tout au long du film sont parfaitement « corrects »). Tout cela correspond bien à l'opinion moyenne sur la Résistance, tout cela est bien tranquillisant et apaisant.

Ceci dit, reconnaissons à Noël Noël un grand talent pour créer (à la fois comme auteur, comme dialoguiste et comme acteur) des personnages quotidiens, vraisemblables, sympathiques et un peu attendrissants. Il a la possibilité de faire une véritable galerie de petits bourgeois avec leurs petites manies, leurs petites idées, leur belotte quotidienne et leur bon sens rassurant. Son ironie à peine indiquée, sa finesse et son sens du public le rendent capable de renouveler dans cette voie un succès dont nous regrettons seulement que le premier essai ait pris pour thème la grande histoire de la libération. On aurait ainsi de la vie française une vision peu exaltante, un peu désolante même à force de petitesse, de routine et d'étroitesse de vue, mais, hélas ! très exactement observée.

***

Dans un autre genre, Simenon est un auteur prolixe, mais doué lui aussi d'un sens de l'observation qui lui permet, à propos d'une intrigue quelconque, de situer dans son cadre un personnage bien vu, vraisemblable et attachant. Spaak a tiré des *Fiançailles de Monsieur Hire* le scenario du dernier film de Duvivier, *Panique*. Ici, le quotidien n'est pas celui de la petite bourgeoisie, c'est le quotidien étrange que discerne l'observateur attentif dans la foule anonyme des grandes villes. L'action est exactement située dans le cadre un peu villageois de ces petits coins de banlieue où les épaves de Paris se mêlent aux calmes habitants du cru. M. Hire est un homme doux et peut-être bon que sa laideur a condamné à la misanthropie. Il a échoué dans ce petit hôtel de banlieue où il vit depuis trois ans pour échapper à de pénibles souvenirs. Il y rencontrera une fille récemment sortie de prison qui, par amour pour une petite gouape, le dupera et finalement l'attirera dans un traquenard où il laissera sa vie. Michel Simon, dans le rôle de M. Hire, fait à lui seul le succès du film, avec ce mélange d'autorité et tendresse retenue dont il sait si bien jouer. Les autres personnages sont traités beaucoup plus superficiellement; pourtant, Viviane Romance, pour la première fois peut-être, est excellente dans le rôle de la fille; Paul Bernard triomphe comme toujours dans le rôle du mauvais garçon lâche et répugnant.

Le film se réduit finalement à une présentation de M. Hire : l'intrigue est assez faible et les auteurs ont échoué dans le dessein qu'ils avaient de faire vivre sous nos yeux un coin de la banlieue parisienne. Réalisée, paraît-il, avec des figurants méridionaux (le film a été tourné sur la Côte d'Azur), la mise en scène des mouvements de foule ou des conversations de commères n'est jamais convaincante.

***

Disons deux mots également de *Macadam*, dont le titre dit assez que les auteurs ont voulu, une fois encore, mettre en scène la faune du trottoir. Tout le film se passe dans un hôtel borgne de Montmartre : Françoise Rosay y fait preuve de son talent coutumier dans le rôle de la patronne de l'hôtel, voleuse et ivrogne; ajoutons un assassin, deux prostituées plus un camelot honnête homme, et nous aurons les éléments d'une intrigue comme on en a tant vu. La seule originalité est peut-être l'introduction du personnage d'Andrée Clément (qu'on avait déjà remarquée dans *La Fille du Diable*), fille de la patronne, honnête, et dégoûtée de cette vie sordide. C'est la seule tentative de ce film, par ailleurs bien fait et bien joué, pour sortir des poncifs du « milieu » dont tout le monde est las.

J.-P. Chartier.

A TRAVERS LES REVUES LITTERAIRES

Tel un vase qui déborde de fleurs multicolores, le dernier numéro des *Cahiers du Sud* (280) nous apporte un foisonnement tropical de poèmes dus à des surréalistes étrangers. Outre des poèmes traduits de l'anglais, de l'espagnol, du roumain, de l'esthonien, du serbe, du danois, du suédois, du tchèque, on trouvera à leur suite un intéressant récit de l'activité des groupes surréalistes ou apparentés dans les diverses parties du monde.

On le voit, il est un peu téméraire de prendre le surréalisme pour une chapelle, ou de prétendre l'enterrer.

Est-ce à dire que cette petite anthologie soit excellente ? Cela aussi serait excessif, car on y sent trop souvent l'influence de ces poncifs surréalistes que Breton lui-même a dénoncés, mais que le surréalisme n'a pas encore dominés comme il le faudrait. C'est ce piétinement qui provoque la crise actuelle du surréalisme, mais ce n'est pas en dehors de lui qu'on en trouvera le remède, il faut seulement que cette période d'occultation permette de faire surgir des sources d'inspiration plus profondes.

Dans le même numéro, un essai de Paul Arnold sur la *Magie guerrière dans la Rome antique* fournit un excellent contrepoison à l'interprétation outrageusement rationaliste de l'histoire romaine dans la plupart des manuels et dans la façon dont trop de gens « cultivés » se représentent l'esprit romain.

Au sommaire de *La Nef* du mois de décembre, figure une bien curieuse *Préface pour un théâtre d'extase*. L'auteur, Suzanne Vilar, est, en effet, une jeune Flamande dont la première pièce, écrite en français, *Le Burlador*, est jouée au théâtre Saint-Georges. Certaines de ses réflexions vont loin :

> Tout le monde recherche l'extase, me dit cet ami. C'est entendu. La foule qui se rue au cinéma, et ceux-là qui s'enivrent ou s'intoxiquent. Il ne s'agit que d'étouffer en soi une faible et vacillante lueur de lucidité. Bien des extases religieuses ne vont pas plus avant. Tout dépend ici de la qualité des âmes.

C'est qu'en effet le problème de l'extase ne concerne pas que les « illuminés », privilégiés de la grâce ou victimes de la folie. Il existe une vaste catégorie d'êtres qui n'arrivent point à ces extrêmes, mais ne se contentent pas pour autant de la vie normale : ils cherchent, n'importe où, des ersatz de l'extase. On pourrait être tenté d'en rire et de ne voir entre le « minervien » et le « dionysiaque » qu'une opposition de tempérament, comparable à celle des animaux à sang froid et à sang chaud, mais il y a là beaucoup plus : le dionysisme témoigne d'un drame spirituel. La question est d'autant plus importante que ce dionysisme est une des sources essentielles de la littérature moderne.

> Il s'agit de se perdre, écrit S. Vilar, de se noyer, de s'anéantir dans le terme de son effort. Effort qui ne va pas, chez certaines âmes, sans une prise aiguë

de conscience. Il semble qu'avant de se laisser déposséder, la personne se ramasse et se raidisse en une suprême possession de soi. Mais voici que se produit la rencontre. Dans un dernier sursaut de lucidité, l'âme perçoit sa propre désintégration, l'abolition du temps et d'autres notions humaines : « Je puis vous dire, s'écrie le chevalier, qu'il n'y a là ni temps, ni personne, mais fusion de toute réalité en un immense creuset », et, par une brusque transition du conscient à l'inconscient, bascule dans l'extase.

L'homme croit alors s'arracher à la rugueuse réalité pour se plonger dans un monde nouveau, où l'âme et le monde sont devenus homogènes, c'est-à-dire plastiques aux désirs et où toutes les misères de l'homme, la mort elle-même, sont transcendées. Les psychanalystes parleraient ici de « retour à la mère »; plus profondément, il y a, au fond, la nostalgie du paradis perdu.

Le drame vient de ce que, ici-bas, le paradis ne peut plus être reconquis. L'extase n'est pas la récupération, même d'un fragment, du paradis, elle n'est qu'une exaltation momentanée :

Il faut s'y résigner. Qu'elle nous vienne de Dieu ou d'une créature qui a reçu ou usurpé une parcelle de son pouvoir, l'extase est essentiellement passagère. Illimitée dans le temps au moment qu'on l'éprouve, elle semble après coup et une fois ramenée aux mesures humaines, occuper une très courte portion de temps. Se reproduit-elle, elle va bientôt s'affaiblissant. Dieu se retire ou la créature perd son pouvoir. A moins que, inconsolable de l'avoir perdue, l'homme la provoque et se crée une méthode. Mais cette voie est pleine de périls. C'est une passerelle jetée à pic sur l'enfer et sur la mort.

C'est de là que naissent tant de dangereuses inquiétudes sur la « fadeur des présences sacrées » (Bataille) et tant de perversions.

Même les extases de la sainteté ne sont pas la sainteté, elles ne sont que des oasis, ou parfois des pièges, durant la traversée du désert sur la route de la terre promise.

Il serait d'ailleurs fort intéressant de reprendre ces questions à l'intérieur du problème général de toutes les formes de l'aliénation humaine, et je ne pense pas ici seulement à la folie, mais aussi à l'aliénation de l'homme tel que Marx la définit. (De ce point de vue, on aurait bien des rapprochements très éclairants à faire avec l'article de Monnerot, dont nous parlons par ailleurs.) Ce serait instruire le procès d'ensemble de la défiguration et du délire de l'homme depuis la chute originelle.

Le numéro de janvier de *La Nef* apporte notamment un remarquable parallèle institué par André Chastel entre Vuillard et Mallarmé, qui permet de mieux saisir bien des aspects de la poésie mallarméenne.

Les thèmes du Faune et d'Hérodiade ne sont que des prétextes avoués. Mallarmé préfère un décor banal, familier. Ce que F. Fry nomme des « natures mortes », ce sont plutôt des coins de chambre ou de salon, des « intérieurs ». Un sonnet tel que :

Ses purs ongles très haut dédiant leur onyx...

est l'approfondissement poétique d'une de ces scènes d'intérieur : un salon vide, la croisée « au nord vacante », statues et bibelots sur la cheminée, et le miroir où se reflète la Grande Ourse... Mais cet intérieur nocturne n'est finalement qu'un jeu de symboles : il figure l'existence inutile...

Les vertiges métaphysiques d'Igitur sont situés dans une demeure ancienne, pleine de tapisseries et de meubles polis, dans un tiède envahissement de ténèbres.

Tant qu'on n'a pas situé la poésie mallarméenne dans ces chambres fermées qui lui servent de creuset, on ne peut la saisir. C'est après seulement qu'elle commence à s'éclairer d'une lueur crépusculaire, mais véritable.

Quant au *Mercure de France*, il est tout à la joie de sa résurrection et fête son 999e-1000e numéro en publiant une multitude de textes, depuis un conte de Kipling jusqu'à une note de Claudel sur le vol de *L'Agneau mystique*, en passant par des pages d'André Billy et un grand nombre de documents sur sa vie antérieure (antérieure à la guerre !), ce qui donne l'occasion de lire quelques lettres inénarrables de Jarry.

Dans *Critique*, n° 6, des notes d'Albert Ollivier sur la *Mythologie de Malraux* et d'André Masson sur *Lionello Venturi*.

Les *Études* (décembre) publient un curieux parallèle de Jean Steinmann sur *Gogol et Nerval*, « poètes bénits », malgré leurs tribulations.

MICHEL CARROUGES.

LIVRES

P. GILLE : *Le passé et l'avenir du monde*. Éditions Marcel Daubin (Paris).

« Faire le point » au milieu de la plus effroyable tempête qui se soit jamais abattue sur le monde, tel est le dessein de P. Gille dans cet ouvrage qu'il eût pu intituler « Les chances de la paix ».

« Au jour où, posant les armes, les nations devront établir les bases d'une paix qu'on doit souhaiter durable, il sera nécessaire de parler le même langage », écrit-il dès le début de son introduction, posant ainsi d'emblée le problème qu'il a choisi d'aborder.

Les quelque deux cents pages qu'il y consacre s'efforcent de répondre à cette question préjudicielle : les nations seront-elles capables de « s'entendre » ? Seule, estime l'auteur, l'évolution des idées dans les pays en présence permet de comprendre les conceptions que chacun d'eux a de la vie sociale, des rapports internationaux et de la manière d'assurer à chaque nation sa vie économique. C'est pourquoi il analyse successivement : les événements et les idées avant 1914, la période 1914-1918, et enfin l'évolution 1919-1939.

Il s'agit donc d'une étude objective dont le propos est d'éclairer l'avenir pas le passé, d'une fresque d'histoire brossée à grands traits. A ce titre, l'ouvrage de P. Gille offre l'avantage de présenter aux lecteurs un fidèle résumé des événements les plus saillants qui se sont succédé depuis la veille de la précédente guerre. Cependant l'auteur, dans le dernier tiers de son œuvre, après avoir constaté que les nations ont aujourd'hui des conceptions divergentes et tenté d'expliquer l'origine de ces divergences, sacrifie l'homogénéité de son analyse au désir de se placer sur le plan normatif. De la constatation de « ce qui est », il passe brusquement à ce qui, selon lui, « devrait être ». Il pose ainsi un second problème : celui du « langage qu'il conviendrait de parler », différent du problème énoncé dans l'introduction, qui se réduit à la question « du langage commun », qu'il soit bon ou mauvais.

Lu avec intérêt :

NIGEL BALCHIN : *La mort apprivoisée.* Julliard, éd. 120 fr.

Un grand livre. Un excellent roman.

JACQUES PIRENNE : *Les grands courants de l'Histoire universelle.* 1er tome : « Des origines à l'Islam. » Albin Michel, éd. 450 fr.

Beau travail de synthèse.

PH. D'ESTAILLEUR-CHANTEREINE : *Histoire de la Nation française.* J.-B. Janin, éd. 300 fr.

Très vivant. Recherche d'une présentation nouvelle.

PIERRE GAXOTTE : *La France de Louis XIV.* Hachette, éd. 160 fr.

Conçu avec intelligence, réalisé avec art.

LA VARENDE : *Guillaume le Bâtard, conquérant.* U. B. F., éd. 275 fr.

Belle histoire, bien contée.

AUGUSTE BAILLY : *La République de Venise.* Fayard, éd. 160 fr.

Étude consciencieuse d'un très beau sujet.

RENÉ SUDRE : *Le huitième art, mission de la Radio.* Julliard, éd.

Le profane apprend beaucoup et souhaite que les professionnels lisent et retiennent.

G. B.

Lu avec plaisir :

R. BASTIN : *Petite histoire de Baden Powell.* Paris, Éditions Casterman.

Une courte et alerte biographie destinée aux jeunes gens, que les adultes liront aussi, surtout s'ils ne furent pas scouts, surtout s'ils ignorent le grand mouvement créé par Robert Stephenson Smyth Baden Powell

ROBERT GREEMVOOD : *Mr. Brunting.* Julliard, éd.

Étude de caractères. *Happy ending.*

William Saroyan : *Les Acrobates.* Sagittaire, éd. 90 fr.

William Saroyan : *L'audacieux jeune homme au trapèze volant.* Sagittaire, éd. 150 fr.

Deux recueils de nouvelles très révélateurs de certaines des tendances actuelles de la littérature américaine.

Lu avec irritation :

Kathleen Winsor : *Ambre.* Éditions du Savoir, 812 pp. 300 fr.

Pas plus ennuyeux qu'intéressant.

Louis Golding : *La rue des Magnolias.* Albin Michel, éd. 180 fr.

Lent et bavard, mais pas indifférent.

Maurice Chevalier : *Ma route et mes chansons.* Julliard, éd.

Chevalier chante mieux qu'il n'écrit, mais n'ennuie jamais.

Marcel Reinhard : *Avec Bonaparte en Italie,* d'après les lettres inédites de son aide de camp. Hachette, éd. 175 fr.

Ou l'utilisation intelligente maximum des quelques documents.

Lu avec ennui :

A. T'Serstevens : *Le Cadran.* Éditions du Savoir.

Un ramassis de lieux connus.

Berthelot-Brunet : *Histoire de la littérature canadienne française.* Montréal, Éditons de l'Astre.

Hélas! ce n'est qu'un inventaire.

Lisbeth Burger : *Mémoires d'une sage-femme.* Éditions familiales de France. 200 fr.

C'est trop bête.

G. B.

Imprimerie Aubin. — Ligugé (Vienne). — 2-47.
D. L., 1er trimestre 1947. — Imprimeur, n° 166.